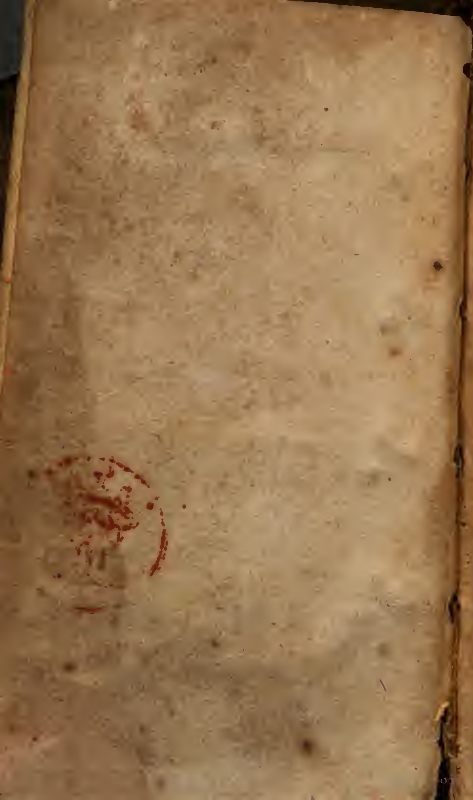


BIBLIOTECA NAZ.
XLV
A
19
NAPOLI

L. 108. 14

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLV
A
19
NAPOLI



AMBASSADES DE LA COMPAGNIE Hollandoise des Indes d'Orient, VERS L'EMPEREUR DU JAPON

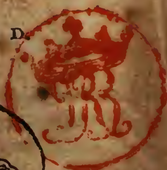
Divisées en trois parties ;

Avec

Une Relation exacte des guerres Civiles de ce Païs-là.

TOME SECOND.





A LEYDE,
Chés HENRY DRUMMOND, 1686.





AMBASSADES
DE
LA COMPAGNIE
Hollandoiſe des Indes d'Orient
VERS
L'EMPEREUR
DU
JAPON.

IIme PARTIE.



L y a aujourdhuy peu d'endroits, où dans le monde le commerce de Meſſ.rs de la Compagnie Hollandoiſe des Indes ne s'eſtende; mais celui qu'ils ont au Japon eſt aſſeurement un des plus avantageux: C'eſt pourquoy ils

n'ont rien oublié pour l'entretenir, & pour l'augmenter tous les jours, par leurs Ambaſſades, & par les preſens qu'ils font tous les ans à l'Empereur & à ſes principaux Officiers.

Aprés Mr. Friſius, l'Ambaſſade qu'il y eut la plus conſiderable fut celle de Mr. *Zacarie Wagenaar*, à qui on donna ces inſtructions, avant que de partir, avec ordre de les obſerver ponctuelement & à la lettre.

Qu'il tâcheroit de s'accommoder à l'humeur altiere & imperieuſe des Japonnois, n'y ayant pas de meilleur moyen pour les gagner & pour s'inſinuer dans leur eſprit. Et comme Sicungodonno eſtoit le meilleur ami que la Compagnie eût à la Cour de l'Empereur, il auroit ſoin de le contenter ſur les miroirs & les lunetes qu'il avoit demandées, & ſur tout ce qu'il pourroit encore ſouhaitter.

Qu'il ne partiroit point de Nangeſaque pour Jedo, ſans la permiſſion du Gou-

Gouverneur, & qu'il se tiendroit prest à partir entre le 15 *& le* 20 *de Decembre, Sicungodonno leur ayant fait esperer qu'ils auroient audiance devant le* 13. *de Fevrier, qui est le premier jour de l'an, selon les Japonnois, qu'ils appellent Songats.*

Que ses premiers soins à Osacca seroient de faire quelque beau present à Machina Sondosamma, dont le Pere estoit favori de l'Empereur; Qu'il lui demanderoit un passeport, ne doutant pas qu'il ne l'obtinst, parcequ'il estoit fort ami des Hollandois, à qui il donnoit toûjours audiance, aulieu que son Predecesseur ne vouloit pas seulement les voir.

Qu'il feroit le même à Jedo *à l'égard des nouveaux Ministres, & qu'il suivroit la-dessus l'avis du Truchemán* Phatsiosaimon, *& des autres, qu'il prieroit de vouloir consulter en cela* Sicungodonno, *pour savoir de quelle maniere il en devroit user.*

Qu'il n'oublieroit pas de rendre graces à Baba Sabraſaimondono, *qui avoit eſté Gouverneur de Nangueſaque, des bons offices, qu'il avoit rendus à la Compagnie; & de lui faire preſent de quelques barriques de vin, qu'il avoit ſouhaité d'avoir.*

Qu'il demanderoit à Sicungodonno, *où au trucheman* Scheſeimon, *ce qu'il devoit faire de l'alcatif de Surate qu'on a racommodé depuis peu, mais qui eſt encore à Diſma; & s'il jugeoit à propos qu'on en fiſt preſent à l'Empereur. Que pour la Siringue à feu, qu'on avoit demandée, il la promettroit pour l'année ſuivante ſans delai; & leur diroit, qu'elle n'eſtoit pas encore preſte, quand il eſtoit parti.*

Et parceque la graine, qu'on avoit donnée à Sicungodonno, *avoit eu le ſuccez, qu'il en eſperoit, contre l'attente de quelques Seigneurs de la Cour, il auroit grand ſoin en chemin de faire arroſer les Jeunes pommiers de Siam, qu'on*

qu'on lui envoyoit encore, afin qu'ils fussent en bon estat, lorsqu'on les lui presenteroit.

Qu'il meneroit avec lui un Chirurgien, pour faire voir aux Japonnois, de quelle maniere les Hollandois se servent des medicamens, en consideration de la priere que Sicungodonno *leur en avoit faite: Et que des huict fuzils & des pistolets, qu'on avoit laissés chés lui, l'année d'auparavant, sans les faire voir pour certaines raisons, il en donneroit deux fuzils à ce Seigneur; & suivroit ses ordres pour le reste.*

Qu'il ne feroit point de present à l'Empereur, à ses Ministres, ni aux Courtisans, que par l'avis de son Hoste & des Interpretes; & que ce seroit sur le pié des precedens. Aprés quoy, il remetroit la liste de ces presens entre les mains de Sicungodonno, *afin qu'il les changeât à son ordinaire, selon qu'il le trouveroit à propos.*

De plus, qu'il tacheroit de donner

à Inabaminoſamma, *Seigneur d'Odura, un Aſtrolabe, avec trois pieces de pane blanche, & deux lunettes qu'il avoit ſouhaitté d'avoir : Et à Mathſendeiro-Iſsinocami cinq miroirs, une paire de lunettes garnies ſeulement d'yvoire, & trois autres enchaſſées differemment, ainſi qu'il l'avoit demandé. Au fils du premier Miniſtre* Inſiendſumma, *il donneroit une piece de Damas d'Angleterre, avec une piece de Pane blanche, & trois de ſerge de Seigneur noire : Et enfin il donneroit à Mitoſiounangoſamma, grand oncle de l'Empereur, cinq bracelets de corail, & trois paires de lunetes.*

Que les preſens pour l'Empereur conſiſteroient en pluſieurs pieces de velours du plus beau, en quelques unes de Poudeſoye, en deux grandes boules d'airain, un fort beau miroir, & un Caſuaire en vie, qui eſt un oyſeau qu'on prend dans l'Iſle de Banda, plus grand & plus gros qu'une cicogne, & qui n'a-

n'a ni langue, ni queuë, ni aisles. Cét oiseau est si fort, que dans sa colere il est capable avec son bec de casser la Jambe d'un homme, quand il l'attrape. Il avale tout ce qu'on lui donne, jusques à des charbons de feu tout ardents. Il a le cou à peu prés comme un Coq-d'Inde, excepté que les plumes sont bleuës & rouges, & se redressent vers la teste. Ses pieds sont jaunatres & faits à peu prez comme ceux d'une autruche.

Tout estant prest à Batavia, pour l'Ambassade, le Sr. Wagenaar en partit le XI. de Juillet de l'an 1656. & arriva en peu de tems à Nanguesaque, où il prit la place de Mr. Bouchelion, qui s'en retourna à Batavia le 2. de Novembre de la même année, sur un Vaisseau, qu'on appelloit l'Estoile du soir. Mr. Wagenaar, quelques jours aprés son arrivée, comme il estoit dans le Magazin de la Compagnie, qui est à Disma, il

y fut viſité par le Lieutenant du Gouverneur, qui prit beaucoup de plaiſir à voir le Jardin des Hollandois, qui eſt proche de ce Magazin. Enſuite de cette viſite l'Ambaſſadeur, ayant fait tous ſes preparatifs pour ſon voyage, obtint la permiſſion du Gouverneur de pouvoir partir quand il voudroit, & fit deſſein de ſe mettre en chemin le 27 Decembre, à quoy tous ſes gens ſe diſpoſerent: Mais comme tout eſtoit preſt, le Bourguemaiſtre de la Ville, à qui il n'avoit pas rendu les devoirs qu'il pretendoit de lui, comme de lui faire ſavoir ſon voyage, avant que d'aller chés le Gouverneur, eut envie de s'en vanger; & fit dire à l'Ambaſſadeur, que le jour qu'il avoit choiſi pour ſon depart, eſtoit un jour malheureux parmi les Japonnois: ſi bien qu'il jugeoit à propos qu'il remîſt ſon voyage, & qu'il auroit ſoin de lui faire ſavoir le jour qu'il

qu'il devoit prendre pour le faire heureusement. Quoyque la vengeance fust visible, il fallut pourtant que l'Ambassadeur en passast par là, & son départ fut differé jusqu'au 6. de leur dixieme Lune, qui est le dernier de Decembre: Mais parce que ce terme avoit esté ainsi arresté par le Bourguemaistre, le Gouverneur, qui croyoit qu'il y alloit en cela de son autorité; & que c'estoit à lui à fixer ce jour, & à donner de pareils ordres, fit encore differer ce voyage jusqu'au neuvieme de Janvier de l'an 1657. que l'Ambassadeur enfin partit.

Il avoit déja appris qu'il y avoit eu un grand embrasement à Jedo; & qu'apparemment on deffendroit aux Chinois le commerce du Japon, parce qu'ils trafiquoient aux Manilles, qui estoient les Ennemis des Japonnois. Cette derniere nouvelle, qui estoit avantageuse à la

Compagnie, le rejouit extremement, esperant de mieux vendre le cuivre & le camfre, qu'on portoit au Japon, & que ceux des Manilles tiroient en quantité du Royaume de *Satsuma*. Il laissa à Monsr. Outgens & Mesteker la direction des affaires à Nanguesaque; & leur recommenda sur toutes choses, de prendre garde que l'eau ni le feu n'endommageassent pas le Magazin, qui est ce qu'il y a de plus importantpour les directeurs.

Douze jours aprés estre parti de Nanguesaque, il arriva à Osacca, où il n'avoit pas dessein de s'arrester: mais sur le point qu'il estoit d'en partir, il receut ordre de demeurer dans son logis; parceque ce jour-là estoit consacré à repandre des larmes en memoire du defunt Empereur, qui estoit le 3. de Fevrier.

Pendant le sejour que l'Ambassadeur fit à Osacca, il receut visite de plusieurs personnes, & entre autres de

de deux marchands de Saccai, qui eſtoient deux freres; Ils lui dirent, qu'il y avoit prés de trois mois, qu'ils avoient quatre Vaiſſeaux chargez de cuivre, qu'ils avoient fait deſſein de les envoyer à Nangueſaque, mais qu'ils vouloient eſtre aſſeurez auparavant, d'y faire un profit trés-conſiderable; & qu'ils le prioient de leur dire là-deſſus ſon ſentiment, ſur lequel ils ſe regleroient. Mr. Wagenaar leur repondit, que c'eſtoit une fort bonne marchandiſe; & qu'ils y trouveroient aſſeurement leurs avantages; Mais qu'il les advertiſſoit, que la Compagnie n'avoit pas envie d'en donner tant qu'elle avoit fait l'année paſſée. Surquoy ces deux marchands s'entreregarderent, & ſe mirent à rire en le quittant, ſans lui rien dire davantage.

L'Ambaſſadeur eſtant parti d'Oſacca, il arriva à Jedo le 6. de Fevrier; & en fit auſſitôt donner avis à

Sicungodonno & au Gouverneur de Nanguesaque, qui estoit pour lors à Jedo; & les fit supplier tous deux, de lui dire les mesures qu'il prendroit, pour avoir audiance de l'Empereur, & lui faire ses presens. Ces Seigneurs lui firent savoir, que pour l'audiance il la pourroit avoir le 15. de *Songats*, qui est le premier jour de l'an; & que pour les presens, ils auroient soin de les faire enfermer dans les Magasins. Ce jour estant donc venu, il fut, comme ils lui avoient promis, presenté à l'Empereur, qui estoit assis sur un grand Trosne tout enrichi de pierreries. Il receut tous les presens d'un fort bon œuil; & témoigna sur tout d'estre fort satisfait des Pistolets, d'une épée & d'une boëte à fleurs qu'il y avoit: pour l'Alcatif, qui estoit ce qui coûtoit le plus, il n'en fit pas grand cas: il est vrai, que dans le transport, il avoit perdu une partie

de

de ſa beauté; & qu'il eſtoit percé en quelques endroits.

Le lendemain de cette Audiance, l'Ambaſſadeur preſenta aux Miniſtres, ce qu'il avoit ordre de leur donner auſſi; & diſtribua enſuite aux autres Perſonnes de la Cour les preſens qu'il avoit à leur faire, dont chacun fut fort ſatisfait. Il y en avoit pour la valeur de 14366 Florins; & les frais du voyage coûterent 15636. Ce qui reſta de marchandiſes fut vendu à ceux de la Cour, qui en ſouhaitterent, mais à fort bas prix, & il n'en fit que 3000 tails; chaque tail vaut 57 ſous monoye de Hollande.

Sicungodonno fut celui, qui ſe loüa le plus des preſens de l'Ambaſſadeur, publiant par tout qu'il n'y avoit rien de ſi beau, que ce qu'on lui avoit donné, & diſoit des choſes ſi obligeantes en faveur de la Nation, que l'Ambaſſadeur eſtoit ravi d'ayſe d'avoir ſi bien reüſſi auprés

de lui, car on avoit sur tous les autres grande envie de le contenter. C'estoit sa coûtume, que de traitter toujours les Ambassadeurs, quand ils arrivoient, dans une maison de plaisance qu'il avoit hors de Jedo ; Mais le grand froid qu'il fesoit alors l'en empescha ; & il traitta cette fois-là le Sr. de Wagenaar dans son Palais. Comme celui-ci avoit mené avec lui son Chirurgien, Sicungodonno, en attendant qu'on se mist à table, pria ce Chirurgien de lui montrer un peu, de quelle maniere il preparoit ses medicamens : Mais à peine il eut commencé, qu'on entendit crier au feu, & d'une maniere si pitoyable & si effroyable tout ensemble, qu'on eust dit, que toute la Ville estoit en flame, ou qu'elle le devoit estre ce jour-là. Sicungodonno ouvrant les fenestres, à ce bruit-là vit que chacun estoit en allarme, & qu'on couroit, du costé où le feu estoit. Il

fesoit un vent de Nort assés impetueux; & l'on craignoit fort que l'incendie n'augmentât, & que la Ville ne fust reduite toute en cendre; car on voyoit des torrens de flame qui epouvantoient, & qui gagnoient toûjours dans le plus fort de la Ville. Sicungodonno, voyant ce danger, fit entendre à l'Ambassadeur, qu'il estoit du devoir de sa charge, d'y courir; & le pria de l'excuser, s'il ne pouvoit pas lui tenir plus long tems Compagnie, & de vouloir toujours disner chés lui, en attendant qu'il fust de retour, & qu'il eût donné les ordres necessaires, pour remedier à ce malheur. Mais l'Ambassadeur, qui voyoit que le peril estoit general, & qu'il devoit songer à ses affaires, aussi-bien que les autres, pria Sicungodonno, de lui permettre de se retirer chés lui, où ses gens pourroient avoir besoin de sa presence. Ce qui lui fut accordé,

& montant à cheval, il prit au galop la route de ſon logis ; Mais à voir la deſolation & le deſordre de toute la Ville, il lui ſembloit que tout devoit eſtre en flames avant qu'il fuſt arrivé chés lui; tout le monde delogeoit des endroits même d'où la flame n'eſtoit encore qu'à plus d'une lieuë. On la lui montroit avec une terreur, qui l'épouvantoit. Il eſt vrai, qu'elle venoit comme un torrent du coſté où le vent la pouſſoit: Comme il fut arrivé chés lui, il trouva ſes gens, qui travailloient deja à fermer ſes papiers, & à mettre ce qui eſtoit reſté des marchandiſes dans un Magaſin qui eſtoit à l'épreuve du feu, ainſi qu'on à coutume d'en avoir dans ce pays-là, pour de pareilles occaſions. Comme il eſtoit le plus empreſſé, on lui vint dire que le vent eſtoit changé, & que le reſte de la Ville eſtoit par conſequent hors de danger, ſur tout de ce coſté-là : Ce

qui fut cause que l'on cessa chés lui de faire transporter les marchandises; mais il s'en repentit bientôt: car le mal augmenta sur le soir, & le desordre fut plus grand que jamais. On voyoit toutes les ruës pleines de chariots de femmes & d'enfans, qui en criant pesle mesle s'enfuyoient pour se desrober au feu, qui avoit deja gagné plus de la moitié de la Ville. L'epouvante estoit generale. Sur quoy le Sr. Wagenaar, pour en estre mieux asseuré monta sur la terasse de son logis, qui estoit assés eslevée; & il découvrit le spectacle du monde le plus terrible de ce feu, qui s'avançoit à veuë d'œuil pour achever de devorer ce qui restoit de la Ville. Comme il avoit quantité de choses à serrer il pria son hoste de lui donner conseil sur ce qu'il devoit faire; s'il devoit mettre ses marchandises dans le Magazin, où les envoyer dans la maison de Jossesamma. Son hoste lui dit

dit qu'il ne doutoit pas que le Magazin ne fust capable de resister au feu, ainsi qu'il en avoit dêja eu l'experience; & ainsi, qu'il lui sembloit que c'estoit le plus seur. Mais les Bonjois, qui sont des gens que l'Empereur donne par honneur pour la garde des Ambassadeurs, furent d'avis qu'on devoit envoyer l'argent monoyé dans la maison de Joffiesamma, & qu'on laisseroit dans le Magasin ce qu'on y avoit deja enfermé; parce qu'il n'y avoit point d'apparence de l'ouvrir, les portes & les fenestres estant deja meurées. Neanmoins le Sr. Wagenaar, qui ne croyoit pas que son argent, ni que les marchandises qu'il avoit encore a fermer, fussent trop en seureté dans la maison de ce Seigneur, ne se pressoit pas trop de suivre l'avis de ces gardes, & songeoit à les sauver par quelqu'autre moyen, quand le feu parut tout d'un coup à une portée de mousquet.

quet de la ruë où ils logeoient, ce qui causa un tel desordre parmi ses gens, que les plus asseurez trembloient & desesperoient de leur propre salut. Tout le monde fuyoit. La mere de l'hoste du logis de l'Ambassadeur, sa femme, & ses enfans, abandonnerent le logis, & Monsr. Wagenaar, qui ne voyoit point de remede, fût reduit à faire comme les autres, & ne se trouva pas peu en peine pour se tirer de la presse, & pour aller chercher un lieu de seureté: Dez la porte de son logis il se trouva presque hors d'estat de se pouvoir sauver avec ses gens; on ne voyoit que meubles, bagages & chariots, qu'on traisnoit par les ruës avec une infinité de gens qui s'embarrassoient les uns les autres; on n'entendoit que cris, que plaintes & que desespoir de tous costez: Les plus aspres à s'enfuir estoient estouffez dans la foule, ceux-ci en faisoient tomber d'autres qui avoient bientôt le mesme sort, de sorte

te que les ruës furent pleines en deux ou trois heures de morts ou de mourants. Ce qui augmentoit la deſolation eſtoit, que la fumée eſtoit ſi eſpaiſſe & univerſelle, qu'elle eſtoufoit & aveugloit les gens, quelque part que l'on allât; ainſi le jour ne ſervoit de rien; & ſi l'on avançoit un peu, ce ne pouvoit eſtre que par repriſes, & à la clarté du feu, dont le vent détaſchoit des montagnes de flame qui couvroient ſouvent toute la ville. La mort ſembloit inevitable, de quelque coſté qu'on ſe tournât; car ſi l'on évitoit la flame, la foule & la fumée, on ne pouvoit preſque manquer d'eſtre accablé ſous les ruines des maiſons. Cette rude neceſſité de perir miſerablement fit faire un dernier effort aux Hollandois pour ſe tirer de la preſſe; mais quoy qu'ils peuſſent faire ils n'en ſeroient pas ſortis, ſi les gardes de l'Empereur, dont nous avons parlé ne leur avoient aidé. En-

fin.

fin eſtant hors de ce danger, aprez une peine incroyable, ils tomberent dans un autre qui ne les inquietoit pas moins; car ils ne ſcavoient où paſſer la nuit. Les maiſons que le feu n'avoit point cônſumées eſtoient ſi pleines, que perſonne n'y pouvoit entrer; ils furent au Palais Joſſieſamma où ils eſperoient de trouver du moins quelque place, mais tout y eſtoit comme ailleurs; de ſorte qu'il falut aller à celuy de Firando, qui refuſa de les recevoir, quoy qu'il fût redevable à la Compagnie d'une aſſez grande ſomme d'argent, qu'on ne luy demandoit point. Enfin aprés avoir cherché inutilement quelque refuge dans la ville, ils furent obligez d'en ſortir pour ſe retirer à la campagne; mais ce fut encore une difficulté qui ne fut pas moins grande que les autres; Car outre que la nuit eſtoit obſcure, on ne faiſoit pas un pas qu'on ne courût riſque de s'eſtropier en

mar-

marchant ſur les meubles, & entre des chariots, dont tous les Chemins eſtoient pleins; Ils trouverent pourtant le moyen d'en ſortir, & arriverent ſans infortune à la loge d'un payſan, mais ſi pôvre & ſi denüé de toutes choſes, qu'il n'y avoit ni de quoy ſe chauffer pour ſe garantir contre le froid de la ſaiſon, ni dequoy ſe coucher; ſi bien qu'ils paſſerent une tres meſchante nuit, avec quelques autres perſonnes qui s'y eſtoient auſſi refugiez, & qui leur apprirent que demiheure aprés que l'Ambaſſadeur fut ſorti de ſa maiſon, le feu l'avoit reduite en cendres.

Le lendemain, qui eſtoit le troiſieme Mars, l'Ambaſſadeur retourna dans la ville, dont plus de la moitié eſtoit déja bruſlée & le reſte couroit riſque de l'eſtre auſſi, le feu & le vent augmentant à tout moment. La force & le ravage de l'un & de l'autre eſtoient tels, que le Palais Imperial

ne put point eſtre ſauvé. L'Empereur meſme & ſes Miniſtres eurent à peine le temps de ſe retirer à la campagne, dans les maiſons qui ſont deſtinées pour preparer le The. Ainſi Jedo, cette grande & fameuſe Ville, qui contenoit plus de cent mille maiſons, fut en deux jours reduitte en cendres.

Le quatriéſme Mars l'Ambaſſadeur pria le Capitaine des Gardes de l'Empereur de luy donner quelques Soldats pour chercher dans les cendres de ſon logis, & dans celles du Magazin, s'il n'y auroit point quelque argent fondu, & paſſa ſur les ruines de Jedo, qui faiſoient une effroyable campagne où l'on ne voyoit que des objets triſtes, & qui faiſoient horreur, ſoit pour les ruines d'une quantité de magnifiques Palais, ſoit pour le nombre infini de Cadavres à demy bruſlez ou eſtouffez par la fumée, & d'autres que l'on avoit tirez

de dessous ces ruines ; si bien que sans compter les prisonniers, qui avoient tous peri miserablement dans ces flames, on comptoit qu'il estoit mort plus de cent mille ames dans ce crüel embrazement.

L'Ambassadeur estant donc arrivé vers sa maison avec une vintaine de Soldats des Gardes, voulut tenter de trouver quelque chose de son argent; mais à peine on eut commencé à remuër ces cendres, qu'il en sortit une telle chaleur & une fumée si espaisse, qu'ils furent obligez de quitter cet ouvrage, & de s'en retourner sans rien faire, en laissant seulement quelques Gardes autour des mazures de cette maison. L'argent monnoyé que l'Ambassadeur perdit dans ce Magazin se montoit à 3643 florins, sans compter la vaissèlle d'argent, & ce qui restoit des presens qu'il avoit encore à faire : il n'y eut de sauvé que ce qu'il avoit fait porter dans le

Pa-

alais de Joffeſiamma, ainſi que ſes
iardes le lui avoient conſeillé.

Ce Seigneur leur fit donner une
etitte maiſon, où ils ſe trouverent
eaucoup mieux que dans celle de ce
ayſan, où ils avoient paſſé la nuit;
iais ils ne trouverent pas moins de
ifficulté à avoir des proviſions, qui
ſtoient ſi cheres que la moitié du
euple mouroit de faim, & l'on cou-
oit danger à tout moment d'eſtre
ſſailli & aſſommé ſi l'on ne donnoit
as quelque choſe à manger à ceux
ui leur en demandoient, & qui cou-
oient par milliers de tous coſtez,
omme des frenetiques qui ne ſça-
oient à qui s'en prendre.

Pour comble d'infortune pluſieurs
eigneurs, qui avoient achetté de
eurs marchandiſes s'eſtoient retirez
à la campagne ſans les avoir payés, &
l n'y avoit point d'apparence qu'ils
e deuſſent faire, & encore moins de
es aller chercher, parce qu'ils eſ-

toient tous dans une telle conſterna-
tion, qu'aprez la perte qu'ils venoient
tous de faire, ce n'eſtoit gueres le
temps de leur demander de l'argent:
On jugea à propos de demander à
Sicungodonno, que pour le profit de
la Compagnie on ne preſſât pas les
vaiſſeaux de partir, qui devoient re-
tourner à Batavia: Gunemon, qui
eſtoit l'Interprete de ce Seigneur, a-
voit promis de l'obtenir, mais le pau-
vre homme, en taſchant de ſauver ſa
mere, avoit pery avec elle au milieu
des flammes, en quoy la Compagnie
perdit encore quelque argent que ce
truchement lui devoit. Toutes ces
conſiderations firent reſoudre l'Am-
baſſadeur à demander ſon congé à Si-
cungodonno, qui le luy accorda; mais
il lui conſeilla d'attendre encore 10
ou 12 jours pour partir, afin de ne
s'expoſer pas à la furie du peuple, qui
ſe repandoit de toutes parts pour cher-
cher à manger, & qui le pourroit in-
ſulter;

ſulter ; il ajouta qu'il lui promettoit, de la part de l'Empereur, de lui donner tous les jours du ris & d'autres vivres à proportion pour cinquante hommes, & commença dez le lendemain à tenir ſa promeſſe, de quoy les gardes furent tous ſurpris, parce que c'eſtoit un honneur que l'Empereur n'avoit jamais fait à aucun autre Ambaſſadeur, ce qui eſtoit une marque qu'il faiſoit plus d'eſtat des Hollandois que de toute autre nation : Avec tout cela Mr. Wagenaar, voyant que châque jour les choſes empiroient, ſe reſolut de partir de Jedo, d'autant mieux que Joffiemanna, qui faiſoit profeſſion d'eſtre ami de la nation, le lui conſeilloit, & qu'il lui diſoit que les chemins n'eſtoient pas tels qu'on les depeignoit, qu'en tout cas il avoit ſes gardes qui le garantiroient bien de toute ſorte de malheur, & que ces gens-là eſtant avec lui il n'y avoit perſonne aſſez

 hardi

hardi pour l'attaquer ; il lui promit de plus qu'il auroit ſoin de faire payer ceux qui avoient achetté de ſes marchandiſes, & qu'il lui en feroit tenir l'argent à Nangueſaque, avec les preſens qu'on lui feroit en eſchange des ſiens; ſur quoy l'Ambaſſadeur ne balança plus de partir, & ſe mit en chemin le neuviême de Mars, mais tous les ponts eſtant bruſlez, il ſe trouva dans un embarras qu'il n'avoit pas preveu ; il paroiſſoit bien par ci par-là au deſſus de l'eau quelques reſtes d'arcades, mais tout eſtant preſque bruſlé ou esboulé, il eſtoit impoſſible de paſſer; ſi bien qu'ils tournerent vers le Palais de l'Empereur, où ils eſperoient de trouver plus facilement un paſſage; mais tout y eſtoit ſi fort en deſordre, qu'on n'y pouvoit voir aucun chemin, & ils ne ſçavoient à quoy ſe reſoudre, quand ils s'apperceurent que le pont de marbre du premier foſſé du Palais n'eſtoit point

endommagé qu'on n'y puſt bien
aſſer ; ils prirent donc cette route-
. avec aſſez de ſuccez ; mais eſtant de
autre coſté ils furent plus d'une heu-
e à pouvoir ſortir ſeulement des de-
ris du Palais, d'où l'on peut inferer
u'il eſtoit d'une grande eſtenduë.
Quand ils en furent dehors, il leur fa-
it faire tout le tour de la ville, pour
etomber dans leur chemin, à quoy
s employerent toute une journée;
s marcherent enſuite fort heureu-
ment, & arriverent demeſme le 22.
e Mars à Miaco, où Sandoſamma,
remier Magiſtrat de la ville, fit pre-
nt à l'Ambaſſadeur de cinq belles
obes de chambre, & de dix marcs
'argent: Le lendemain ils arriverent
Oſacca, où s'eſtant embarquez ils
cheverent fort heureuſement leur
oyage & arriverent le 7. d'Avril à
Nangueſaque, où ils apprirent que
out eſtoit en bon eſtat dans l'Iſle de
Diſma.

Peu de jours aprez le retour de l'Ambassadeur, il arriva une querelle entre les Hollandois & les Japonnois, dont le sujet fut que le Sr. Coyet, Gouverneur pour la Compagnie dans l'Isle de Formosa, avoit envoyé une fregatte nommée le Renard rouge, à Tamsuy & à Quelang, sous la conduite de Daniel Six pour y eschanger des peaux d'Elan & du charbon de Marefchal. Le Sr. Six ayant fait voile de Quelang vers Tayovan, un vent contraire le poussa tellement au Nord, qu'il lui fut impossible de retourner à Quelang ni d'avancer vers Tayovan, & ce vent dura si long-temps demesme qu'il fut contraint de s'arrester dans la manche d'Arima, où les vivres lui ayant enfin manqué il relascha à Nanguesaque. L'arrivée d'un tel Vaisseau, que les Japonnois n'attendoient point, leur donna de l'ombrage. Le Gouverneur fit aussitôt saisir le Sr. Six, qu'il interrogea fortement sur la

route

oute qu'il avoit tenuë dans tout le
ours de ſon voyage; il voulut ſçavoir
n quel tems il eſtoit parti de Tayo-
'an, le jour de ſon arrivée à Tamſui
& à Quelang, ce qu'il y avoit fait, quel-
e diſtance il y avoit entre ces deux
illes, quand & ſur qui les Hollan-
lois avoient pris cette derniere, quel-
es eſtoient les forces de la garniſon
quand ils l'avoient priſe, quel profit
ls retiroient du pays d'alentour, de
quelle ſorte de gens il eſtoit habité,
'ils eſtoient bazanés ou blancs, lâ-
ches ou braves, & pluſieurs autres
choſes de cette nature. Toutes les
réponſes que fit le Sr. Six à ces queſ-
ions furent fidellement, & exacte-
ment écrittes & envoyées à Jedo;
neanmoins cette affaire n'alla pas
plus loin, & le Sr. Six eut permiſſion
de vendre en liberté ſes marchandi-
ſes.

Il y eut un ſecond different ſur le ſu-
jet d'un vaiſſeau Chinois, qui ayant fait

voile de Cambodia vers le Japon rencontra un Hollandois nommé Damburg, dont le Capitaine prit ſur lui trois ou quatre livres de cire, les Chinois ſe pleignirent de cette inſulte à Nangueſaque, & publierent par tout que les Hollandois eſtoient des pyrates; le Gouverneur en fut fort en colere, quoy qu'on luy aſſeurât que les coupables avoient eſté faits priſonniers par ordre du Sr. Coyet, pour eſtre punis comme ils meritoient; mais cette affaire n'eut point de ſuite non plus que la premiere.

Il arriva encore un autre different, qui fut qu'un vaiſſeau Hollandois nommé Breukelen en ayant pris un autre Chinois, entre les iſles d'Aur & de Candor, les Hollandois dechargerent leur priſe dans un autre baſtiment nommé Urk, qui ayant été pouſſé quelques jours aprés par une grande tempeſte aſſez loin par dela Taïo, il ne peut aller que vers la coſte de Satſu-

ıtſuma, qu'il croiſa long-temps pour en pouvoir tirer;cependant le Gou-erneur de cette derniere place, ne ;achant pas le deſſein de ce baſti-ıent, fit auſſitot equiper un vaiſſeau ui courant ſur lui s'en rendit facile-ıent le maiſtre, & le mena à Nan-ueſaque ; auſſitôt qu'il y fut arrivé e Gouverneur fit mettre en liberté es Chinois qui eſtoient priſonniers lans ce baſtiment, & 27 Hollandois ant Officiers que Matelots entre les nains du Sr. Wagenaar, qui s'obligea de luy en reſpondre. Comme la po-ɔulace n'eſtoit pas encore bien ap-ɔaiſée des derniers differents que les Japonnois avoient eus avec les Hol-landois,elle ſe ſouſleva tout d'un coup d'une ſi forte maniere contre eux, qu'elle courut vers leur logement ; l'ayant tout entouré ils rompirent les vitres à coup de pierres, & taſcherent d'enfoncer les portes, criant qu'ils eſ-toient des voleurs qui ne vivoient

du pillage qu'ils alloient vendre par tout où ils pouvoient, & mille autres sortes d'injures qui durerent assez long-temps, ne les menaçant pas moins que de les exterminer tous, ce qu'ils auroient sans doute executé sans l'arrivée du Gouverneur, qui vint à leur secours, & qui par son authorité écarta tout ce peuple; il prit ensuite les Hollandois de ce bastiment, qu'il fit interroger les uns aprés les autres, & envoya leurs réponses à Jedo. Cependant en attendant la resolution du Conseil sur une affaire de cette importance, il fit tirer de ce bastiment les marchandises des Chinois; sur quoy le peuple, qui estoit present, reprit sa premiere fureur, & redoublant ses plaintes se mit à crier que les Hollandois meritoient les derniers supplices. Là-dessus le Sr. de Wagenaar jugea à propos de rendre aux Chinois tout ce qu'on leur avoit pris, & en obtint un acte par lequel

ls declaroient qu'ils estoient pleinement satisfaits; mais la canaille persistoit dans son insolence, & ne se dissipa que par l'autorité du Gouverneur.

Quelques jours aprés, les Chinois revindrent à la charge, criant qu'on les avoit trompez, & qu'on leur avoit fait donner un aquit de toutes leurs marchandises, quoy qu'ils n'en eussent qu'une partie; Quelques raisons qu'on leur pust alleguer ils ne se rendirent point, & il falut pour les appaiser fouiller les Matelots, visiter leurs cofres, & chercher exactement dans tous les coins du Vaisseau: Kioube, truchement des Chinois, eut cette commission; quelques Hollandois lui ayderent, & la chose se passa en presence de Meinder Janson, qui eut soin qu'on ne fist violance à personne; Enfin aprés avoir bien cherché on trouva ce qu'on demandoit dans les coffres de quelques Matelots, & l'on en tira 26 paquets de toile de coton,

2 bottes de Thé, des cages pour des Oiseaux, 2 nattes fines, un Chauderon, 4 robes à la Chinoise, 4 haut de chausses, 2 paires de bas, une ceinture, un Coussin, une coëffeure en reseuil & un drap rouge pour s'assoir. Les Chinois, bienaises d'avoir trouvé ce qu'ils cherchoient, s'en retournerent en grande joye à terre, où une infinité de Chinois & Japponnois les attendoient; aussitot qu'ils y furent, ils en firent divers paquets qu'ils attacherent au bout de leurs lances, & les porterent ainsi en forme de triomphe par toute la ville, en criant contre les Hollandois, qu'ils appelloient des pyrates & des volleurs, avec plusieurs autres injures qu'ils redoublerent lorsqu'ils furent devant l'Hostel du Gouverneur; ils s'estoient figurez que ce Seigneur prendroit leur parti pour entreprendre quelque chose contre les Hollandois; mais il les regarda sans leur rien dire, & rendit

d'un

un sang froid toutes ces marchan-
ses à ceux à qui elles appartenoient,
: quoy ce peuple devint plus furieux
ue jamais, & se mit en estat de pous-
r encore plus loin sa rage. Le Sr.
e Wagenaar estoit fort embarrassé,
: faisoit tout ce qu'il pouvoit pour
ppaiser cette sedition, en blasmant
action de ses compatriotes, & en
romettant que le directeur de la
Compagnie feroit punir exemplai-
ement les coupables; mais quoy qu'il
ust dire, ni le Gouverneur ni les
rincipaux de la Ville n'estoient
oint satisfaits de cette conduite, où
a mauvaise foy des Hollandois estoit
i evidante, ils croyoint mesme que
ces sortes d'excez ne se commet-
oient point sans un ordre exprez ou
acite du Gouverneur de Batavia,
d'autant plus que cela estoit deja
arrivé plusieurs fois, & qu'on n'avoit
pas veu que ses Conseillers en eussent
fait aucun exemple.

De ſorte que ces murmures continuant toujours, le Sr. Wagenaar ſe crut obligé d'en donner avis au Gouverneur de Batavia: Le Conſeil eſtant aſſemblé & l'affaire ayant eſté miſe ſur le tapit, on jugea que tout ce bruit & tout cet éclat des Japonnois n'eſtoit qu'un effet de l'inſolence naturelle de la nation, d'autant mieux que le Capitaine du vaiſſeau Chinois teſmoignoit d'eſtre content, & qu'il n'y avoit que les Japonnois, à qui la choſe ne touchoit point, qui fiſſent les difficiles. On ſceut encore que ce n'eſtoit qu'à l'inſtance des Japonnois que les Chinois avoient fait tout ce bruit, & qu'ils les avoient pouſſez à ſe plaindre des Hollandois, & à teſmoigner encore plus de reſſentiment qu'ils n'avoient fait, s'ils avoient voulu les croire.

Cette faſcheuſe conjonɛture obligea le Sr. Wagenaar de propoſer s'il ne ſeroit pas à propos de faire une

lettre

ettre circulaire à tous les Gouver-
ieurs du Japon, pour leur offrir civi-
ement de quitter leur commerce, &
le transporter ailleurs leurs Maga-
zins, ne pouvant plus souffrir qu'on
es insultât tous les jours au sujet des
Chinois, ni qu'on les diffamât de la
orte, sans vouloir escoutter leur justi-
ication; il disoit que cette voye es-
oit à son avis la plus seure & la plus
ionneste, à moins que l'on ne deffen-
dît en mesme temps aux vaisseaux de
a Compagnie, de ne toucher en au-
cune maniere ni aux Tartares ni aux
Chinois.

Les plus prudens trouverent cet
wis fort bon, ne doutant pas que les
Japonnois ne se missent dans la rai-
son, quand ils verroient qu'on auroit
desslein de les quitter. Les raisons
qu'on en avoit estoient que les Ja-
ponnois, qui sont naturellement fort
nteressez, ne consentiroient jamais à
ine chose qui les priveroit de quan-
tité

tité de beaux presans qu'on leur faisoit en plusieurs occasions, à une chose dis-je qui ruineroit un commerce dont tout le Japon se ressentoit, & qui diminueroit de beaucoup celuy des Chinois, à cause des grands armemens que l'on feroit par mer, tant du costé de Batavia que de celuy de l'Isle de Formosa; outre qu'il estoit à craindre que les Hollandois ne se liguassent avec les Anglois, les Portuguais & les Espagnols, pour les allarmer de tous costez.

Dans ce temps-là Joffiesamma, Sous-Gouverneur de Nanguesaque, arriva de Jedo le 2 Septembre, & apporta l'eschange des presens qu'on avoit faits aux trois Ministres de l'Empereur, ce qui consistoit en 30 robes & 60 marcs d'argent, reconnoissance peu considerable pour tant de belles estoffes, & tant d'autres riches presens que le Sr. Wagenaar avoit faits; & pour ce qui regarde ce qui lui es-

deu de plusieurs Seigneurs de la
ır, à qui il avoit vendu tant d'autres
chandises, il n'y en avoit aucunes
velles, contre la promesse que lui
it faitte Sicungodonno de le lui
e payer.

Quelques jours aprés le Gouver-
ır envoya querir le Sr. Wagenaar,
ur lui montrer une lettre qu'un
ɔonnois nonmé Bosimon lui escri-
it de Jedo; Cette lettre portoit
'une infinité de personnes y mou-
ient de faim, & que cette disette es-
it causée par la mauvaise intelligen-
e qu'il y avoit entre les Japonnois &
s Hollandois de Batavia; parceque
ux-ci troubloient le commerce, &
ettoient l'allarme par tout; il y avoit
e plus dans cette lettre que les affai-
es de la Compagnie à Canton es-
oient en tres mauvais estat, ensuite
le quoy le Gouverneur demanda au
Sr. Wagenaar quel estoit le sujet de
cette guerre, si l'on ne feroit point

la

la paix, & à quelle diſtance eſtoit Bantam deBatavia? Le Sr. Wagenaar répondit qu'il y avoit grande apparence que la nouvelle de cette guerre eſtoit fauſſe, puiſque l'on ne lui en mandoit rien, & qu'il croyoit que ces deux Villes eſtoient à 90 lieües ou environ l'une de l'autre. Le Gouverneur voulut ſçavoir encore pourquoy il venoit depuis quelque-temps tant de vaiſſeaux de guerre à Nanguesaque, au lieu qu'autrefois on n'y voyoit que de vaiſſeaux marchans; il ajouta qu'il avoit ordre de l'Empereur de faire oſter le gouvernail à tous les vaiſſeaux, à meſure qu'ils arriveroient, & que ſi juſques là il ne l'avoit pas fait aux vaiſſeaux de guerre, c'eſtoit qu'il auroit falu faire pour cela une ouverture à la chambre du Capitaine; mais que cette raiſon ne l'arreſteroit plus, eſtant reſolu d'executer à l'avenir les ordres de l'Empereur, plus ponctuellement qu'il n'avoit fait:
Le

e Sr. Wagenaar répondit fur le fujet s vaiffeaux de guerre,qu'on ne s'en rvoit que faute d'autres,& quand les archans avoient fait voile.

Quelque-temps aprés Sicungo-onno écrivit de Jedo au Gouver-eur de Nanguefaque, que l'Empe-eur demandoit deux globes,l'un ce-efte & l'autre terreftre, parce que eux qu'on luy avoit apportez la der-iere fois, avoient efté brulez dans e grand embrazement; il écrivoit le plus que l'Empereur faifoit def-fenfe expreffe de monftrer à perfon-ne la Syringue à feu qu'il y avoit là pour lui, avec ordre de l'envoyer au pluftot à Jedo: Cependant le Gou-verneur fe moquant de ces ordres, ne laiffoit pas de faire voir cette Syrin-gue aux principaux de la ville,qui ad-miroient l'induftrie & l'adreffe de nos ouvriers; la lettre portoit encore que ce vaiffeau nommé Urk,qui avoit pris le Chinois,euft à s'en retourner à

Bata-

Batavia avec les autres vaisseaux Hollandois, & que les Chinois reprissent aussi le chemin de la Chine, par la voye qu'ils estoient venus, aprés qu'on leur auroit rendu tout ce qui leur appartenoit, & deffence sur toutes choses aux Hollandois de rien prendre, ni d'insulter aucun vaisseau qui auroit commerce dans le Japon, à peine d'en estre bannis pour toujours. Ces ordres furent communiquez au Sr. Wagenaar & au Sr. Bouchelion, & l'on enjoignit au premier, qui partoit pour Batavia, d'en advertir le Gouverneur de Formosa, afin qu'il eust à s'y conformer.

Quelques jours avant son depart Todo Taicosammia, personne de qualité & des plus riches du Japon, offrit aux Hollandois une somme tres considerable pour une Autruche qu'on avoit apportée tout nouvellement de Batavia; le Gouverneur de Nanguesaque leur proposa d'en faire

un

n present à l'Empereur; mais le Sr. Bouchelion fit semblant de ne le pas ntendre, prevoyant que ce seroit une grande despence pour la Compagnie, que de faire porter cét oiseau jusqu'à edo, qui peut-estre mourroit en chemin: Ce Seigneur, qui avoit envie de l'avoir, pria les Hollandois de luy faire venir encore quelques perroquets, des Coqdindes, deux cerfs blancs, deux Singes, & deux Crocodiles volans, surquoy on luy promit de faire tout ce que l'on pourroit. Il y eut dans e temps-là un truchement, qui proposa à la Compagnie de leur faire vendre un morceau d'ambregris qu'avoit le Seigneur de Satsuma, & qui pesoit 130 livres, dont il vouloit 4000 tails, châque tail valant 57 sols.

Secon-

Seconde Ambaſſade du Sr. Wagenaar vers l'Empereur du Japon.

LE Sr. Wagenaar eſtant arrivé à Batavia, il n'y fit pas long ſejour, ayant eu ordre de ſe preparer pour retourner une ſeconde fois au Japon, en qualité d'Envoyé où d'Ambaſſadeur, ſurquoy ayant receu les ordres qu'il faloit pour ſon voyage, du Gouverneur & de ſon Conſeil, il fit voile vers Nangueſaque, où il arriva fort heureuſement: Comme on ſceut à la Cour qu'il eſtoit arrivé, on voulut fixer la route que les Ambaſſadeurs tiendroient à l'avenir; Inſienſſamma & quelques autres eſtoient d'avis que ce fuſt par terre, à commencer par Bungo, pour continuer par Kokero & Simoniſſimi, où ils s'embarqueroient, afin d'eviter les dangers qu'ils avoient courus l'année paſſée le long de la coſte

ſte de Facata; c'eſtoit, comme je dis,
'pinion du premier Miniſtre, mais
ui n'oſa pourtant rien regler là-deſ-
s avant qu'il en euſt parlé à l'Em-
ereur; ſi bien que le Sr. Wagenaar
rit ſa route ordinaire, & ayant freté
eux barques, dans l'une deſquelles
fit mettre ſes preſens & ſon baga-
ge, il s'embarqua dans l'autre le 10.
'evrier.

Ils ne furent pas pluſtôt à la voi-
e, que le vent changea & devint con-
raire, ce qui dura preſque tout le long
e ſon voyage, avec des tempeſtes
u'ils coururent pluſieurs dangers, &
urent ſouvent obligez de jetter l'an-
hre, de peur de faire naufrage. Outre
ces accidents il y avoit encore l'in-
ommodité de la barque, qui eſtoit ſi
baſſe & ſi petite, qu'on n'y pouvoit eſ-
re debout, & les Matelots eſtoient
contraints de demeurer toujours aſ-
ſis ou couchez; ajoutez à cela le
grand froid qu'il faiſoit & le peu de
vi-

vivres qu'ils avoient, & qui commençoient à leur manquer, ils passerent 40 jours dans cette misere; au bout desquels, c'estadire le 17 de Mars de l'an 1659. ils arriverent à Osacca; ils avoient passé devant Saccai, qui est la capitale du Royaume de Chio, à cinq lieües d'Osacca; c'est une des plus celebres villes de tout l'Empire, & ses habitans se croyent au dessus des plus nobles du pays, comme estant tous descendus de Princes ou de Roys, au moins à ce qu'ils disent. Dans les guerres civiles qui bouleverserent tout cét Empire, depuis que le Dairo fut dethroné, cette ville se garantit par ses propres forces de toutes les irruptions & de toutes les insultes qu'on luy voulut faire, lors mesme que les forteresses & les meilleures villes du Japon ne pouvoient se deffendre d'estre ruinées de fond en comble: La mer luy sert comme de rempar du costé de l'occident, le reste est entou-

ré d'un fossé large & profond, excepté l'endroit qui regarde la montagne, qui est revestu d'une muraille extremement haute, & bastie de fort bonnes pierres, ce qui fait croire que cettte ville est imprenable. Il y a encore un Chasteau au haut de cette montagne, qui est tres fort, & qui deffend extremement la ville; Il est entouré de 15 bastions, où l'on ne peut aller que par un chemin fort estroit & fort difficille: Ce Chasteau sert de Citadelle, & tient la ville en bride, outre qu'il deffend la muraille dont nous venons de parler. Sur le panchant de la montagne il y a une seconde Forteresse qui n'est pas si grande que le Chasteau, mais elle n'est pas moins haute ni moins forte, car elle est bastie de mesmes pierres : De l'autre costé du Chasteau on voit un Palais magnifique, qui est le sejour ordinaire des Roys; Ce Palais est flanqué de deux tours qui finissent toutes deux en

en pointe, & dont la plus haute eſt de neuf eſtages: Vis à vis du port de cette ville il y a une Iſle fameuſe qu'on appelle Piennes, où une infinité de gens ſe vont promener & faire leurs prieres au Dieu Canon: On y voit arriver des proceſſions de ces devots avec leurs Preſtres qui marchent à leur teſte, en frapant avec de gros baſtons ſur des baſſins de cuivre, juſques à ce qu'ils ſoient à l'endroit où une barque qu'ils appellent Sion eſt attachée. Cette barque a trois mats & autant de voiles, avec une infinité de banderolles de taffetas de toute ſorte de couleurs, qui font un aſſez bel effet ſur l'eau: Elle eſt toute verniſſée par dehors & par dedans, & par tout embellie de dorures & de peintures. Il y a toujours dans ces proceſſions quelque devot frenetique, qui s'eſt voüé à ce Dieu Canon, & qui ſe prepare de ſe jetter dans l'eau avec une groſſe pierre au col pour l'amour de

ce

ce Dieu; si bien que quand la procession est arrivée proche de cette barque, cette malheureuse victime y entre dedans, au son horrible de ces bassins de cuivre, & ensuite la barque estant poussée vers le port de Saccai on voit ce malheureux se precipiter dans l'eau pour achever son funeste sacrifice.

Le temple de ce Dieu Canon, qui est dans cette Isle, est fort beau & fort eslevé, & ne cede en rien à celuy qui luy est dedié à Osacca. La Ville de Saccai est parfaitement bien bastie; chaque ruë à ses portes qu'on ferme tous les soirs; si bien qu'il est difficille qu'on y commette ni vol ni meurtre ni aucune autre meschante action, que les coupables ne soient arrestez & punis rigoureusement; car la justice y est fort severe; mais cette rigueur ne s'exerce qu'à l'esgard des crimes qu'on commet dans la Ville; Car au-dehors on peut tout faire sans qu'on

faſſe d'exactes informations, outre qu'il eſt fort aiſé de ſe ſauver: Il y a un Temple qui eſt dedié aux Dieux eſtrangers, qui eſt le plus beau qui ſoit dans tout le Japon; il y a une idole monſtrueuſe, & qui a eſté tirée ſur le modelle d'une autre qui eſt adorée au Royaume de Jezzo, pays ſauvage & inhabité; Auprés de céte idole on voit une ſtatüe d'une Reine de Siam, dont la maſſe eſt faite de toute ſorte de pierres precieuſes, mais d'un art ſi rare & ſi delicat qu'on en eſt ſurpris; en voicy l'Hiſtoire.

Quand une Reine de Siam vient à mourir, la couſtume eſt de garder ſon corps l'eſpace de 359 jours, ſans l'embaumer, ni ſans en empeſcher en aucune maniere l'infection; enſuite de quoy on porte ce corps dans une fort grande place, où il y a un throſne de plus de trois cent coudées de hauteur: Ce throſne eſt fait de mats d'une prodigieuſe longueur & gros à propor-

tion;

tion; ce qu'il y a de vuide eſt rempli de certaines feuilles fort larges, & ils ſont tout couverts de nattes & de roſeaux cizelez & dorez, qui font un aſſez bel effet: Le throſne eſt au milieu de quantité de petites tours, de la hauteur d'environ 120 coudées, ſur leſquelles il y a une gallerie, qui ſert de communication de l'une à l'autre; il y a encore une autre tour, où l'on entre par quatre portes, & qui eſt vis à vis de ce throſne, mais d'une hauteur prodigieuſe: Elle eſt ſouſtenüe par de grands mats d'une extreme groſſeur, & qui ſont plantez ainſi que des piliers d'Egliſe: Ce throſne eſt eſloigné du Palais d'environ une demi lieüe, & compoſe une rüe qui eſt fermée de baluſtres de part & d'autre, pour arreſter la foule des ſpectateurs: Ces baluſtres ſont peints de rouge, & il y a tout le long quantité de petites loges baſties ſur quatre piliers, & garnies par dehors de toile d'or; on y fait

bouillir dedans du ris qu'on donne aux pauvres;& il y en a quelques unes auſſi qui ſont pour garder les habits des Preſtres qui ſervent le temple.

Avant que d'apporter le corps de cette Reyne, on amuſe le peuple à de certains tours de ſoupleſſe & de paſſe paſſe, pendant que d'autres portent au bucher des vaſes d'or de toute ſorte de figure: Les rües par où ce corps paſſe ſont bordées de part & d'autre de traîneaux, ſur leſquels il y a des Elephans, des Dragons, des Tigres, des Rhinocerots, avec d'autres beſtes qui ne ſont faites que d'Oſier mais repreſentées ſi fort au naturel, que de loin on s'y pourroit tromper: Sur le dos de chaſque elephant il y a une eſpece de throſne tout peint & tout doré, & où il n'y a deſſus que du bois de Sandal, qui doit ſervir à bruſler le corps: Ces ſortes d'animaux ſont attachez les uns aux autres, & tirez avec aſſez d'ordre par une infinité de perſonnes: Toutes

cho-

:hoſes eſtant ainſi diſpoſées, le Preſ-
:re de Siam ſort de ces petites loges
lont nous avons parlé, & paſſe, com-
me tout le reſte de la ceremonie, au
milieu des baluſtres pour s'aller aſ-
ſeoir ſur un de ces Tigres, pendant
qu'on place les fils du Roy ſur les
:hroſnes que portent les Elephans:
Celuy qui porte le plus jeune eſt atta-
:hé au chariot où eſt le corps, avec des
:ordes de toile fine, paſſées à certaine
diſtance, dans de gros anneaux d'or
maſſif: Le corps eſt ſur un throſne eſ-
levé de 14. à 15 coudées, & trainé
dans un chariot de quatre on cinq
oraſſes de long; Le chariot & le throſ-
ne ſont tout couverts de groſſes la-
mes d'or, la pluſpart émaillées & en-
richies de quantité de figures en re-
ief: Le cercœuil, qui eſt debout & en
Pyramide, eſt d'or maſſif & tout ſemé
le rubis & de diamants: Les traineaux
marchent de deux coſtez, & ſont ti-
ez, comme nous avons dit, par quan-

tité de gens qu'on diſtingue à leurs bonnets,& qui ſont faits d'une maniere extraordinaire:Le Roy ſuit aprez& eſt aſſis ſur la femelle d'un elephant, dont la houſſe blanche eſt couverte d'une infinité de pieces d'or;il eſt veſtu de blanc, & porte un grand chapeau attaché ſous le menton, avec une chaiſne d'ambre jaune, dont les deux bouts luy pendent ſur les eſpaules ; Derriere le Roy vient le premierOfficier de ſa Cour, qui luy porte un ſabre de grand prix; le Gouverneur de l'Elephant du Roy tient en ſa main un crochet d'or tout garni de pierres precieuſes: Le convoy eſtant ainſi arrivé à l'endroit où eſt le bucher, on acheve la ceremonie, qui conſiſte à bruſler le corps avec toutes ſes richeſſes, dont on garde les cendres dans une grandeTour couverte d'eſtain doré;On fait en ſuitede cét or,qui a eſté fondu, une ſtatüe qu'on fait reſſembler tant qu'on peut au corps qui a

eſté

esté bruslé, & on la met dans ce temple, où l'on luy rend des honneurs divins: Ensuite de cette ceremonie il est permis aux habitans de se laisser croitre les cheveux jusqu'à certain nombre d'années, car autrement ils sont obligez de se les faire raser tous les quinze jours.

Mais pour en revenir à nostre Ambassadeur, estant arrivé à Osacca, il trouva que les vivres y estoient fort chers, & que cette cherté estoit causée par un orage extraordinaire qu'il avoit fait, & qui avoit gasté tous les bleds: Il fit ses presens aux deux Gouverneurs de la Ville, dont l'un s'appelloit Faitosamma, & l'autre Tambesamma, qui luy donnerent trente hommes pour porter son bagage, outre une charrette qu'il prit & deux bœufs qu'il avoit de Bengale; mais pour eviter les differens qui pourroient survenir pour le payement de ces voituriers, il convint avec eux de

ce qu'il leur donneroit par jour, & du temps qu'il ſeroit en chemin, & cela par un acte ſigné de part & d'autre, en preſence des deux Gouverneurs. Il employa à faire ſes apprets cinq jours entiers, pendant leſquels on eut nouvelle à Oſacca qu'une infinité de perſonnes avoient perdu la vie à Miaco, dans un embraſement qui avoit conſumé plus de quarante rües;ce qui n'empécha pas que ſe trouvant preſt à partir il ne priſt ſa route par Firaſcata,d'où il ſe rendit à Jonda, petite ville de la Province de Jamaiſiro: Elle eſt ſçituée ſur la riviere qui paſſe à huict lieües d'Oſacca;c'eſt l'endroit le plus agreable du Japon que cette place, tant pour ſon aſſiette que pour ce qui peut contribuer aux beautez les plus regulieres d'une Ville: Les Pagodes & les maiſons y ſont d'une ſtructure toute differante de celles que l'on voit dans les autres Villes, outre que les tours y ſont en plus grand nom-

nombre, & qu'elles y ont quelque chose de plus particulier; les feneſtres en ſont un des principaux ornemens; les volets ſont d'un vernis qui les rend comme tranſparans; tous les dehors des maiſons ſont couverts de papiers dorés qui repreſenteut mille figures, & les ſeparations ſont faites avec des lizieres de vernis noir, qui reluit comme de l'eſmail: Les portes ſont peintes demeſme, avec cette commodité qu'on les peut oſter & remettre comme l'on veut: Dans chaſque chambre des maiſons on voit un fort bean tableau devant lequel on met un pot de fleurs artificielles, mais ſi belles & ſi bien travaillées, qu'il n'y a point d'eſtranger qui n'y ſoit trompé: En ſortant de la ville on trouve un fort beau Chaſteau entouré d'un large foſſé, & baſti fort regulierement; il a au milieu une tour qui eſt d'une hauteur prodigieuſe, & qui fait un fort bel effet; D'un coſté ce ne ſont que des

bois & des forets plains de cerfs & de ſangliers; & de l'autre ce ſont des champs ſemez de ris, de bleds, de legumes & de toutes les choſes qui ſont neceſſaires à la vie; Pour du gibier il y en a grande quantité, outre les oyes, les grües, les canards, les herons, les pigeons, les Cignes, les fayſans & les cailles, & cent autre ſorte d'oiſeaux qu'il ſeroit trop long à nommer: Le poiſſon y eſt auſſi en abondance, ſur tout des truites, des perches, des brochets & du ſaumon, qui eſt bien meilleur là que celuy qu'on mange à Oſacca.

L'Ambaſſadeur eſtant parti de Jonda, il arriva à Miaco le 21 de Mars; où il fit quelques preſens au Gouverneur qui s'appelloit Machino Sandoſamma, & obtint de luy un paſſeport pour le reſte de ſon voyage, qu'il acheva dans 13 jours; on n'en fit jamais de plus long ni de plus incommode, ·cauſe des pluyes continuelles qu'il

fit

fit presque tout ce temps-là: Cette incommodité fut suivie d'un autre incident pas moins desagreable, qui fut que le temps que l'Empereur avoit destiné pour donner audiance aux Estrangers estoit passé; de sorte qu'il se passa encore quelques semaines avant que de pouvoir l'obtenir: Pendant qu'il sollicitoit pour cela, il aprit que Sicungodonno deja cassé de vieillesse s'estoit demis luy-mesme de toutes ses charges, & que Commisamma luy avoit succedé; il ne laissa pas neanmoins de luy envoyer la liste des presens qu'il vouloit faire, & de le prier de les partager comme il jugeroit à propos; mais Sicungodonno le remercia de sa civilité, & fit porter ces presens à Jossiesamma, qui ne changea rien au partage que l'Ambassadeur en avoit fait, excepté qu'il fit adjouster deux pieces de drap noir à celuy qui estoit pour l'Empereur; mais comme les Hollandois n'en a-

voient point fait encore de ſi beaux preſens que ceux-là, l'Ambaſſ. eut peine à deferer à cet avis; mais Joſſieſamma luy ayant dit, qu'il le faloit abſolument, il fut obligé de s'y rendre. Les obligations, que la Compagnie avoit à Sicungodonno eſtant telles, qu'on ne luy pouvoit faire aſſez de civilitez, l'Ambaſſadeur luy voulut envoyer pour la ſeconde fois la liſte des preſens, mais ce bon Vieillard ne la voulut pas lire, & teſmoigna d'eſtre fort ſenſible à l'honneur qu'on luy faiſoit en cela, mais qu'il ne ſe meſloit plus de rien; Son ſucceſſeur, à qui on porta en ſuite ces preſens, dit qu'il avoit quelque raiſon pour ne ſe meſler pas encore des affaires des Hollandois: de ſorte qu'il falut s'adreſſer à Joſſieſamma, homme ſevere & d'une humeur fort difficille.

La peine où fut l'Ambaſſadeur, eſtant arrivé à Jedo, ce fut de trouver quelques lieux, pour mettre en ſeureté

reté ces presens ; parceque les deux tiers de la ville avoient esté bruslez ; & que la pôvreté des habitans faisoit, qu'ils ne pouvoient pas rebastir leurs maisons; on ne voyoit partout que de miserables cabanes, couvertes de chaume ou de roseaux, à la place des superbes Palais, & de ces bastimens admirables qui composoient cette fameuse ville. Le Magazin, qui avoit deja servi à cella, & qu'on avoit dit estre à l'espreuve du feu, n'estoit plus qu'un monceau de cendres, & quelque part qu'on jettât les yeux on ne voyoit autre chose que les restes d'un incendie. Joffiesamma, ayant appris la peine où estoit l'Ambassadeur pour ces presens, luy fit offrir son Magazin, & une chambre dans le Palais pour mettre les plus considerables, le jour qu'il iroit à l'audiance: cette offre estoit fort avantageuse & fort obligeante; mais comme il y avoit fort loin du

logis

logis de l'Ambaſſadeur au Palais de Joſſieſamma, ce tranſport des preſens ne ſe pouvoit pas faire ſans deſpenſe ; & c'eſt ce qu'on vouloit eviter : neanmoins il le falut faire, parceque c'eſtoit le meilleur parti, & que les preſens eſtoient du moins en lieux ſeurs.

Quelque-temps aprés il fut publié, que tous les principaux Miniſtres, & les Princes de l'Empire euſſent à paroiſtre devant l'Empereur le 28 de la nouvelle Lune, qu'ils nomment Ninguats : ce qui eſt ſelon nous le 19 du mois d'Avril. Joſſieſamma fit donner en meſme temps avis de cet ordre à l'Ambaſſadeur Hollandois, pour ſe diſpoſer auſſi à venir à l'audiance, qui fut deux jours aprés que ce temps-là fut expiré. Cepandant le tranſport des preſens du lieu où ils eſtoient juſques au Palais Imperial eſtoit d'un plus grand embarras, que l'on ne ſçauroit di-

re,

e, pour le peu de temps qu'on a-
voit, principalement à cauſe des
bœufs, qui avoient ſervi en chemin
pour tirer ſon bagage; comme cet-
te ſorte de voiture eſtoit inuſitée
dans ce pays-là, les habitans couroient
en foule & s'aſſembloient par mil-
liers devant la porte du logis de
l'Ambaſſadeur, pour voir marcher ces
animaux; ſi bien qu'on fut 24 heures
avant que d'arriver au Palais de l'Em-
pereur. Ces bœufs, attelez à une cha-
rette extremement propre, avoient
des harnois de velours rouge cramoi-
ſi, avec de groſſes houpes de Soye,
des ſonnettes dorées, des nœuds
de rubans, & autres garnitures de
toute ſorte de couleurs: On partit
une heure devant le jour, & le menu
peuple avoit veillé preſque toute la
nuict pour voir cette ceremonie: Le
Sr. Wagenaar ſuivit bientôt aprés
les preſens; & eſtant arrivé au Pa-
lais, il attandit deux heures dans la
peti-

petite Cour, qui est scituée à l'occident de la grande ; & où donnoit alors l'appartement de l'Empereur depuis le dernier embrasement. Au bout de ce temps-là, Joffiesamma le vint joindre & le mena par la main dans une salle, où les Ministres estrangers ont coustume d'attandre l'heure de leur audiance. Celle de l'Ambassadeur Hollandois estant à la fin venüe, on luy fit traverser une fort belle gallerie, qui donnoit dans la salle, où estoit le throsne de l'Empereur, qu'il trouva debout contre son ordinaire, qui estoit d'estre assis ; Dabord l'Ambassadeur se prosterna devant luy le visage contre terre; mais les presens & sur tout les bœufs, qui l'avoient suivi, ayant dabord attiré toute l'atention de sa Majesté, il eut ordre, tout humilié qu'il estoit, d'aller attandre dans une autre salle, jusques à ce qu'il pleût à l'Empereur de le faire revenir.

Quel-

Quelques momens aprés un Miniſtre luy eſtant venu dire, que la veüe de ces bœufs avoit fort diverti ſa Majeſté, il envoya des gens de ſa ſuite pour aller monſtrer aux Japonnois de quelle maniere on les gouvernoit. On luy dit encore, que l'Alcatif, qui eſtoit de vermeil doré avoit auſſi fort pleu à l'Empereur : Enfin il ſe paſſa deux heures à conſiderer ces animaux ſoit à les deteller, ſoit à les remettre dans leur premier eſtat ; aprés quoy, l'Ambaſſadeur fut congedié, ſans avoir une plus grande audiance. Avant que de ſe retirer, il rendit mille graces à Joſſieſamma, du ſoin qu'il avoit pris de luy faire donner audiance, pluſtôt qu'il n'avoit eſperé. Le lendemain il fit diſtribuer, ſuivant la couſtume de la Compagnie, les preſens qu'il avoit pour les Miniſtres & autres principaux Officiers de la Cour; & ces Seigneurs les firent recevoir par leurs do-

domestiques, l'orgœuil de la nation ne leur permettant pas de les recevoir eux-mesmes. Cependant comme l'Empereur venoit de créer deux nouveaux Conseillers, Joffiesamma en fit aussitôt donner avis à l'Ambassadeur, qui comprit bien ce que cela vouloit dire; si bien que dez le lendemain au matin, il envoya des presens à ces nouveaux Ministres. On compta cette année que les fraiz de cette Ambassade estoient montez à environ 29000 florins, le mauvais temps aussi-bien que d'autres accidens ayant beaucoup contribué à une si extraordinaire dépense, outre que l'Ambassadeur avoit esté obligé de demeurer 30 jours à Jedo, où tout estoit d'une extreme cherté depuis le dernier embrasement. Pour le reste des marchandises, qu'il avoit encore, Joffiesamma luy conseilla de les raporter avec luy; parceque s'il les vendoit à Jedo il courroit

roit risque de donner de la jalousie entre les Courtisans, qui voudroient tous avoir les plus belles ; & que les choses ne pourroient pas aller si juste, qu'il n'y en eust quelqu'un, qui y trouvât à redire. Il adjousta, qu'il eust esté plus à propos d'avoir laissé ces marchandises à Nanguesaque, que de les avoir portées à Jedo ; à quoy l'Ambassadeur respondit, que depuis quelques années, on avoit ordonné, que ceux, qui iroient en Ambassade vers l'Empereur, porteroient, outre les presens, de toutes sortes de marchandises, tant pour en faire part aux nouveaux Ministres & Officiers, que pour les vendre aux personnes de qualité, qui en voudroient achetter. Jossiesammma se rendit à ces raisons, & luy permit d'en faire ce qu'il voudroit : de sorte qu'il en vendit pour 5277 florins, & prit dez lors resolution de faire à l'avenir, dez Nanguesaque, la

liſte de ces marchandiſes, pour l'envoyer à Jedo. L'avis de Joſſieſamma, eſtant d'autant meilleur, que les Hollandois n'avoient plus perſonne à la Cour, qui les aſſiſtât de ſes Conſeils, comme avoit fait Sicungodonno. Ce Seigneur leur avoit teſmoigné de tout temps une affection tres particuliere, & leur avoit rendu dans pluſieurs occaſions des ſervices tres conſiderables, il promit meſme au Sr. Wagenaar de leur continuer toujours ſes bons Offices, qui n'auroient pas moins de poids à la Cour, que par le paſſé, quoy qu'il ne ſe meſlât plus d'aucune affaire, ſon credit eſtant toujours fort grand; Parce qu'il eſtoit intime amy de Mimoſamma premier Miniſtre de l'Empereur, par les mains duquel toutes les affaires paſſoient.

Le Sr. Wagenaar, s'eſtant donc acquité des devoirs de ſon Ambaſſade, voulut ſonger à retirer l'argent des

des marchandiſes, qu'il avoit venduës, il y avoit deux ans, aux Seigneurs de la Cour, mais quelque ſoin qu'il prît pour cela, il luy fut impoſſible d'en rien avoir; ce furent des inſtances & des ſollicitations inutiles, ſes debiteurs eſtoient des plus conſiderables de la Cour, il n'oſa point trop les preſſer depeur de les choquer; & qu'ils ne s'en reſſentiſſent: La Nobleſſe de ce pays-là eſt ſi fiere, & ſi imperieuſe, qu'il n'eſt point d'homme ſi hardi, qui oſe leur déplaire ni leur demander de l'argent qu'en riant, & lorſqu'ils ſont de belle humeur. Entre ces debiteurs, il y en avoit un, nommé Ounemidonno, qui ayant nié la dette, les truchements de l'Ambaſſadeur n'oſerent luy en parler davantage, diſant, que c'eſtoit une choſe indigne, d'inquieter une perſonne de ſa qualité pour des affaires de cette nature: De ſorte que le Sr. Wage-

naar se resolut de luy escrire un billet, & eut pour responsе, que ce Seigneur le satisfairoit au plustôt; mais on s'apperceut bientôt, que ce n'estoient que des parolles; car lorsqu'on fut chés luy, pour le prier de se souvenir de ce qu'il avoit promis, il fit dire par ses gens qu'il estoit à la Campagne, & qu'on n'avoit plus faire de revenir chez luy; si bien qu'on en demeura là.

Dans les Ambassades precedentes, on avoit toujours fait porter chés les Ambassadeurs, ce qu'on leur donnoit en eschange des presens qu'ils avoient faits, mais dans celle-ci cette coustume fut changée, & le Sr. Wagenaar eut ordre de les aller querir luy-mesme, afin de prendre en mesme temps son audiance de congé; de sorte qu'il se rendit à la Cour le 21. d'Avril, où aprés avoir attendu une heure dans la salle ordinaire, Auwanna successeur de Situngodonno

donno le mena dans une autre, & le plaça environ à vingt pas de quatre Conseillers, derriere lesquels estoient assis beaucoup de personnes considerables : ensuite dequoy on luy fit demander, au nom de l'Empereur & de ses Ministres, si les Hollandois seroient gens pour donner avis au Gouverneur de Nanguesaque, des pratiques & menées sourdes des Espagnols qui sont aux Manilles, & des Portuguais de Goa, en cas qu'ils apprissent, que ces gens-là tramoient quelque chose contre l'Empire ; ajoutant, que c'estoit le plus grand service, qu'ils pouvoient rendre à l'Empereur, qui leur donneroit, en reconnissance, la permission de pouvoir negocier dans tout son Empire: On l'exhorta de plus, en termes fort pressans, d'empescher que les Hollandois ne prissent à l'avenir, ni n'endommageassent en aucune maniere les bastimens

Chinois, à qui le negoce du Japon estoit permis; & lui dirent que l'Empereur ne sçavoit encore rien, de ce qui s'estoit passé là-dessus; mais que si les Hollandois ne changeoint de conduite, ils s'en repentiroient infailliblement; parceque l'intention de Sa Majesté n'estoit pas, qu'on troublâst en aucune maniere les Chinois dans leur commerce. Le Sr. Wagenaar répondit, que les Hollandois avoient de grandes obligations à l'Empereur; & qu'ils estoient aussi tous dans la resolution de contribuer tout ce qu'ils pourroient à la seureté des Estats de Sa Majesté, & protestoit au nom de toute la nation, qu'ils ne manqueroient point d'informer les Ministres de l'Empereur de tous les desseins, qu'ils pourroient découvrir du costé des Espagnols & de celuy des Portugais, contre les Estats de Sa Majesté; mais que pour le bastiment Chinois, qui avoit

avoit esté pris, que c'estoit une affaire particuliere, que des insolents, qu'on puniroit rigoureusement, avoient faite sans ordre, & qu'on en fairoit un tel exemple, que cela n'arriveroit jamais plus.

Les Japonnois, satisfaits de cette réponse, firent apporter trente belles robes, dont on fit present à Mr. l'Ambassadeur, en luy disant, que les siens avoient esté fort agréez de l'Empereur, qui en cette consideration luy donnoit ces robes; & qu'il pourroit partir, quand il voudroit. Aprés cela, Joffiesamma le reconduisit jusques à la salle prochaine, le felicita de la faveur que l'Empereur luy vouloit faire, s'ils le servoient fidelement, au sujet des Espagnols & des Portuguais; & luy témoigna de se rejouir avec luy, de ce qu'il avoit esté sitôt dépeché, pour s'en retourner, luy promettant, qu'il auroit soin de luy faire

fournir les choses, qui luy seroient necessaires, pour son voyage. Quelque-temps aprés, les Roys d'Ouvarie, de Cunocuni & de Mito, qui estoient tous trois oncles de l'Empereur, & Minosamma Seigneur puissant & considerable, firent demander à l'Ambassadeur quelques coliers d'Ambre & de Corail; & de plus le Roy Cunocuni le pria de luy faire venir six canons de mousquet, de la mesure d'un autre, qu'on luy avoit deja apporté; il luy fit rendre aussi des lunettes d'aproche, dont le Sr. Wagenaar luy avoit fait present dans son dernier voyage; parce qu'elles n'estoient pas assez claires; mais la veritable raison estoit, qu'il n'en sçavoit pas l'usage, ainsi que la plus-part des Japonnois, qui estoient alors encore fort ignorants là-dessus. Il en fit demesme d'un livre des simples de Rembertus Dodonæus; car encore que les figures fussent peintes

tes si bien au naturel, qu'il n'y avoit rien à dire, ce Roy neanmoins n'en fut pas content, & les trouva trop petites & mal faites à sa fantaisie : De sorte que l'Ambassadeur fut prié, de luy en faire avoir de mieux enluminées & de plus grandes. Le Globe celeste & le terreste, où les plus habiles maistres d'Amsterdam avoient épuisé toute leur adresse & toute leur science, & où l'on n'avoit rien épargné, pour ce qui estoit de la depense, afin d'en faire un present, qui fust digne de l'Empereur, eut encore le mesme sort, par l'ignorance des gens, & faute d'en sçavoir l'usage. Il y en eust seulement quelques-uns, parmi eux, qui y trouverent, aprés un peu de peine, les principaux Royaumes de l'Europe. Pour le Globe c'estoit une chose assez plaisante que de les entendre raisonner là-dessus, la plufpart s'imaginant, que les signes estoient en ef-

ſet des hommes & des beſtes verita-bles, qui eſtoient dans le Ciel, mais d'une maniere inviſible.

Mais pour revenir à l'Ambaſſa-deur, il ne put achever les affaires qu'il avoit à Jedo, que dans un mois. Il en partit pour Nanguesaque le 4 de May, & ſe rendit en 15 jours à O-ſacca, d'où il fit voile le 20. du meſ-me mois, ayant toujours eu le vent aſſez favorable juſques à Simoniſiſſi, où il arriva 8 jours aprés. Les Gar-des de l'Empereur & les truchemens du Sr. Wagenaar defendirent au Maiſtre de la barque qu'ils prirent en ce lieu-là, d'entrer dans la mer de Corea, par le deſtroit qui eſt entre l'Iſle de Bongo & la terre ferme du Japon, alleguant pour raiſon, que la ſaiſon du vent propre eſtoit deja paſſée ; de ſorte qu'ils n'en pour-roient avoir que de contraires, qui rendroient la route plus longue & incommode: C'eſt pourquoy ils eſ-toient

toient d'advis, qu'on l'acheveroit par terre, comme estant la voye la plus assurée; neanmoins l'Ambassadeur avoit bien de la peine à s'y resoudre, ne doutant pas que cette route ne fust extremement penible & d'une excessive despense, qui n'estoit deja que trop grande; si bien qu'il avoit dessein de prendre la mer, & de ne passer point par Bongo. Il en falut pourtant passer, par où voulurent les truchemens, qui furent les maistres; & prirent malgré luy le chemin de Kokero, qui est vis à vis de la ville de Simonissi: Lorsqu'ils y furent arrivez le Sr. Wagenaar tascha de leur faire gouster ses raisons; mais c'estoit parler à des sourds; & ils continuerent leur chemin, dont ils eurent loisir de se repentir; car c'estoit un pays fort rude, qu'il leur falut passer, outre une quantité de rivieres, dont ils ignoroient la profondeur, & que des ro-

chers eſcarpez, entre leſquels elles ſerpentoient, rendoient fort dangereuſes. Cette incommodité fut ſuivie de beaucoup de miſeres; car tout manquoit ſur cette route; parce que l'Iſle de Bongo, autrement Cicoco, juſques à Nangueſaque, eſt le plus miſerable pays qui ſoit dans tout le Japon. Ils endurerent durant cinq jours toutes les incommoditez, qu'on peut ſouffrir dans les pays deſerts & ſteriles: De là, laiſſant à droite Nomiſacci & Aſſia, ils paſſerent par les Royaumes de Facata & de Fiſen, où ils trouverent encore de tres mauvais chemins, que les pluyes continuelles avoient rendus tels, de ſorte que ce ne fut par tout que peines à ſouffrir.

Ils ne commencerent à reſpirer que lorſqu'ils furent à Fiſen. Cette ville eſt fort belle, & elle eſt dans un pays fort abondant en toutes choſes. On y mange ſur tout d'un certain poiſſon, qui reſſemble au Saumon. On le peſche

che dans le Day qui coule tout au bas du Chateau de la Ville ; & qu'on apelle Daymas. C'est un des plus beaux bastimens, qu'il y ait dans tout ce Pays-là : Il y a encore la maison de plaisance du Gouverneur, qui est bastie sur des pilotis au milieu de la riviere, qu'on voit peinte & dorée par tout, de sorte qu'on diroit, que c'est une maison enchantée: Au bas du Chasteau proche du fleuve, il y a un Fauxbourg, où demeure le Receveur des doüannes, que payent les vaisseaux tant du pays que les estrangers: C'est pourquoy ce lieu est fort frequenté, & l'on y trouve à toute heure quantité de personnes de differents pays, & de differentes qualitez ; chaqu'un travaillant ou parlant d'affaire ou de negoce. Entre le Fauxbourg & le fleuve, il y a un trés beau Quay, qui est fort commode pour decharger les marchandises qu'on y apporte ; pour payer les droicts. Il y a

trois portes à ce Fauxbourg, dont la principale va jusqu'au bord de l'eau, & où l'on entre par une barriere qui a deux portes pratiquées entre deux meurs, par où l'on monte vers la grande, qui est à niveau des bastions; ensuite on trouve les maisons où logent les Commis de la doüanne; quand on est au bout de ce Fauxbourg, on trouve le chemin qui conduit au Chasteau, qui est entouré de murailles fort hautes & fort espaisses, & dont la situation est fort avantageuse, estant sur une montagne, qui n'est commandée d'aucun endroit: Il a quatre portes fort belles, & 6 tours de cinq estages chaqu'une, excepté celle du milieu, qui en a six, & qui surpasse les autres en beauté aussi-bien qu'en hauteur: Entre le Fauxbourg & le Chasteau, il y a sur la croupe de la montagne un temple, où les Prestres font tous les jours le service. Partie

de

de la Ville de Fiſen eſt baſtie derriere cette montagne, elle contient plus de 20000 maiſons, outre les tours & les Pagodes, qui ſont en grand nombre, & qu'on voit de fort loin.

De Fiſen, l'Ambaſſadeur paſſa par le Royaume d'Omura, où il laiſſa à droite Auvo, Tabria, Ainoro, Oſinocubi, Omodakei, Nanatziamma, Zetta, Focunda, & arriva enfin le 2 Juillet à Nangueſaque; c'eſtadire cinq jours aprés s'eſtre debarqué à Kokero. Il y apprit par la voye de Formoſa, que le Roy des Tartares eſtoit ſur le point de faire alliance avec Coxenga, & que le dernier s'eſtoit retiré pendant ce traité dans l'Iſle de Xinſan, devant la coſte de Nanquin, afin d'eſtre pluſtôt informé de ce qui ſe paſſoit. On luy mandoit de Tayovan, qu'un interprete Chinois, nommé Cabeſſa Pingua, ſe faiſoit payer ſous main au nom de Coxenga les droits que les

vaisseaux Chinois, qui negotient à Formosa, estoient obligez de payer; que cét homme, aprés avoir esté pris & mis en lieu de seureté, en avoit esté quite pour une peine fort legere; & que s'estant ensuite enfuy avec toute sa famille à la Chine, il s'estoit mis au service de Coxenga, qui luy avoit donné commission de lever dans Anay les subsides, qu'on luy payoit. Comme sa prison luy tenoit au cœur, on ne doutoit point, qu'il ne s'en vengeât, s'il en trouvoit occasion, & qu'il ne fist du pis qu'il pourroit contre les Hollandois; il est vray, qu'il avoit fait trés à propos de songer à se tirer de la prison, car ses creanciers de Formosa, à qui il devoit plus de 70000 Reales, estoient prets de fondre sur luy.

Le Sr. Wagenaar attendit à Nanguesaque, jusqu'au premier d'Octobre, le retour d'un vaisseau nommé le Taureau noir, qui estoit, à ce

qu'on

qu'on disoit, trés-richement chargé ; mais voyant, qu'il ne venoit point, il ne voulut pas differer davantage de vendre les soyes de Tonquin, les draps, les serges, les peaux de Siam, avec quelques autres marchandises qu'il avoit; & s'engagea de plus par escrit, de charger ce vaisseau à Disma pour l'année d'aprés ; mais n'estant pas venu à point nommé, la Compagnie perdit cette année pour 800000 francs de profit; qu'elle avoit fait dans les precedentes.

Mais pour éclaircir mieux la chose, il faut sçavoir que la Compagnie n'a la liberté de negotier, que durant tout le mois d'Octobre ; le Lundy tout est estallé, & l'on ouvre de tous costez les Magasins de Disma. Ces Magasins sont le long d'une grande gallerie, au milieu de laquelle il y a un banc, qui va d'un bout à l'autre de la Gallerie, & qui separe plus de 300 chambres, où l'on

serre les marchandises, & sur lesquelles sont les logemens des Officiers. C'est sur ce banc, que les marchandises sont estallées; le poivre, le gerofle, la noix muscade, le macis, la canelle & toute sorte d'autres épiceries sont dans des bassins d'argent : D'un autre costé on voit des peaus de cerf, de chien de mer, d'eslan, ensuite du musc de Tonquin, de l'escarlate, des serges, des miroirs, du bois de Sapan, du Mercure, de l'Ambre jaune & des chapeaux, dont les gens de qualité au Japon se parent assés souvent. Lorsque la nuict approche, toutes les chambres sont sçelées du sceau de l'Empereur, en presence d'un des Bourgmestres de la Ville de Nanguesaque. Ce Bourgmestre mange avec le Directeur des Hollandois, à la premiere table, durant tout le temps de la vente, & ils sont servis par 300 Japonnois, que la Compagnie
paye

paye, & qui ne ſont là que pour mettre toutes choſes en ordre, & pour ayder aux marchands. Cette gallerie, qui eſt quarrée, eſt baſtie ſur des colomnes de bois de ſapin, qui ont 12 pieds de hauteur: L'eſcalier, par où l'on y monte, eſt fait en coquille de limaçon: tout le plancher eſt couvert de riches tapis; & ſur les ſieges, qui ſont autour, il y a des carreaux de ſoye avec les armes de la Compagnie. Les Japonnois n'y entrent point ſans oſter leurs ſouliers. Le mardy on convient du prix des marchandiſes, qu'on veut achetter; & le lendemain on les livre. Ce qui ſe fait par la grande porte du Magazin, qui donne ſur la mer, où elles paſſent ſur plus de 100 barques. Ce trafic dure tous les jours du mois d'Octobre, excepté le Dimanche que les Hollandois obſervent fort religieuſement.

Pendant que cette foire dure à

Disma, une infinité de Japonois y vont dresser des tentes, où l'on vend du cuivre, de l'argenterie de toutes les manieres, d'une racine qu'on appelle de la Chine, du camphre, & de l'arbre qui le produit, de la porcelaine, des robes de chambre, du tabac, des coffres & des cabinets d'un beau vernis. Leur coustume est, en attendant que les Marchans viennent, de se divertir à boire du Sabie, boisson qui est faite avec du froment, & qui est de la force du vin d'Espagne ; mais de trés mauvaise odeur. L'argent & le cuivre sont pesez dans des balances, qui sont faites exprez ; ensuite on les serre dans des coffres avec le sceau de l'Empereur ; & on les livre à l'acheteur. Le Bourgmestre, dont nous avons parlé, est caution de tout ce qui se vend. La Compagnie fait ordinairement 600 coffres d'argent de ses marchandises & 2000 de cuivre,
quel-

quelque fois plus & quelque fois moins; & chaque coffre vaut 1000 escus monoye de Hollande.

La foire de Disma estant passée, le Sr. Wagenaar fit equiper un vaisseau nommé Voglesang, pour l'envoyer à Batavia; mais estant prest à faire voile, son voyage fut differé, par l'accident que je vais dire. Un Chirurgien de Formosa estant parti de Tayovan en cette qualité sur le vaisseau nommé Nieuport, pour aller à Nanguesaque, eut permission d'aller à terre & de demeurer au Magasin avec trois aides de marchand, qui y estoient depuis quelque-temps: Il arriva, que le 13 d'Octobre on s'apperceut, que cét homme manquoit, & qu'on ne sçavoit ce qu'il estoit devenu, aprés l'avoir cherché long-temps, on trouva dans son lit un billet, qui portoit qu'il estoit sorti à dessein de se donner la mort, outré de douleur, de ce qu'une femme,

me, dont il eſtoit amoureux, l'avoit quitté, ſans luy rien dire: Il n'y eut point d'endroit, où le Sr. Wagenaar ne fiſt chercher ce malheureux, parcequ'il eſtoit extremement important qu'il fuſt trouvé vif ou mort: Enfin aprés l'avoir cherché fort inutilement, il en fut avertir le Gouverneur, qui voulut, que ſur le champ on le cherchât par tout, juſques à ce qu'on l'eût trouvé: ſi bien qu'il n'y eut coin dans les maiſons de la Ville, ni dans les vaiſſeaux, qui ne fuſt viſité; tout eſtoit en rumeur; & il n'en falut pas davantage, pour faire croire aux Japonnois, qui ſont les gens les plus ſoupçonneux qu'il y ayt ſur la terre, que les Hollandois avoient quelque deſſein de les trahir. Le Sr. Wagenaar fit peſcher meſme tout autour de l'Iſle, & ſa peine & ſon inquietude croiſſoient d'autant plus, que le bruit couroit déja, que c'eſtoit un

Preſtre

Preſtre Portuguais, qui eſtoit venu de la Chine, & qui s'eſtoit caché parmi les Chrêſtiens du pays, qu'on ne connoiſſoit point. L'embarras, où cette evaſion avoit jetté les Hollandois, ſe diſſipa à la fin, ayant trouvé cét homme, aprés beaucoup de recherches. On le mena à Diſma ſur le ſoir du 13 Octobre, au grand contentement de ceux qui eſtoient logez avec luy, lorſque cette folie l'avoit pris; car leur mort eſtoit inevitable, ſi l'on ne l'euſt pas trouvé. On ſceut, comme il s'eſtoit eſchapé; & qu'eſtant deſcendu le long des murailles, il avoit paſſé à la nage de l'autre coſté de l'Iſle, & s'eſtoit caché ſons la voile d'un vaiſſeau Chinois. Comme l'on ne s'eſtoit point aviſé de l'aller chercher là, il y ſeroit demeuré long-temps, ſi la faim ne l'en eût chaſſé: Ce fut donc, ce qui l'obligea de ſortir, pour aller chercher à manger. Il y avoit tant

de

de monde en campagne pour le trouver, qu'il fut ſaiſi des auſſitôt qu'il parut; & on le mena au Gouverneur, qui le renvoya au Sr. Wagenaar, pour en faire ce qu'il voudroit. Il fut mis dabord en priſon, & peu de temps aprés, on le mena à Tayovan, pour y eſtre puni comme il meritoit: cette honneſteté du Gouverneur fit croire aux Hollandois, qu'il avoit quelque conſideration pour eux; car il eſtoit d'ailleurs fort ſevere, & puniſſoit rigoureuſement ces ſortes de folies. Il n'arrivoit point de vaiſſeau au port de Nanguesaque, qu'il ne fiſt écrire les noms de ceux qui eſtoient deſſus avec leur âge & leur qualité; & ſi, l'ors qu'ils devoient partir, il s'en trouvoit quelqu'un à dire, tout l'equipage en répondoit; à moins qu'on ne fiſt voir manifeſtement, que celuy qui manquoit, eſtoit mort de mort naturelle, ou demeuré à Diſma, avec la per-

permiſſion du Bougmeſtre de Nanguesſaque.

Deux ans aprés cette affaire il en arriva une autre, par la faute d'un homme de la meſme profeſſion, qui eſtoit dans l'Amiral Vollenhoven. Cét homme avoit tant d'envie d'aller à la Chine, qu'il ſe jetta de nuict dans la mer, & aborda un vaiſſeau Chinois, qui eſtoit preſt de faire voile. Le pilote de l'Admiral en donna avis en meſme temps au Directeteur du Magaſin; & celuy-ci au Gouverneur de Nangueſaque, qui envoya des Soldats pour le chercher avec menaces aux Hollandois de faire mettre le feu à leurs vaiſſeaux, ſi on ne le trouvoit: On ſceut enfin où il eſtoit: il fut pris & mené en priſon, ou il couroit riſque de la vie, ſi on ne l'eûſt retiré avec de l'argent; mais il fut banni du Japon à perpetuité.

Un Matelot Hollandois n'en fut

pas quitte à si bon marché. Cét yvrogne s'estant mis en teste d'arracher du vaisseau, où il estoit, les armes de l'Empereur, la chose fut sçüe de la maniere que je vais dire. Les truchemans & ceux qui portoient de quoy lester ce vaisseau, qui consistoit en quantité de petits coffres pleins de cuivre de 150 livres chaqu'un, s'estant apperceus, que l'on avoit rompu ces armes, en donnerent avis aux Bonjois, qui sont les Soldats, qui gardent les vaisseaux; ces gens ayant remis ces armes, le mieux qu'ils purent, donnerent avis au Gouverneur, de ce qui s'estoit passé. Le vaisseau fut aussitôt investi par 20 Soldats, qui demanderent hautement, que le coupable leur fust livré, faute de quoy on se saisiroit de tous ceux du vaisseau, pour les faire mourir cruellement. Celuy qui avoit fait le coup s'estant découvert luy-mesme fut mené au Gouverneur,

qui

qui ſans autre forme de procez luy fit couper le col en ſa preſance.

Quelque peine qu'on euſt priſe, pour appaiſer l'eſprit des Chinois, on n'y put jamais reüſſir: ils chercherent long-temps le moyen de ſe vanger des Hollandois, & s'aviſerent enfin de ſe plaindre, au nom de Coxenga, du vaiſſeau qu'on leur avoit pris; mais ſans ſe mettre en peine de toutes leurs plaintes, on les renvoya à Batavia, pour avoir raiſon de cette affaire, qui leur tenoit ſi fort à cœur; ce qu'ils ne voulurent pourtant pas faire, de peur d'y eſtre maltraitez: mais on ne voulut pas non plus leur donner d'autre ſatisfaction; ſi bien que ſe voyant fruſtrez de ce coſté-là, de l'eſperance qu'ils avoient de tirer quelque argent, pour faire ceſſer leurs plaintes, ils furent encore plus irritez, en ce qu'ils eurent le malheur à Diſma, de ne pouvoir vendre leur Soye,

& que la Compagnie ſe defit de toute la ſienne, ſur laquelle elle gagna beaucoup, ils diſſimulerent pourtant pour ce temps-là leur deplaiſir, pour attendre une meilleure occaſion de faire eſclatter leur reſſentiment.

Comme le Sr. Wagenaar ſe diſpoſoit à s'en retourner à *Batavia* il receut 22000 pieces de porcelaine blanche, mais il en eſtoit deja venu une ſi grande quantité à Diſima, que le debit en fut fort petit. Les Japonnois s'eſtoient appliquez depuis quelques années à ces ſortes d'ouvrages avec beaucoup d'attachement; & ils y eſtoient devenus ſi habiles, que non ſeulement les Hollandois, mais les Chinois meſme en achettoient. La meilleure porcelaine, qui ſe fait dans tout ce pays, eſt celle de Fiſen, parceque la terre eſt plus blanche & plus fine que les autres. Le Sr. Wagenaar, qui eſtoit grand connoiſ-
ſeur

ſeur & fort habile en ces ſortes d'ouvrages, inventa une fleur ſur un fonds bleu, qui fut trouvée ſi belle, que de deux cent pieces, où il l'avoit fait peindre, il n'y en eut pas une, qui ne fût auſſi tôt vendüe: de ſorte qu'il n'y eut preſque point de Marchand un peu curieux, qui n'en euſt.

Tout eſtant preſt pour le voyage du Sr. Wagenaar, il fit voile de Nangueſaque, auſſi tôt qu'on eut remis le Gouvernail & le canon ſur ſon vaiſſeau, Selon l'ordre de l'Empereur, qui eſt, comme nous avons déja dit, que l'artillerie & le Gouvernail eſtant à bord, il faut abſolument que les vaiſſeaux Hollandois demarent, ſans avoir eſgard au mauvais temps, à la nuit, ni au vent contraire: & s'il arrive par malheur, que la tempeſte les empeſche de paſſer au dela de Papemberg, montagne proche de Nangueſaque, on depeſche auſſitôt plus de cent hommes ſur des

barques pour couper les cables, en cas qu'ils s'avisent de jetter l'anchre, & les tirer à force de rames hors du port.

Depuis qu'on est dans la mer de Corea, on trouve un grand vent, mais favorable & qui souffle regulierement, depuis Septembre jusques au moins d'Avril, ce qui rend le trajet mois ennuyeux; parce qu'on fait beaucoup de chemin en fort peu de temps. Le Sr. Wagenaar courut neanmoins une grande fortune dans ce voyage, son vaisseau ayant touché à l'escueil nommé Pracellis, esloigné d'eviron 20 lieües de la coste de Cambodia, & qui en a plus de cent de longueur sur 40 de large. Les Indiens disent, que ce banc estoit autrefois un Royaume, qu'un tremblement de terre fit entierement abymer. Le Sr. Wagenaar, ayant esté delivré heureusement de ce peril, tascha de relascher aux isles de

los Piſcadores, pour y chercher le Taureau noir, dont on n'avoit point de nouvelles ; mais un brouillard fort épais, qui s'eſleva, lui fit changer de deſſein, craignant d'aller trop prez de terre. Il pourſuivit enſuite ſa route vers Poulctimon, où il trouva le Chevalier de la mer, vaiſſeau qui eſtoit tout délabré d'une rude tempeſte, qu'il avoit eſſuyée, & qui luy avoit briſé tous les mats & fracaſſé plus de la moitié de la poupe. Le Capitaine Henry Baron, & la plus part de ſon equipage reſſembloient mieux à des ſquelettes, qu'à des hommes vivans ; cét homme eſtoit tombé dans une foibleſſe ſi grande de la fatigue de ſon voyage, qu'il trembloit inceſſamment des pieds & des mains : Le Sr. Wagenaar le voyant en cét eſtat jugea à propos de luy demander un compte exact des affaires de Tonquin, d'où il venoit ; afin d'en informer les Directeurs de la

Compagnie qui estoient à Batavia, en cas que sa maladie empirât, ou qu'il vinst à mourir : Ceux qui n'estoient pas si malades que le Capitaine, lui raconterent, que les habitans de Tonquin avoient esté affligez cette année-l'à, d'une maladie assez extraordinaire, & dont une infinité de gens estoient morts; elle commençoit à les rendre à demy stupides; ensuite il leur prenoit une lethargie, & peu d'heures aprez ils mouroient sans proferer une parole. Le Sr. de Voogt, Premier Officier de la Compagnie à Tonquin, estoit mort de cette maladie.

Aprés de si tristes nouvelles, le Sr. Wagenaar, s'estant disposé à partir, continua sa route, aprés avoir laissé plusieurs sortes de provisions, à ces pôvres malades. Il manqua dabord à pointer vers le destroit de Banka, ce qui fut cause qu'il se trouva embarrassé entre plusieurs peti-

petites Isles, qu'il ne connoissoit point; & où il fut trois jours entiers & trois nuits, sans pouvoir en sortir. Cette beveüe, & celle du banc, dont nous avons parlé, furent causées par la mauvaise intelligence des Pilotes, qui vouloient prendre chaqu'un une route differante, outre que la marée, qui se trouva alors trés. forte, y contribua beaucoup; Malgré toutes ces disgraces, dont ils eschapperent, ils arriverent heureusement & en bonne santé à Batavia au mois de Decembre de l'an 1659.

Le Sr. Indijk, qui estoit venu avec le Sr. Wagenaar, repartit bientôt de Batavia pour aller à Disma, remplir la place du Sr. Bouchelion: Aussitôt qu'il fut arrivé à Nanguesaque, le Gouverneur le fit complimenter par ses deux Secretaires, suivant la coustume; & l'on prit en mesme temps le nom des Hollandois,

qui demeuroient à Disma, & qui estoient dix-neuf en tout, y compris mesme le fils & la fille du Sr. Indijk; mais non pas les Negres qui estoient au service de la Compagnie. Le Sr. Indijk fit demander au Gouverneur la permission d'enterrer à la Hollandoise le Sr. Reinierson, qui estoit decedé à Nanguesaque, ce qu'il obtint facilement; & ayant esté voir le Gouverneur, pour l'en remercier, il apprit de luy, qu'un fameux Capitaine Chinois, avec deux Mandarins, se preparoient, par l'ordre de Coxenga, d'aller fondre avec une puissante armée navalle sur Tayovan & sur le Fort nommé Zelandia, pour en chasser les Hollandois, ou du moins pour piller & ravager tout le plat pays: De plus, qu'outre la maladie, qui estoit survenue à Tonquin, on aprenoit, que les eaux de tout le pays exhaloient un venin si pestiferé & si mortel, que les

les hommes & le beſtail, qui s'en approchoient, en eſtoient dabord infectez, & mouroient preſque en un moment: ce qui faiſoit une deſolation generale.

Ambaſſade du Sr. Indijk.

QUelque-temps aprés, que le Sr. Indijk fut arrivé à Diſma, l'ordre eſtant venu de Batavia, qu'il allât porter les preſens, qu'on avoit couſtume de faire tous les ans à l'Empereur, il ſe prepara pour ce voyage. L'hyver eſtoit extremement rude cette année; & il gela le 4. & le 5. Fevrier d'une ſi grande force, qu'on n'avoit jamais veu de glace de cette eſpaiſſeur. Cela n'empeſcha point, que le Sr. Indijk ne ſe reſolût d'aller à Jedo; ſi bien que le 7. de Fevrier il fit emballer tous ſes preſens; & ayant employé le 8. à preparer le reſte de ce qu'il luy faloit

pour son voyage, le 9. les truchemens firent un inventaire de toutes choses, par ordre exprés du Gouverneur, & le 11. on embarqua tout avec les vivres necessaires ; mais le vent contraire ayant arresté la barque proche de Papemberg, elle n'en partit qu'avec peine pour Simonisissi, où le Sr. Indijk la devoit aller trouver. Il ne partit de Nanguesaque que le 1. de Mars, aprés avoir pris congé du Gouverneur. Il alla tout droit à Disma & de là à Kokero, accompagné de son fils, de deux Soumarchands, de ses truchemans, de ses gardes, d'un Chirurgien & de quelques valets. Le Seigneur d'Omura luy voulut fournir des barques, pour passer de Tokits à Smongi, qui sont deux villes assés celebres, & où il fut receu avec beaucoup d'honneur, les rües, par où il devoit passer, ayant esté nettoyées, & les bourgeois en estat de le recevoir.

Uu peu à costé de Smongi on voit le Palais magnifique d'Onnais, où l'on monte par un escalier taillé dans le roc: A la sixiéme marche cét escalier est coupé en deux, par une piece de rocher, sur lequel est un perron, & se rejoint par derriere jusques au Palais. Ce perron est fait à l'Italienne, & a deux pavillons parfaitement beaux, qui sont appuyez sur deux arcades, dont le soubassement est percé de quatre croisées, qui sont entourées de ballustre. Au coin de ces pavillons il y a de grosses boules & des Dragons dorez: à dix marches audessus on voit le grand portail du Palais, où l'on entre par trois endroits, & qui est fait de la mesme structure que la premiere entrée. Quand on est à ce portail, on voit à droit & à gauche une gallerie fort magnifique, & qui aboutit de deux costez à une tour à trois estages, où est la thresorerie: Un peu

plus loin il y a deux autres tours, mais plus petites, & qui ſont pour les femmes. La ville de Coyo n'eſt pas fort eſloignée de ce Palais, elle eſt dediée au Bonzo Combodaxi, mais d'ailleurs aſſez illuſtre, pour eſtre la ſepulture des Roys de Bungo.

Le Sr. Indijk eſtant arrivé à Simoniſiſſi, il trouva la barque & ſon bagage, qu'il avoit envoyé par la mer de Corée; il en fit voile le 7. & huict jours aprés, il arriva à Oſacca. Auſſitôt qu'il y fut, ſon hoſte, accompagné des truchemens, fut chés les deux Gouverneurs de la Ville, pour les informer de l'arrivée de l'Ambaſſadeur Hollandois, qui fut le lendemain en perſonne leur rendre viſite, & en fut receu avec beaucoup d'honneſteté, par le moyen des preſens, qu'il leur fit: deux jours aprés, s'eſtant pourveu de chevaux, pour porter ſon bagage & des autres choſes qui luy eſtoient neceſ-

neceſſaires pour ſon voyage, il prit la route de Firaſcata, paſſa par Jondà & Fiſſima, & ſe rendit enfin à Miaco. L'ancien hoſte des Hollandois, nommé Koske Saprojemon, en donna avis au Gouverneur, qui luy donna audiance le meſme jour; & témoigna d'eſtre fort ſatisfait des preſens, qu'on luy fit; & donna un paſſeport à Mr. Indijk, pour le reſte de ſon voyage. Le lendemain s'eſtant remis en chemin, il alla coucher à Cuſats, & le jour d'aprés à Sacca, d'où il fut à Quano, où il ne fit que paſſer, pour aller coucher à Mià, & de là à Accoſacci, où il trouva du deſordre dans l'Auberge, où les Ambaſſadeurs Hollandois avoient couſtume de loger; parceque le fils de l'hoſte s'eſtoit battu avec un de ſes voiſins, & couroit fortune de la vie. l'Ambaſſadeur ne laiſſa pas d'y coucher, & s'eſtant embarqué le lendemain il fut aſſailli d'un ſi grand orage

entre Arci & Meiſacca, qu'il fut obligé de relâcher à Fanama, d'où il paſſa par Oyenganna pour aller coucher à Simanda, & de là à Mirico : Il vit encore ſur ſa route Jeſaro, Miſſima, Odouro & Toſca, & arriva enfin le 20 de Mars à Jedo, où il vit encore les triſtes reſtes de l'embraſement de cette ville; les ponts, qui avoient eſté bruſlez, n'eſtoient point encore reparez; & il fut contraint de faire un grand tour, pour arriver à ſon logis; on y travailloit de tous coſtez, & cette ville deſolée commençoit à reprendre un peu ſon ancienne forme.

Dez le jour qu'il fut arrivé, il envoya ſes truchemans, pour rendre ſes devoirs à Joffieſamma, & à Camiſamma qui avoient ſuccedé à Sicungodonno, qui eſtoit decedé depuis deux jours ſeulement : Ces Seigneurs luy firent dire, qu'ils ſe rejoüiſſoient fort de ſon heureux vo-

yage ; & qu'ils auroient ſoin dez le lendemain de faire ſçavoir ſon arrivée aux Miniſtres ; & qu'il n'avoit qu'à tenir ſes preſens tout prets, en cas qu'il receuſt ordre de paroiſtre devant l'Empereur. Le Secrétaire de feu Sicungodonno ayant appris, que l'Ambaſſadeur eſtoit arrivé, luy envoya demander, s'il avoit apporté ce que le Sr. Wagenaar avoit promis à ſon Maiſtre dans ſon dernier voyage. Le Sr. Indijk lui fit reſponſe, qu'il n'en avoit peu apporter qu'une partie; parcequ'il avoit eſté impoſſible de trouver tant de choſes en ſi peu de temps, qui devoient venir de tant de differents endroits, & fort eſloignez les uns des autres. Il fut enſuite rendre viſite à Joſſieſamma, pour ſçavoir plus preciſément de luy-meſme, quelles meſures il devoit prendre, pour bien s'acquitter de ſa commiſſion. Joſſieſamma le receut fort bien; & luy dit, qu'il avoit appris des Miniſtres, qu'il

n'y avoit pas beaucoup de jours, que l'Empereur avoit demandé de ſon propre mouvement, ſi l'Ambaſſadeur Hollandois ne viendroit pas bientoſt ; parceque la ſaiſon eſtoit fort avancée ; & qu'il craignoit, que s'il tardoit encore quelque-temps, il n'eſſuyât de grandes incommoditez dans ſon voyage. Ce Seigneur inferoit de là, que les Hollandois eſtoient fort bien dans l'eſprit de l'Empereur ; puiſqu'il vouloit bien ſe ſouvenir d'eux. Ce fut ſur cette douceur, que noſtre Ambaſſadeur ſortit de chez Joffieſamma ; mais ſa joye, d'eſtre ſi bien en Cour, ne dura pas long-temps ; & le meſme Seigneur, qui venoit de le flatter là-deſſus, le maltraita quelques jours aprez d'une eſtrange maniere, au ſujet des preſens, dont il luy avoit envoyé la liſte, pour voir, ſi elle luy agréeroit. Il ſe plaignit que les preſens, qu'on apportoit à l'Empereur, diminüoient tous

les ans; deſorte qu'ils reviendroient à la fin à rien; & qu'enfin les derniers n'eſtoient que de gros draps, qui ne meritoient pas d'eſtre offerts au moindre Seigneur de la Cour. La bizarrerie de cét homme euſt affligé l'Ambaſſadeur Hollandois, s'il n'eût ſceu de bonne part, qu'il eſtoit extremement fourbe, de mauvaiſe foy & fort intereſſé; outre qu'il eſtoit certain, que les preſens de cette année valoient du moins autant, que ceux des années precedentes: neanmoins jugeant à propos de s'accommoder à l'humeur de ce Miniſtre & de ne pas l'irriter, il luy envoya dire, qu'il ajouteroit trois pieces d'eſcarlate à ſes preſens; de quoy il témoigna d'eſtre aſſez content; & luy permit de l'aller voir: L'Ambaſſadeur, qui le vouloit meſnager, ſe rendit auſſitôt chez luy avec un fort bel equipage; & fut receu par le fils de ce Seigneur, qui le mena dans u-

ne belle salle, où le pere arriva peu aprez, qui luy fit de grandes caresses, & ne le quitta que pour aller donner ordre, qu'il fust promptement expedié; Pendant ce temps-là, son Secretaire eut soin de bien traiter l'Ambassadeur; & la femme mesme du Ministre voulut le regaler de quelques bouteilles, d'un breuvage qu'elle avoit preparé elle-mesme. Il estoit composé de jus de framboise, de prunes, & d'autres fruits les plus delicieux du pays. Cette Dame & les Demoiselles prenoient un fort grand plaisir de voir le fils de l'Ambassadeur, à qui elles firent plusieurs caresses; & le chargerent de confitures pour luy & pour sa Sœur, avec ordre de les venir voir tous les jours. Il n'y avoit rien de si superbe, que les habillemens de ces femmes: Il est vray, que celles de Jedo passent pour estre les plus magnifiques & les plus propres de tout le Japon: On

a ob-

a obſervé, qu'elles ont la teſte beaucoup plus groſſe qu'ailleurs : Leur couſtume eſt d'unir tous les jours leurs cheveux avec du blanc d'œuf, battu dans de l'eau ; ce qui fait, qu'ils ſont fort luiſants. Les filles ſe diſtinguent des femmes par une touffe de cheveux, qu'elles noüent ſur le haut de la teſte ; & les femmes les portent à peu prez comme les hommes en Europe ; mais ni les unes ni les autres n'ont jamais en nulle ſaiſon ni coëffe ni coëffeure, excepté les femmes de la premiere qualité, qui portent quelque fois ſur la teſte un bonnet en broderie, qui eſt fait en pointe, & où pend par derriere une longue Guirlande, qui leur tombe ſur les eſpaules, & dont les fleurs ſemblent naturelles. Leurs habits ſont de longues robes de cent figures differentes, & qui ſe ferment ordinairement ſur le ſein, en faiſant voir quelque choſe de la doubleure, qui eſt

d'une broderie d'or. Elles portent les manches fort larges & affectent d'avoir le sein si gros, que cela leur gaste la taille; Leur ceinture, qui est fort large, est d'un tabis fort fin; & c'est ordinairement un de leurs plus beaux ornemens. Dessous cette robe, que l'on voit, elles en ont jusques à dix ou douze, & mesme quelque fois davantage, selon qu'elles sont de qualité, ainsi que nous avons dit ailleurs. Elles sont aussi de differentes couleurs, mais la plus riche est celle de dessus. Elles portent des partins, au bout desquels il y a un petit bouton fait en ovalle, qu'elles passent entre le gros doigt du pied, & l'autre qui suit: Elles usent aussi quelque fois de bottines blanches, qu'elles nomment tapies; & les hommes de rouges ou de noires. Elles ont toujours autour d'elles quantité de femmes, qui les servent; & qui ont châqu'une leur office.

fice. Elles ne ſortent jamais, qu'en palanquin, ou en bateau couvert de tous coſtez: Elles ſe promenent quelque fois le ſoir; mais c'eſt toujours avec leurs marys.

Le Sr. Indijk, aprés avoir eſté bien regalé, fut mené au Palais de Ficojumon, qui eſtoit le nouveau Gouverneur de Nangueſaque. Ce Seigneur luy fit le meſme accœuil, qu'il avoit receu chez Joffieſamma: il eſt vray, qu'il auroit bien voulu ſe diſpenſer de la bonne chere, qu'on luy fit encore auſſi aprés avoir eſté ſi bien traité dans le Palais d'où il venoit; mais il auroit creu faire injure à Ficojumon, qui eſtoit un Seigneur à ménager. Sitoſt qu'il fut entré, on le fit aſſeoir à la Japonnoiſe, enſuite on luy offrit du tabac, du Thé & du vin, dans des taſſes d'un fort beau vernis; aprés quoy la table fut couverte de toute ſorte de mets fort delicats; & tant que le re-

pas

pas dura on eut le plaiſir d'un concert, qui n'eſtoit pas deſagreable. Le ſoir, l'Ambaſſadeur ſe retira avec tous ſes gens; mais non pas ſans ſe reſſentir un peu de la bonne chere, qu'ils avoient faite les uns & les autres tout ce jour-là. Les Japonnois ne vont jamais au cabaret, quoy qu'il y en ait au Japon d'auſſi bons qu'en Europe; ils ne ſont que pour les eſtrangers & voyageurs, & les gens du pays ne ſe traitent jamais que dans leurs maiſons: Ce qui leur arrive aſſez ſouvent; mais quelque d'ébauche qu'ils faſſent, on ne les voit jamais s'entrequereller dans le vin, & les moins ſous ont ſoin de ramener les autres à leurs logis.

L'Ambaſſadeur envoya le lendemain remercier ces deux Seigneurs des regals, qu'ils luy avoient donnez le jour precedent; & fit prier en meſme temps Joffieſamma de luy mander, ce qui s'eſtoit paſſé à la Cour

ſur

ſur ſon ſujet, & quand il pourroit avoir audiance. Joſſieſamma continuant dans ſa bonne humeur ne voulut pas dire aux truchemans la réponſe qu'il avoit à faire là-deſſus à l'Ambaſſadeur ; mais pour l'honorer davantage, il luy envoya un de ſes Gentilshommes exprez, pour luy dire qu'il auroit audiance le 2. d'Avril, & qu'il n'avoit, qu'à ſe tenir preſt pour ce jour-là : L'Ambaſſadeur commença dabord à s'y diſpoſer, & y fit travailler tous ſes gens. Dans le meſme temps il arriva un embrazement dans le voiſinage, qui fit grande peur à l'Ambaſſadeur, & ſur tout à ſon hoſte, qui croyoit de voir ſa maiſon bruſlée pour la quatriême fois ; mais comme il ne faiſoit point de vent, on y mit facilement remede ; & l'on en fut quite pour une douzaine de maiſons, qui furent bruſlées.

Le jour d'audiance eſtant venu, le

le Gouverneur trouva à propos, que l'Ambaſſadeur envoyât ſes preſens de bonne heure : ce qu'il fit, & ſuivit bientoſt aprés, pour ſe rendre avec toute ſa ſuite au Palais, où il fut mené par un des gardecorps de l'Empereur. Dabord il entra dans une ſalle où il y avoit quantité de Seigneurs de la Cour; & où il attendit une heure, que Joffieſamma luy vint dire, qu'il auroit bientoſt audiance. Il le mena par quantité de belles chambres, & enſuite par une longue gallerie, d'où il paſſa dans une ſalle, où il trouva Auwanno, qui avoit ſuccedé à Sicungodonno, qui luy fit pluſieurs honneſtetez; & le fit inſtruire par les truchemans, de quelle maniere il devoit ſaluer l'Empereur: aprés quoy il fut introduit à l'audiance. Il eſtoit precedé par Auwanno & par Joffieſamma, ces Miniſtres le menerent proche de ſes preſens, que l'on avoit rangez vis à

vis

vis de l'Empereur ; & là on le fit mettre à genoux, les Ministres se tenant derriere luy dans la mesme posture ; quelques momens aprez un Conseiller d'Estat cria *Hollanda Capitaine*, qui est le signal, que l'on donne pour avertir l'Ambassadeur, qu'il se doit prosterner devant l'Empereur, comme fit le Sr. Indijk, le visage contre terre. Mais se voulant relever trop tost, pour voir l'Empereur, qui estoit assis sur un grand Carreau, au dessus de quelques marches, Joffiesamma, qui estoit derriere, le repoussa tout d'un coup avec la main, pour l'obliger de rabaisser la teste : Aprez cette ceremonie, on mena l'Ambassadeur dans une autre salle, où quantité des Seigneurs de la Cour, qui se promenoient, le vinrent feliciter les uns aprés les autres, de l'honneur qu'il avoit receu de s'estre prosterné devant l'Empereur. Cependant un gen-

Gentilhomme mena ſon fils, qui n'eſtoit âgé que de cinq ans, dans la Sale, d'où ſon pere venoit de ſortir, & où les Miniſtres eſtoient encore, mais non pas l'Empereur. Ils luy demanderent ſon nom & le lieu de ſa naiſſance, à quoy le truchemant & un autre qui l'accompagnoient encore reſpondirent pour luy. On luy fit encore pluſieurs queſtions; mais ce petit enfant, qui eſtoit tout charmé de la richeſſe de ce carreau, ſur lequel l'Empereur s'eſtoit aſſis, ayant demandé au truchemant, pourquoy il eſtoit là, & ce qu'on en faiſoit, céte curioſité fit rire les Miniſtres, & les obligea de le faire mener dans d'autres Sales, qui n'eſtoient pas moins belles que celle-là: aprés quoy, ils le renvoyerent à ſon pere, à qui ils permirent de ſe retirer.

L'Ambaſſadeur employa les deux jours ſuivans à faire ſes preſens aux prin-

principaux de la Cour, & à recevoir quelques visites. Le 10. il retourna au Palais, pour y recevoir les presens, qu'on luy devoit faire, en eschange des siens; aprés avoir attendu une heure, Auwanno & Joffiesamma le menerent dans une fort belle chambre, où les quatre premiers Ministres estoient assis: Le plus ancien ayant pris la parole, on vous a deja fait, luy dit il, sçavoir, que vous obligerez fort l'Empereur, de luy dire si vous ne sçavez point, que les Espagnols où les Portugais ayent formé quelque entreprise sur quelque endroit de son Empire; mais vous devez sçavoir aussi, qu'il ne permettra pas, que vos vaisseaux interrompent le commerce, que les Chinois font sur ses terres: ainsi vous devez avoir soin, qu'aucun des vostres n'exerce sur eux des actes d'hostilité, si vous ne voulez pas deplaire à Sa Majesté, qui vous

conſidere comme ſes bons & fidelles amis. L'Empereur, dit l'Ambaſſadeur, ne doit pas douter, que toute la nation Hollandoiſe n'ait pour luy & pour ſon Empire une fidelité ſincere & inviolable ; & que tous les Hollandois ne ſoient reſolus de faire leurs derniers efforts pour ſe conſerver les bonnes graces des Japonnois ; il eſt certain, continua-t-il, que nous n'eſpargnons aucun ſoin pour découvrir les ſecrets deſſeins des Eſpagnols & des Portuguais, afin d'en informer le Gouverneur de Nangueſaque. Pour les Chinois, le Gouverneur de Batavia a deffendu, ſous de rudes peines, de leur faire la moindre inſulte: C'eſt pourquoy l'Empereur n'a rien à craindre de ce coſté-là : Aprés avoir tenu ce diſcours, on le mena pour un moment dans la Chambre prochaine, d'où eſtant rapellé, on luy demanda, s'il vouloit bien promettre, de donner avis

avis au Gouverneur de Nanguesaque, s'ils découvroient par hazard, qu'on eût fait quelque entreprise dans les Isles, ou en terre ferme, avant qu'on en pust estre adverti, par le moyen des Chinois; à quoy l'Ambassadeur fit response, qu'on pouvoit s'asseurer de la diligence des Hollandois, à leur donner avis de toutes choses, & qu'il estoit guarant de leur bonne volonté; aprés quoy ayant esté rappellé, on luy fit present de trente robes de la part de l'Empereur, pour luy tesmoigner, qu'il avoit fort agréé tous ceux, qu'il luy avoit faits. On les luy presanta sur des aiz, auprés desquels on le fit asseoir; mais aussi tôt qu'il sceut que c'estoient les presens de l'Empereur, il se prosterna devant; & en mit, selon la coustume, un morceau sur sa teste, pour en témoigner sa reconnoissance. On mit ces robes dans trois coffres, qu'on fit porter à son lo-

gis, où dabord qu'il fut de retour, il donna ordre pour ſon depart; & employa les jours d'aprés, à aller remercier châque Miniſtre en particulier, de l'honneur qu'ils luy avoient fait, de luy procurer une ſi prompte audiance. Il fut dabord chés le Seigneur Auwanno, qu'il ne trouva pas, mais ſon Secretaire receut ſes complimens pour luy; & le meſme jour, ce Seigneur luy envoya trois belles robes, & le fit aſſeurer de la continuation de ſa bienveillance. Il receut encore pluſieurs autres preſens, en eſchange de ceux qu'il avoit donnez à divers Seigneurs, pendant que ſon fils eſtoit careſſé de tous coſtez.

Toutes choſes eſtant preſtes pour ſon retour, il lui prit envie d'aller ſaluer le grand Preſtre du temple d'Aſaxan, qui eſtoit frere de Bietchonſamma, parce qu'il jugeoit à propos de l'avoir pour ami. Il lui fut donc rendre viſite, & lui porta quel-

ques

ques curiositez de l'Europe, que le grand Prestre receut avec beaucoup de plaisir, sur tout un petit vaisseau de guerre, qu'il lui promit de mettre dans son temple en memoire des Hollandois. Il lui donna une collation magnifique, & lui fit voir ensuite le temple; & tout ce qu'il y avoit de plus rare. Aprés quoy il lui fit present à son tour, de quelques coquilles de mer parfaitement belles, & de quatre marcs d'argent. Au sortir de cette visite, l'Ambassadeur envoya au Seigneur Auwanno plusieurs sortes de verres fort beaux & fort curieux; & lui fit demander, s'il trouveroit bon, qu'il allât prendre congé de lui. Le Ministre receut ce present avec beaucoup de reconnoissance; mais pour la visite, il le fit prier de l'en dispencer, parce qu'il devoit recevoir celle de quelques personnes de qualité, qu'il n'osoit pas remettre à une autre fois; si bien

qu'il lui fit souhaiter seulement un heureux voyage.

L'Ambassadeur, s'estant ainsi acquité de tous ses devoirs, partit de Jedo le 15 d'Avril, & prit sa route par Toska, & passa depuis par Odauro, Missima, Cancya & Fanaana; il s'embarqua à cette derniere place, & fit voile vers Arei; où suivant la coustume du pays, qui est de visiter les enfans estrangers, on voulut voir si son fils estoit un garçon où une fille: De là il passa à Stagouva, à Acosassi & à Mia, où l'on le receut parfaitement bien; l'eau y estoit alors si basse, qu'il n'en put partir qu'à minuit; & deux heures aprés il aborda à Quana, & enfin le 25. à Miaco: à huict lieues de cette Ville il y a une montagne fort celebre, que l'on apelle Siurperama, qui jette des flammes tout comme le mont Gibel. De Miaco, l'Ambassadeur fut coucher à Fissima, d'où il

il fit voile pour Osacca , où il s'ar-resta quelque peu de temps , ponr freter deux barques. Le vent estoit fort contraire , neanmoins il ne laissa pas de s'embarquer ; & arriva le Onzieme de May à Simonisissi, d'où il tira vers Kokero ; & là il loa des hommes & des chevaux, pour porter son bagage , & arriva quatre jours aprés à Orismo. Il y a dans cette ville un des plus beaux bains, qu'on puisse voir, où une infinité de gens se peuvent baigner ensemble sans estre veus les uns des autres ; & chaqu'un peut donner telle chaleur à ses eaux qu'il lui plaist, par le moyen de certains robinets, qui sont d'eau naturellement chaude, & d'autres d'eau froide , & qui viennent toutes ensemble de la mesme montagne.

D'Orismo l'Ambassadeur poursuivit sa route pour les Royaumes de Facata & de Figen , où il fut fort

bien receu;& on lui fournit des hommes, des chevaux & de toute autre chose, qui lui estoit necessaire pour son voyage. Le Gouverneur mesme d'Ounevarimet sortit à cheval hors de la ville, pour aller au devant de lui; & fit nettoyer toutes les rües, par où il devoit passer. Cinq Soldats Japonnois marchoient les premiers, aprés lesquels suivoit le Gouverneur à cheval, tenant en main un estandart; & estoit accompagné de deux Officiers de l'Empereur, qui marchoient chaqu'un sous un grand paresol, que quatre hommes portoient. L'Ambassadeur venoit ensuite dans un Palanquin au milieu de deux autres Officiers, & estoient environnez de plusieurs hommes, tant à pied qu'à cheval.

Ounevarimet est une agreable petite ville, sçituée sur la crouppe d'une montagne, toute plantée de trés-beaux arbres, principalement

du

du costé de la riviere de Doni. Cette riviere lave la plus grande partie des rampars, qui sont d'une hauteur mediocre, mais fort agreables à cause des arbres qu'il y a dessus. Il y a un fort beau pont, basti sur huict arcades, qui a des gardefoux de deux costez, & est extremement large. Tout proche de ce pont, on voit la maison, où les passagers payent la doüane, ce qu'on execute avec tant de rigueur, que ceux qui sont convaincus, d'avoir voulu frauder les droicts, sont punis de mort sans ressource. De là on trouve la porte de la ville, qui ressemble à une barriere enclavée dans une petite muraille, qui est bastie entre deux maisons. Au milieu de la premiere rüe il y a un fort beau temple, qui est servi par quantité de Prestres ; & c'est le plus bel endroir de la place : il y a au dessus de la ville un Chateau, où l'on monte par plu-

d'Avril; que l'ayant tout d'un coup investie par un nombre de petits vaisseaux à la maniere du pays, il avoit fait mettre sur trois cens chalouppes, ce qu'il avoit de plus braves gens, qui avoient fait une si grande diligence, qu'ils avoient plustost passé le canal & mis pied à terre, que l'on ne les avoit apperceus: qu'aussi tôt aprés leur descente, ils avoient osté toute sorte de communication à l'Isle de Formosa; & qu'ils s'estoient rendus maistres du fort de Provincia, & de toute la terre ferme de l'Isle. Ils ajoutoient, qu'ils avoient serré de si prez le Fort de Zelandia, où les Hollandois estoient alors, qu'à peine ils avoient la liberté de sortir hors des portes. De plus qu'ils avoient pillé la ville, & l'avoient ruinée de fond en comble; & qu'ils s'estoient enfin si bien servis de leur avantage, que les assiegez ne pouvoient recevoir du secours de

personne, ni en donner à leurs compatriottes, qui tenoient la campagne ; & qu'ils croyoient estre en aussi grand danger qu'eux : mais ce qui les affligeoit le plus, c'estoit le malheur qui estoit arrivé au Jacht nommé l'Hector, qui avoit sauté de ses propres poudres, en se deffendant vaillamment ; & qu'ils n'avoient pour toute armée navalle que deux vaisseaux , qui estoient venus de Kelan avec un autre petit bastiment ; que si ces trois vaisseaux estoient contraints de ceder, soit par les efforts des ennemis ou autrement, leur ordre estoit d'aller au Japon, pour prier les directeurs, de leur envoyer tous les vaisseaux, qui aborderoient au port de Nanguesaque; & de les charger de biscuit, de farines, de ris & dautres munitions de bouche; comme aussi de bois à bruller, pour leur secours ; parceque ce qui leur restoit de provisions ne

ne pouvoit pas leur durer fort long-temps. Ces avis estoient escrits & envoyez du Fort de Zelandia le 18 de May de l'an 1661. & furent portez à Nanguesaque par ces deux vaisseaux, dont nous venons de parler. Le Sr. Indijk ne les eut pas plustost receus, qu'il en donna avis au Gouverneur, qui en demanda une relation par écrit : Ce qu'on fit ; & pour l'informer encore mieux de cette affaire, on lui envoya deux ou trois Messieurs, qui estoient venus sur ces vaisseaux, & qui lui dirent de plus, que dans cette descente, Coxenga avoit fait pointer devant le Fort de Zelandia 12. pieces de canon, qui avoient fait feu incessamment : De sorte qu'en peu de temps les ennemis avoient abbattu la maison du Gouverneur & quelques pans de muraille du Fort, qui avoient esté bientôt reparés par la vigilance des assiegez : que dans une-

ne sortie, que ces derniers avoient faitte, ils avoient chargé les ennemis avec tant d'ardeur, qu'ils s'estoient rendus maistres de deux pieces de cette artillerie, & avoient encloüé le reste; que les vaisseaux, qui estoient à la rade, avoient croisé le long de Tayovan jusqu'au 10. Juin; mais sans pouvoir secourir les assiegez, & qu'estant sur le point de manquer de vivres, ils avoient relasché à Kelan, non seulement pour se rafraichir, mais pour faire embarquer les habitans avec tous leurs biens, afin de les soustraire à la rage des Chinois, qui ne pouvoient pas manquer de les venir bientôt surprendre, pour les mettre tous en pieces; que leur dessein avoit reüssi, comme ils souhaitoient; & qu'en sept ou huict jours ils avoient embarqué dans leux vaisseaux prés de 200 personnes tant Hollandois que gens du pays, outre 28 esclaves tant hom-

mes.

mes que femmes, & qu'ils avoient enfin emporté toutes les munitions de guerre & de bouche, & tout ce qui pouvoit appartenir à la Compagnie. Sur tous ces recits il fut dressé un acte, contenant une relation plus particuliere de ce qui s'estoit passé dans cette guerre de Coxenga, qui de simple tailleur qu'il avoit esté, & même au service du Sr. Putman Gouverneur de Tayovan, estoit enfin devenu Admiral de la Flote de ce fameux Iquon, qui avoit fait trembler les Tartares & les Chinois. Mais voici quelque chose de cette relation.

Elle portoit qu'il y avoit environ neuf ans que Coxenga, irrité contre les Hollandois de ce qu'ils n'avoient pas voulu seconder ses desseins contre les Tartares, avoit resolu de s'envenger: Qu'il avoit tâché dabord, d'avoir quelques intelligences dans Tayovan & dans Formosa par le moyen

yen des Chinois, qu'il y avoit; mais que son dessein ayant esté découvert par les Hollandois, qui avoient fait mourir les traistres, cette entreprise avoit esté encore renouée, & Coxenga avoit tenté par la force, ce qu'il avoit manqué par ses ruses, mais qu'il n'avoit pas esté plus heureux. Que les Hollandois avoient fait une vigoureuse sortie sur les assaillans, & les avoient obligez de se retirer avec perte considerable, tant de morts que de prisonniers, qui avouerent, que c'estoit par l'ordre de Coxenga, qu'ils les estoient venus attaquer, pour tâcher de les surprendre. Que cét ennemi n'en estoit pas demeuré-là; mais qu'il avoit tramé de nouveaux desseins, dont le Sr. Coyet Gouverneur de l'Isle de Formosa avoit esté heureusement adverti, & avoit redoublé ses soins & sa vigilance, pour se mettre en estat de defense, sur tout depuis

puis qu'un Chinois nommé Pinquas, homme méchant & adroit, qui ſavoit le plan de Formoſa & toutes les affaires des Hollandois, s'eſtoit jetté dans le parti de Coxenga, aprés avoir fait banqueroute à la Compagnie, & à quelques Marchans de Tayovan : Que ces nouvelles avoient eſté bientôt confirmées au Gouverneur par d'autres plus expreſſes, qui diſoient, que Coxenga armoit puiſſamment par mer & par terre, pour venir lui-même en perſonne à la conqueſte de l'Iſle de Formoſa. Que là-deſſus, il avoit écrit à Coxenga même pour s'informer de la verité de cét armement, ou pour voir du moins, ce qu'il lui repondroit; mais qu'il ne l'avoit payé, que de froides raiſons, diſant, que c'eſtoient de faux bruits, & que le Gouverneur devoit faire punir ceux qui les feſoient courir : Que pour appuyer ce qu'il diſoit,

&

& donner d'autant moins d'ombrage aux Hollandois, il avoit envoyé de tems en tems de ſes Vaiſſeaux à Tayovan, pour y traſiquer comme à l'ordinaire. Mais que le Gouverneur bien informé de ſes mauvaiſes intentions n'avoit pas laiſſé d'en donner promptement avis aux Directeurs de Batavia, qui avoient fait equiper 12 Vaiſſeaux de guerre & les avoient envoyez au ſecours de Formoſa. Que ces Vaiſſeaux eſtant arrivez à l'Iſle le 15 de Septembre, le Gouverneur en avoit envoyé trois à Coxenga, pour ſavoir ce qu'il pretendoit, & pour reconnoiſtre en même tems quels eſtoient ſes preparatifs. Que Coxenga continuant de feindre avoit receu ces Deputés, avec aſſés d'honneſteté, & les avoit aſſeurez que bien l'oin d'avoir aucune haine contre eux, il vouloit vivre dans une plus eſtroite correſpondance, parceque c'eſtoit ſon intereſt;

eſt ; & qu'il leur en donneroit des marques dans toutes les occaſions, qui s'en preſenteroient. Que les Deputez s'eſtant laiſſez leurer à toutes ces belles aſſeurances, & croyant qu'il parloit de bonne foy, en vindrent faire leur raport au Gouverneur, qui enfin crut comme eux, que ce bruit de guerre eſtoit faux ; & qu'on l'avoit mal informé : ſi bien qu'il renvoya la Flote à la reſerve de deux grands Vaiſſeaux : La Relation diſoit encore qu'auſſitôt que Coxenga avoit appris, que les Vaiſſeaux Hollandois eſtoient partis de Formoſa, il avoit equipé à la haſte trois cents de ces Jonques, qui ſont les Vaiſſeaux de ce pays-là, ſur leſquels il avoit embarqué quarante mille hommes, qui avoient fait voile en même tems, & ayant paſſé la nuict par le detroit de Lakimoi, ils avoient fait deſcente à terre, à la pointe du jour, où s'eſtant auſſitôt ſaiſis
de

de toutes les avenuës, ils avoient osté-la communication de l'Isle avec le fort de Zelandia: Que là-dessus le Gouverneur avoit detaché trois cents hommes, pour leur disputer le terrain, ce qu'ils avoient fait vigoureusement, mais qu'estant impossible de resister à tant d'ennemis ils s'estoient à la fin retirez: Que sur cela le Fort de Provincia dans l'Isle de Sacan avoit esté attaqué, & qu'il s'estoit rendu, n'y ayant dedans qu'une foible garnison. Que le 5. de Mars les Ennemis avoient pillé & bruslé la Ville qui estoit au dessous de la forteresse de Zelandia, dont la garnison pouvoit estre d'onze cents hommes. Qu'ils y avoient fait devant deux bateries de douze pieces de canon chacune, avec lesquelles ils avoient commencé de batre la place. Que de trois Vaisseaux, qui estoient demeurez devant Tayovan, il y en avoit un, qui estoit l'Hector où le feu s'estoit

s'eſtoit mis aux poudres, & avoit ſauté en l'air, avec cent hommes qu'il y avoit deſſus; Que les deux autres eſtoient allez à Kelan pour informer ceux de la nation de l'eſtat où eſtoient les choſes, & avoient repaſſé enſuite vers le Fort de Zelandia, devant lequel ayant croyſé quelque temps, voyant, qu'ils ne pouvoient donner aucun ſecours aux aſſiegez, ils eſtoient enfin partis, ſelon l'ordre qu'ils en avoient, pour aller à Nangueſaque.

Le Gouverneur de Nangueſaque n'eut pas pluſtôt receu cette relation, qu'il l'envoya à la Cour, pour voir ce qu'elle ordonneroit là-deſſus: Dans ce temps-là il arriva à Dixma un baſtiment Chinois chargé de riches marchandiſes, dont le Capitaine dit au Gouverneur, que Coxenga s'eſtoit enfin rendu maiſtre de Tayovan, & de toute l'Iſle de Formoſa, & que de 140 hommes, qui avoient

fait une sortie du Fort de Zelandia, il n'en estoit échappé que sept, les autres ayant esté tous taillez en pieces ; que Coxenga avoit mis le feu à trois vaisseaux Hollandois, & donné la chasse à deux autres, que quand il estoit parti de Danhai il y avoit. 11. jours que le bruit couroit que Coxenga avoit une armée toute preste pour aller rafraischir celle qui estoit devant Formosa.

Le Sr. Indijk ayant eu les mesmes avis que le Gouverneur, il fut le prier de souffrir que les Hollandois peussent user du droit de represailles sur les Chinois, & les traitter de mesme, qu'ils se vantoient de les avoir traittez. Le Gouverneur luy respondit, que cela ne dependoit pas de luy ; & que, tout ce qu'il pouvoit faire pour eux, estoit d'envoyer à Jedo ces nouveaux avis ; & de lui dire aprés quel seroit le sentiment de l'Empereur, mais qu'il n'y avoit

gueres

gueres d'apparence, que Sa Majesté trouvât bon, que l'on interrompîst le commerce, que les Chinois avoient sur ses terres. Parceque les marchandises, qu'ils y apportoient, & sur tout les épiceries estoient de la derniere importance: C'est pourquoi, si les Hollandois avoient dessein de se revancher des Chinois, qu'il faloit, que ce fust aux environs de Formosa; & non pas sur les mers des Estats de l'Empereur. Le Sr. Indijk repliqua à cela qu'il ne croyoit pas, que Sa Majesté desaprouvast ce que le droit des gens permettoit à tout le monde, qui estoit de repousser la force par la force, que les Japonnois ne souffriroient aucun prejudice en cela; puisqu'ils pouvoient tirer de Canton & de Tonquin, les marchandises que les Chinois leur fournissoient; outre qu'il estoit à presumer, que Coxenga ne regneroit pas long-temps, & que ses

ſes ſujets ſecoueroient bientôt le joug de ſa domination, pour ſe donner aux Tartares ; parce qu'il eſtoit la cauſe de cette guerre, qui ruinoit tout leur negoce.

Nonobſtant toutes ces raiſons il falut s'en tenir aux avis du Gouverneur, en attendant avec patience la reſponſe & les reſolutions de la Cour : Pendant ce temps-là on découvrit deux vaiſſeaux, qui venoient le long de la coſte. Le Sr. Indijk eut permiſſion de les envoyer reconnoiſtre ; & l'on trouva, qu'ils eſtoient des vaiſſeaux Hollandois, chargez de riches marchandiſes, qui venoient de Batavia, & qui eſtoient ſuivis d'un troiſieme, ſur lequel eſtoit le Sr. Dirk van Lier, qui venoit prendre la place du Sr. Indijk. Avant que ces vaiſſeaux fuſſent arrivez, le Sr. Indijk avoit fait un nouvel accord avec les marchands de Cuivre, qui pretendoient d'avoir cette

année

année plus d'argent de leur marchandise, que par les precedentes; parce (disoient ils) que la cherté avoit esté si grande, qu'ils avoient esté obligez de donner beaucoup plus d'argent à ceux qui travailloient aux mines, qu'ils n'avoient encore fait.

Il arrivoit en ce temps-là presque tous les jours à Nanguesaque des Bastimens Chinois, qui n'estoient pas des sujets de Coxenga, mais des alliez des Hollandois, dont ils prenoient des passeports. On aprenoit par ceux-ci des nouvelles de Formosa, mais qui n'estoient pas avantageuses aux Hollandois: Cepandant on vit paroistre vers Disma un bastiment, qui s'efforçoit d'entrer dans l'Isle, & qui, lorsqu'il fut proche de Nanguesaque, baissa le pavillon, qu'il remit peu aprés, & arbora au dessus un guidon; à ces marques le Sr. Indijk jugea, qu'il y avoit dans ce vaisseau quelque personne de rang, &

pour s'en mieux esclaircir, il se mit lui-mesme dans une Chalouppe; & l'ayant esté reconnoistre, il trouva, que c'estoit le Sr. Herman Klenk van Odesse, qui estoit allé à Tayovan pour prendre possession du Gouvernement, à la place du Sr. Coyet. Le Sr. Indijk aprit de lui, qu'il estoit parti de Batavia le 22. de Juin 1661. escorté du Sr. Casenbrod qui alloit faire la charge de grand Bailly au mesme lieu, mais qu'ils avoient esté si peu de temps ensemble, ayant esté separez par une tempeste, que dez le premier jour ils s'estoient perdus de veüe: Que depuis il avoit donné la chasse à un vaisseau Portuguais de plus de 200 tonneaux, qui alloit de Cambodia à Maccau, qu'il l'avoit atteint proche de Siampa, & l'avoit pris sans resistence: Qu'aprés l'avoir pillé & fait passer 17 Portuguais dans son bord, il l'avoit relasché sous la conduite de sept

Chi-

Chinois & de 11. Negres; qu'ayant fait aygade à l'Isle du Lion d'or, il avoit appris le triste estat des habitans de Formosa; que le 30 Juillet estant arrivé devant Tayovan, le Sr. Coyet lui avoit envoyé un pilote pour l'advertir, qu'il ne faisoit pas seur pour luy, où il estoit; parce qu'il pouvoit estre investi à toute heure par les vaisseaux de Coxenga, qui estoient plus de 300, & qu'il estoit d'avis, que le Sieur Herman Klenk prist la route du Japon; ainsi qu'il avoit fait, aprés avoir chargé le mesme pilote de porter au Gouverneur les ordres & les avis qu'il avoit apportez de Batavia. Le Sr. Klenk lui dit encore, qu'aprés s'estre defait des 17 Portuguais, qu'il avoit pris dans ce vaisseau, dont nous venons de parler, il avoit pris sa route vers Kelan, où il avoit mis quelques Chinois à terre, avec une lettre pour le Gouverneur, mais

que n'en ayant point de response, il avoit poursuivi son chemin, & qu'après une rude tempeste, qui l'avoit jetté contre la coste, où il avoit pensé perir, il estoit enfin arrivé le 21. d'Aoust à Nanguesaque, sur un vaisseau, qui faisoit eau de tous costés, & qui n'estoit plus en estat de tenir la mer.

Le Gouverneur de Nanguesaque, ayant appris qui estoit Le Sr. Herman Klenk, l'envoya complimenter, & lui permit de descendre à terre, ordonnant qu'on le receût selon sa qualité : Sur quoy le Sr. Indijk mit ordre, qu'il pust mettre pied à terre avec grande suite & grand equipage, tous les marchans & plusieurs gens du vaisseau l'ayant accompagné. Quelques jours aprés, le Seigneur de Facata alla visiter les deux vaisseaux, qui estoient arrivez, où il fut escorté d'une suite digne de son rang. On le receut

avec

avec le plus de pompe que l'on put dans ces vaiſſeaux, & on le regala de tout ce qu'on avoit de meilleur. Tout l'equipage ſe mit meſme en devoir de le divertir, les uns danſant, les autres ſautant, & mille autres jeux de cette nature. On luy montra enſuite quelques curioſitez d'Europe; & au retour de ces vaiſſeaux on le fit entrer dans le Magaſin de Diſma, où l'on fit jouer de quelques inſtrumens: Mais comme il teſmoigna d'avoir envie de voir des Hollandoiſes, on fit venir deux femmes de deux Marchans, qui eſtoient les plus raiſonnables. En ſortant de ce Magaſin, comme il s'en retournoit à Nangueſaque, on luy fit plusieurs decharges de canon, de ces deux vaiſſeaux, & rien enfin ne fut oublié, de tout ce qui pouvoit témoigner l'eſtime qu'on faiſoit de ſa perſonne. Le lendemain ce Seigneur envoya pour preſent au Sr. In-

dijk quatre balles de ſaquier & deux Cabinets, dans l'un deſquels il y avoit un chat de mer, & dans l'autre des herbes ſeiches, qui croiſſent dans la mer. On dit que les os de ce chat pulverisez & detrempez avec de la ſalive fixent le vif argent & le rendent malleable, ainſi que tout autre metal.

Peu de temps aprés les Hollandois, qui eſtoient ſur mer, ayant rencontré un vaiſſeau Chinois proche de Poula Canlaum s'en eſtoient emparez ;. & l'avoient declaré de bonne priſe. Le Sr. Caw, qui eſtoit Admiral, y avoit fait entrer 30 Hollandois pour le garder à la ſuite de la flote, mais une tempeſte, qui s'eſleva, les ayant obligez de relâcher vers les iſles Piſcadores, ce baſtiment Chinois y ayant voulu pointer ſa route, comme les autres, fut jetté au deſſous du vent, avec tant d'impetuoſité, qu'il fut contraint de

de faire voile vers Nanguesaque, où estant arrivez ils jetterent en mer 10. Prisonniers Chinois, qu'ils avoient fait sur ce vaisseau; ce qui effraya tellement leurs compatriottes, qui demeuroient à Nanguesaque, que toute la ville s'eleva contre une telle violance; mais le Gouverneur, qui estoit bien informé des cruautés, que Coxenga avoit exercées sur les Hollandois, ne voulut point les escoutter; il y avoit dans ce vaisseau environ 200 sacs de ris, qui vinrent fort à propos; parceque le ris estoit fort cher cette année-là, cependant les Chinois redoubloient leurs plaintes, & demandoient, avec de pressantes istances, que leur vaisseau leur fust rendu, mais inutilement; le Sr. Indijk poursuivit toujours à faire ses affaires, estant bien asseuré, que le Gouverneur ne se mesleroit point de leur different, sans un ordre exprez de la Cour, où les Hollandois

estoient du moins aussi bien que les Chinois.

Ce demeslé un peu assoupi, les Gouverneurs de Firando & d'Arima vinrent rendre visite au Sr. Indijk & Klenk, qui leur firent une reception magnifique, & les traitterent comme gens de leur qualité : Ce que ces Seigneurs reconnurent dez le lendemain par plusieurs beaux presens qu'ils leur envoyerent : Il arriva quelque-temps aprés de Tonquin un vaisseau Hollandois, nommé le Cerf rouge, qui estoit chargé des depouilles d'un vaisseau Chinois, qu'on avoit pris prés d'Arima. Ces depouilles consistoient en poivre, plomb, estain, dents d'Elephant, Alcatifs, en toiles de plusieurs sortes, & autres choses. Le nombre des prisonniers estoit de 21 Portuguais, 14 Mores & 10 Chinois, auxquels on donna permission de pouvoir se retirer avec le vaisseau, aprés que la

lá charge en seroit ostée. Quelques jours aprés le Sr. Indijk receut visite du premier Bourgmestre de Nanguesaque, qui, sous pretexte de lui demander une selle & une bride, comme celles, dont il avoit fait present au Seigneur de Facata, venoit le sonder sur les affaires, que les Hollandois avoient avec les Chinois, & luy conseiller de ne prendre point de bastimens de ceux-ci; parceque cela detruiroit leur negoce, ce qui ne plairroit point à la Cour: adjoustant, qu'ils feroient beaucoup mieux, de s'accommoder avec Coxenga, que de s'opiniastrer dans cette mauvaise intelligence, qui ne pouvoit estre avantageuse ni aux uns ni aux autres. Le Sr. Indijk respondit à ce conseil, qu'il n'estoit point le maistre de la paix ni de la guerre; & que Coxenga la leur ayant declarée fort mal à propos, il n'y avoit gueres d'apparence, que

les Hollandois en demeuraſſent là : Qu'on avoit dêja informé par deux fois le Gouverneur de Nangueſaque de l'eſtat de cette affaire, que la Cour en eſtoit inſtruite, & qu'il n'y avoit aucun des Miniſtres qui puſt ſoupçonner les Hollandois d'aucune mauvaiſe intention, puis qu'ils avoient toujours eſté attaquez ; qu'il n'y avoit que deux moyens de faire la paix avec Coxenga, dont l'un eſtoit, que les Hollandois remiſſent entre les mains du Gouverneur de Nangueſaque tous les effets qu'ils avoient pris juſques alors ſur les Chinois ; & que de l'autre coſté Coxenga reparât tout le dommage qu'il avoit fait aux Hollandois: L'autre eſtoit de traverſer tout le commerce que les ſujets de Coxenga avoient aux Manillhes, à Nanquin, au Japon & ailleurs, pour les reduire à la derniere miſere, ce qui obligeroit infailliblement Coxenga de faire la

paix.

paix malgré luy. Le Bourgmestre lui repartit à cela, qu'il sçavoit bien que toute la justice estoit du costé des Hollandois, & qu'ils avoient droit de se vanger sur les Chinois, du tort qu'ils leur avoient fait; mais que l'Empereur n'ayant rien encore decidé là-dessus, le plus seur estoit de ne rien intenter, jusques à ce qu'on sceût, quelle estoit sa volonté. Le Sr. Indijk lui repliqua que les Directeurs témoigneroient toujours le respect, qu'ils avoient pour les ordres de Sa Majesté; mais, que dans l'estat où les choses estoient, ce seroit contribüer à leur perte, & donner trop d'avantage à leurs ennemis, que de ne s'en vanger pas, s'ils en trouvoient occasion; que leur interest estoit d'affoiblir en toutes choses Coxenga, & de rompre toutes ses mesures, afin qu'il fust d'autant moins en estat de leur nuire & de leur faire la guerre, ce qui ne pou-

arriver, qu'en troublant les desseins & le commerce de ses sujets. Le Bourgmestre lui repartit, que ses raisons estoient fort bonnes ; & lui demanda, que deviendroient donc les vaisseaux Chinois qui estoient dans le port de Nanguesaque, si les Hollandois demeuroient fermes dans cette resolution, de ne point attendre les ordres de l'Empereur pour les attaquer, n'y ayant point de doute, que tous les Chinois ne tombassent entre leurs mains, puisque la coste estoit pleine de vaisseaux Hollandois. Le Sr. Indijk lui respondit, qu'il n'y avoit rien à craindre pour ces vaisseaux-là ; qu'ils pouvoient partir de Nanguesaque sur sa parolle, qu'il ne leur arriveroit aucun mal ; mais qu'il ne respondoit pas de ceux, qu'on trouveroit sur la coste de Tayovan, ni vers les autres ports de la Chine ; car c'estoit à quoy, il ne pouvoit pas mettre or-

dre ;

dre; puis qu'ils n'estoient pas de sa jurisdiction, comme du costé de Nanguesaque. Le Bourgmestre fut content, ou du moins feignit de l'estre, de ce que le Sr. Indijk lui disoit; de sorte qu'il se retira, aprés l'avoir remercié du bon accœuil, qu'il lui avoit fait.

Quelques-jours aprés cette conference, il arriva à Nanguesaque un nouveau Gouverneur, nommé Jossiedonno, que le Sr. Indijk fit complimenter par le Trucheman de la Compagnie; ce qu'il receut fort agreablement, & fit dire au Sr. Indijk que la Cour estoit instruite de la mauvaise foi de Coxenga; & que cette nouvelle lui avoit fait craindre, de ne trouver plus à son arrivée des vaisseaux Hollandois au port; mais qu'il estoit bien-aise de s'estre trompé; & qu'il avoit de la joye de les y voir encore; Il leur donna ensuite la permission de se preparer pour la

Foire d'Octobre, & retrencha meſme ſept barques Japonnoiſes, de dix qu'il y en avoit, pour garder les vaiſſeaux Hollandois, dont chacun avoit ſa barque: Ce qui diminua beaucoup la deſpenſe, que l'on faiſoit pour cela; car c'eſtoit aux frais de la Compagnie.

Le 27. de Septembre le Sr. Indijk accompagné du Sr. Klenk & du Sr. Van Lier fuſt rendre viſite au Gouverneur, à qui il fit ſçavoir que le Sr. Klenk avoit eſté envoyé par ordre de la Compagnie pour prendre poſſeſſion du Gouvernement de Formoſa, mais qu'il avoit trouvé le Fort de Zelandia ſi ſerré par l'armée de Coxenga, qu'il avoit eſté contraint de venir à Nangueſaque; & que pour le Sr. Van Lier il eſtoit venu pour occuper ſa place; & qu'il lui alloit remettre le ſoin des affaires de la Compagnie, s'il plaiſoit au Gouverneur de l'agréer. Le Gouver-

neur

neur lui répondit, que l'on ſçavoit à Jedo l'entrepriſe de Coxenga, & que tout le monde ſouhaitoit, que cette guerre fuſt finie; qu'il felicitoit le Sr. Van Lier de ſa commiſſion, & luy ſouhaitoit un heureux ſuccez.

Le Sr. Indijk s'eſtant ainſi acquitté de tous ſes devoirs, partit de Nangueſaque l'année 1661. Quelque temps aprés il arriva dans cette ville huict Hollandois, qui s'eſtoient ſauvez du naufrage, qu'avoit fait leur vaiſſeau, qu'on nommoit l'Eprevier; Mais comme cette Hiſtoire eſt un peu extraordinaire, le Lecteur ne ſera pas faſché, que nous la reprenions d'un peu plus loin. Ce vaiſſeau eſtoit parti de Batavia le 18 de Juin de l'an 1653. pour porter à Tayovan le Sr. Corneille Keiſer, pour y prendre la place du Gouverneur, qu'on appelloit Verbourg. Aprés s'eſtre acquitté de cette commiſſion, il tour-

na la proïe vers le Japon, ſuivant les ordres qu'il en avoit; mais il fut aſſailli, ſur ſa route, d'une ſi furieuſe tempeſte, qu'il ne put eviter d'eſtre jetté la nuict contre une petite iſle; où ils furent ſur le point de perir; mais le Maiſtre du vaiſſeau, s'eſtant par bonheur adviſé du danger, fit des efforts incroyables, pour aller mouiller derriere l'iſle comme il y reüſſit: à la fin neanmoins il ne ſe trouva pas dans une moindre peine; parce qu'il eſtoit poſté entre l'iſle, & un banc de ſable, contre lequel les vagues, qui ſe briſoient, faiſoient un bruit effroyable. Le jour eſtant venu il ſe vit ſi proche de la coſte qu'on pouvoit diſcerner ſans peine les habitans de l'Iſle, qui s'eſtoient mis ſous les armes; & attendoient comme des loups affamez le moment qu'ils feroient naufrage: cette tempeſte ayant duré deux jours & deux nuits, ils ſe tirerent enfin de peine; & ſe deſroberent à la veue de

ces insulaires, bien ravis d'estre eschappez d'un si grand danger: Depuis cette isle jusqu'à Formosa ils eurent la mer presque toujours calme; mais un peu devant que d'arriver à cette derniere isle, la tempeste recommença plus fort que jamais; de sorte qu'on fut obligé, de mettre à bas toutes les voiles, & de s'abandonner à la merci des flots; mais l'agitation fut si grande & dura si longtemps, que le vaisseau, ne pouvant pas resister davantage à de si rudes secousses, s'ouvrit en plusieurs endroits; & l'on fut obligé de pomper incessamment pour n'estre pas submergez; Outre que les vagues y entroient d'une si grande force, qu'ils desesperoient de leur salut: pour comble de malheur il y en eut une qui brisa toute une gallerie, & un peu aprés une autre, qui emporta l'esperon; si bien que le beaupré fut mis à bas; Tout le reste n'estant pas

mieux traité, on vit bien, qu'il n'y avoit plus de remede; ſi bien que dans cette extremité, tout ce qu'on put faire, ce fut de lever l'avant-voile & de voguer au gré du vent. Sur la ſeconde garde, la ſentinelle decouvrit terre, mais comme il faiſoit fort obſcur, & qu'ils n'en eſtoient qu'à une portée de mouſquet, lorſqu'on s'en apperceut, à peine cette ſentinelle en euſt donné avis, que le vaiſſeau heurta contre un eſcœuil, & fut mis en pieces dez le troiſieme coup; de 64 hommes qu'ils eſtoient, ne s'en ſauva que 36. encore s'eſtoient ils tous fracaſſez contre la pointe des rochers, la pluſpart de ceux qui perirent furent de ceux qui dormoient de laſſitude & de fatigue, lorſque le vaiſſeau ſe briſa. Le Capitaine nommé Heberſon fut du nombre de ces malheureux; & l'on ne put ſauver de tout le debris qu'un ſeul ſac de farine, un tonneau de

chair

chair ſalée, un peu de lard & un baril de vin, qu'on diſtribua aux plus malades. Ils ramaſſerent quelques aiz pour en faire une heutte, où ils ſe logerent le mieux qu'ils peurent; quelque diligence qu'ils fiſſent, pour decouvrir quel eſtoit le lieu ou ils eſtoient, ils ne le ſçeurent, que deux jours aprés leur naufrage; Comme ils eſtoient toujours aux aguets pour voir de decouvrir quelqu'un, ils virent un homme d'un peu loin, à qui ils firent quelques ſignes pour l'appeller; Mais ce ſauvage, bien loin, de s'approcher d'eux, s'enfuit d'une viteſſe, qu'on l'euſt bientôt perdu de veüe: Un peu aprés, ils en apperceurent trois autres, dont l'un portoit un mouſquet ſur l'eſpaule & les autres avoient un arc & des fleches. Mais ceux-ci auſſi timides & farouches que le premier, ſe ſauverent de toute leur force, quand un Matelot plus reſolu que les autres ſe mit à cou-

rir

rir aprés eux, & les atteignit: Il taſcha d'abord de les adoucir par ſes manieres; & leur fit entendre, le beſoin qu'il avoit d'avoir du feu: On lui donna, ce qu'il ſouhaitoit; & ſur le ſoir ils virent leur hute entourée de plus de 100 hommes, qui avoient des chapeaux de poil de cheval. Ils venoient ſans doute reconnoiſtre leurs nouveaux hoſtes, qu'ils croyoient eſtre tombez des nües, car aprés les avoir veus ils ſe retirerent ſans leur rien dire. Le lendemain les Hollandois s'eſtant occupez à faire une ſeconde hutte furent inveſtis tout d'un coup de plus de 2000 de ces gens-là, les uns à pied & les autres à cheval. Celuy, qui les commandoit, fit d'abord ſaiſir l'Eſcrivain, le Pilote, le Contremaiſtre & un garçon, qu'ils firent marcher à quatre pieds comme des beſtes; puis ils les coucherent ſur le dos & leur firent d'autres ſingeries, qu'une multitude

titude de barbares accompagnoit de grandes huées. Ces pauvres Hollandois jugerent par de si tristes commencemens, qu'ils ne pouvoient esviter une mort cruelle; mais ils en furent quittes à meilleur marché. C'estoit l'isle de Corée, où ils avoient fait naufrage, & ces insulaires s'estant contentez de leur mettre à chasquun une chaisne de fer au côu avec une sonnette qui leur pendoit sous le menton, ils les ramenerent dans leurs huttes, où quelques-uns entrerent avec eux; ils parlerent ensuitte quelque temps ensemble, & demanderent aux Hollandois par des signes, comment ils estoient venus dans ce pays-la: ceux-ci tascherent de leur faire comprendre, qu'ils alloient au Japon, & que la tempeste les avoit jettez sur cette Isle: de quoy les Insulaires firent semblant de se contenter. Aprés cela ils visiterent les restes de leur naufrage & leur donnerent un peu de

ris,

qui quoyque cuit dans de l'eau, ne laiſſa pas de les fortifier un peu: ils commençoient déja à revenir de la peur quils avoient euë; & eſperoient que ces Barbares continueroient à les bien traitter, quand ils en virent venir un grand nombre vers eux, avec de grands cris, & une corde que châquun portoit à la main, & des geſtes qui ſembloient les menacer de la mort, dont ils eurent une terrible frayeur; mais tout cet attirail & tout ce grand bruit n'aboutirent à la fin, quà tirer à bord les debris du vaiſſeau, dont ils bruſlerent le bois, à meſure quils le tiroient, & n'en reſerverent que le fer. Le pilote voulant enfin ſçavoir où il eſtoit, prit la hauteur du lieu, & trouva que c'eſtoit l'iſle de Quelpart qui eſt a 33 degrez, 32 minuttes de hauteur. Les Barbares bruſlerent tout le bois du vaiſſeau, dont ils firent un feu qui penſa leur eſtre funeſte, parce qu'il prit à deux pièces de

ca-

canon, dont le coup fit un grand fracas, ſur tout ce qu'il rencontra ſur le bord de la mer; mais par bonheur il ne ſe trouva perſonne du coſté qu'ils eſtoient pointez; ce bruit neanmoins les eſpouvanta d'une telle maniere, qu'ils prirent tous la fuitte au plus viſte; mais ils retournerent quelquetemps aprés, &acheverent leur ouvrage: Enſuite de cela les Hollandois furent trouver le Gouverneur, à qui ils firent preſent d'une bouteille de leur vin, qu'il trouva ſi bon qu'il les fit mieux traitter quils n'avoient encore eſté. Il leur envoya du ris, & donna ordre, qu'on leur en donnât deux fois le jour; il voulut meſme quils aſſiſtaſſent au chaſtiment de ceux qui avoient emporté ſecrettement quelques pieces du vaiſſeau; ce chaſtiment fut de leur faire lier les mains derriere le dos, avec quelque morceau de fer quils avoient deſrobé; & ayant eſté enſuite couchez par terre, on

leur

leur donna tant de coups de baston sous les pieds, qu'ils sembloient estre à demi morts. A quelque jour de là, les Hollandois eurent ordre de marcher, ce qui fut sous une bonne garde de gens à pied & à cheval. Ils firent ce jour-là quatre lieües; & allerent coucher dans un fort meschant giste dans la Ville de Tandiang: le second jour ils furent à Mogan, qui est le sejour ordinaire du Seigneur de l'Isle; on les fit passer par une grande place, où il y avoit trois ou quatre mille hommes rangez en bataille; le Seigneur de l'Isle qui s'y trouva fit venir devant luy le Sr. Hamel, le Pilote & le Contremaistre, à qui il demanda par signe où ils vouloient aller, le Sr. Hamel ne lui respondit que ces mots *Japon Nangesaque*, sur quoy ce Seigneur, baissant la teste, luy fit comprendre, qu'il l'entendoit. On luy mena ensuite les autres quatre, à qui il fit les mesmes signes; & qui luy res-

respondirent la mesme chose : De là ils les conduisirent dans un logement, où l'on leur dit depuis, que l'oncle du Gouverneur avoit esté long-temps en prison, pour avoir attenté sur la vie de son neveu, dont il vouloit usurper la Souveraineté.

On donnoit tous les jours à chasque Hollandois certaine mesure de ris cuit dans de l'eau, de la farine de froment, & je ne sçai quelle viande, dont pas un d'eux ne put jamais manger: Le Gouverneur, qui estoit un homme venerable & d'environ 70 ans, leur fit entendre, qu'il alloit escrire à la Cour pour sçavoir ce qu'on fairoit d'eux. Cette nouvelle les affligea fort, parce qu'on n'en pouvoit avoir reponse que bien du temps aprés, la ville de Mogan estant esloignée de celle de Sior de plus de 70 lieues. Cepandant on leur donnoit quelque viande fraische de temps en temps; & l'on les lais-

ſoit promener de ſix à ſix. Le Gouverneur eut un ſoin tout particulier, de ceux que le naufrage avoit le plus incommodez Il les envoyoit meſme querir, & les faiſoit manger quelque fois à ſa table, n'oubliant rien enfin des devoirs de l'hoſpitalité.

Pendant ce temps-là il leur arriva une aſſez rare avanture : Le Gouverneur en ayant fait venir trois, ils trouverent auprés de lui certain rouſſeau, qui n'avoit pas la mine d'eſtre du nombre de ces Inſulaires ; comme ils s'attachoient à le conſiderer, le Gouverneur leur fit demander par ſignes, s'ils ne connoiſſoient point cét homme : à quoy ils reſpondirent, qu'il avoit l'air d'un homme de leur pays ; Ce qui fit rire le Gouverneur ; & en meſme temps ce rouſſeau leur demanda en Hollandois, quelles gens ils eſtoient ; & où ils pretendoient aller. Ces pauvres gens tout ſurpris, de voir un homme de leur nation,

nation, lors qu'ils s'y attandoient le moins, furent quelques momens ſans reſpondre; mais un des trois, prenant enſuite la parole dit, qu'ils eſtoient nés à Amſterdam, d'où eſtant allez à Batavia pour aller au Japon & à Formoſa, au retour de cette Iſle une rude tempeſte les avoit fait eſchoüer contre un rocher, qui n'eſtoit pas loin de Quelpar; que c'eſtoit là l'hiſtoire de leur infortune, & demanda en meſme temps à ce rouſſeau par quel hazard il pouvoit ſe trouver là: Cet homme lui reſpondit, qu'il pouvoit bien juger par le peu de mots qu'il leur avoit dit, qu'il eſtoit de la meſme nation qu'eux, mais qu'il y avoit ſi long-temps qu'il eſtoit hors du pays, qu'il en avoit preſque oublié la langue; Vous ſçaurez cependant, pourſuivit-il, que je ſuis nai à Rijp en Hollande, que je me nomme Jean Janſon Welteurée; & que je partis d'Amſterdam pour Ba-

tavia l'an 1626. Quelque-temps aprés y estre arrivé, j'eus ordre d'aller au Japon, sur un vaisseau nommé Ouwerkerk. Sur cette route le vent nous fut toujours contraire, & nous poussa enfin malgré nous vers la coste de Coree; comme toutes choses nous manquoient, aprés avoir esté agitez long-temps par la mer, je fus commandé avec deux de mes camarades, d'aller à terre pour chercher si nous ne pourrions pas trouver quelque chose, de ce qui nous manquoit; à peine nous eumes fait cent pas, que nous nous trouvâmes tout d'un coup investis par des gens armez, qui nous ayant liez nous menerent devant le Roy. Depuis ce temps-là, on nous a fourni dequoy vivre & des habits; mais quelque instance que nous ayons peu faire, pour retourner d'où nous venions, l'on ne nous a point voulu écouter, & le Roy nous a donné pour raison, que les loix de son Royaume

yaume defendoient expreſſement d'en laiſſer ſortir les eſtrangers que le ſort y auroit conduits, qu'il n'y avoit point d'apparence qu'on les traittât mieux que les autres; & qu'ils devoient enfin ſe reſoudre à y mourir, ainſi qu'il eſtoit déja arrivé à ſes deux camarades, qui eſtoient morts il y avoit environ 17 ans, dans le temps que les Tartares avoient fait une irruption dans le pays. Cet entretien fut interpreté au Gouverneur, qui ne manqua point d'en donner avis au Roy, de qui il receut quelque-temps aprés les ordres de ce qu'il devoit faire executer là-deſſus.

A ces nouvelles, peu s'en falut que ces malheureux, qui ne s'attendoient point de mourir dans ce pays barbare, ne fuſſent au deſeſpoir. Ils beniſſoient le ſort de leurs camarades, qui eſtoient peris ſur la mer. Pour comble de malheur, il y eut

changement de Gouverneur, ce qui arrive de trois en 3 ans; & l'on envoya à la place de ce bon Vieillard, qui les avoit si bien traittez, un homme aussi barbare que l'autre estoit humain. Le premier, avant que de sortir de sa charge, leur fit donner tout ce qui leur estoit necessaire, pour se precautionner contre les rigueurs de l'hyver; & leur fit rendre mesme quelques livres & quelques papiers, qu'on avoit sauvez du naufrage; il leur donna de l'huile en abondance, & leur promit d'interceder pour eux auprés du Roy, pour leur faire avoir la liberté. Son successeur au contraire les traitta avec la derniere dureté; Il n'eut pas plustôt pris possession de son Gouvernement, qu'ils commencerent à manquer de toutes choses; & cette grande disette, jointe au peu d'esperance qu'ils avoient de sortir jamais d'une si cruelle prison, les penetra de telle sorte,

qu'ils ne ſongerent plus qu'à chercher l'occaſion de s'enfuir. La liberté, qu'on leur donnoit de ſe promener de ſix à ſix, leur donna jour pour cette entrepriſe. Les premiers, qui ſe hazarderent à former ce deſſein, propoſerent de ſauter les murailles de leur priſon, & l'entreprirent de nuit pour plus de ſeureté; mais ils n'eurent pas fait quelques pas, qu'un nombre de dogues, qui faiſoient la ronde, mirent l'allarme au corps de garde; ce qui les obligea de faire ſemblant, de venir de quelque endroit; & remirent l'execution de leur deſſein à une autre fois. Quelques-jours aprés, le pilote prit ſi bien ſes meſures avec ſix mariniers, qu'il paſſa juſqu'au-delà des rempars à une portée de mouſquet; & ils trouverent proche d'un village une barque à ſec, qui eſtoit aſſez propre, pour ce qu'ils vouloient faire. Ils y coururent auſſitôt, la mirent

à l'eau, & ſe diſpoſerent à faire voile; car rien n'y manquoit pour cela; c'eſtoit en plein jour; & les habitans, qui les voyoient faire, demeurerent ſi interdits de la hardieſſe de ces priſonniers, qu'ils furent long-temps ſans pouvoir s'imaginer, qu'ils vouluſſent ſe ſauver: mais les voyant enfin tout prets à faire voile, ils ſe haſterent d'advertir celuy à qui la barque appartenoit: Celuy-ci, tout en collere, prend une carabine, qui eſtoit déja chargée, & court aprés les priſonniers, qui eſtoient empreſſez à dreſſer le mât, & à mettre la voile au vent: mais ſoit, que ces ſortes de barques ſe gouvernent autrement que celles d'Europe, ſoit que la crainte eſtourdît ces pauvres gens, à peine furent ils à quelques pas du rivage, que la voile & le mât tomberent. Cette cheute les effraya terriblement; mais ils ne perdirent pas
courage

courage pour cela, & ils eurent bientôt redressé le mât & la voile: Ils voguoient déja en pleine mer, & commençoient à respirer, lorsque le mât vint à se rompre par le milieu; ce qui leur osta toute esperance. Là-dessus les Coréens, qui avoient eu le temps de s'armer, & d'equiper d'autres barques, coururent aprés eux, & les joignirent bientôt. Ce fut dabord à qui les maltraitteroit plus fort, & les firent entrer dans leurs barques avec tant de furie, qu'elle pensa couler à fond. Sitost qu'ils furent arrivez à terre, on les mena chés le Gouverneur, qui les fit charger de chaines, en leur faisant passer la teste dans une planche, qui estoit percée exprez, & où l'on cloüa à chasqu'un une main; on les lia ensuite à quatre poteaux, tout nuds, & la teste en bas. Le Gouverneur fit venir aprés les autres, pour estre spectateurs du supplice de leurs camarades

marades ; & leur fit demander ; s'ils n'avoient pas ſceu leur deſſein ; & lorſqu'ils eurent aſſeuré que non, il ſe mit à demander à ces malheureux d'une voix eſpouventable, ce qu'ils avoient pretendu faire, de s'eſtre ainſi expoſés ſur la mer ſans pain, ſans eau, & ſans les autres choſes, qui leur eſtoient neceſſaires ; ils reſpondirent tous d'une voix, qu'il n'y avoit point de danger, qu'ils n'aymaſſent mieux eſſuyer, que de mener la cruelle vie qu'ils faiſoient, puiſqu'ils ne pouvoient enfin que mourir. A ces paroles le Gouverneur fit ſigne à l'Officier de faire ſon office ; & en meſme temps on leur donna 25 coups de baſton à chaſquun, dont ils ſe trouverent ſi mal, qu'ils furent plus d'un mois ſans pouvoir ſe remüer. L'ordre vint enſuite de la Cour de les y envoyer ſous une bonne & ſeure garde. Ce que le Gouverneur ne manqua pas de faire, &

fit

fit creuser autant de billots, qu'ils estoient de prisonniers, où il leur fit enfermer les deux pieds & une main, ne croyant pas qu'on se pust trop precautionner, aprés l'envie qu'ils avoient témoignée de se sauver. Il est vray que, sans cela, il ne leur auroit pas esté difficile; Parce que la pluspart de ceux qui les conduisoient, estoient si incommodez de la mer, que difficillement auroient ils pû s'y opposer. Deux jours aprés qu'ils eurent fait voile, le vent devint si contraire, qu'ils furent obligez de retourner à Mogan, d'où ils estoient partis, & où on les remit encore en prison.

L'Isle de Quelpar, où ils estoient, a quinze lieües de tour; & vers le Nord elle a un port tres grand & tres commode: Elle a au midy la Corée, dont elle n'est éloignée que de treize lieües; & c'est là où il faut aller pour aborder en terre fer-

me ; mais la route est fort dangereuse, parce qu'elle est toute pleine de rochers, qui ne paroissent point; outre que hors du port, il n'y a point de fond, ni par consequent de quoy mouiller l'anchre : Si bien que les vaisseaux ont bien de la peine d'approcher de ce costé là du Japon, & courent toujours risque de se perdre, par les grands vents qu'il fait toujours d'Est & de Sudest, qui vous poussent impetueusement vers cette isle. Elle est fort peuplée, & abonde en toute sorte de bestail: Vers le milieu, il s'esleve une montagne fort haute, sur laquelle il y a quantité de beaux arbres ; & les vallées sont pleines de ris, de bleds, d'orge, & de plusieurs autres sortes de grains.

Cinq jours aprés le retour des prisonniers, le vent estant devenu bon, on les remit en mer sur quatre barques ; & ils aborderent sur le

soir

soir à l'isle de Corée, où ils descendirent le lendemain par quatre differents endroits. On les mit sur des chevaux, & les ayant divisez en quatre bandes, ils arriverent tous ensemble à Hayman. Le Cannonnier du vaisseau, qui avoit esté toujours malade, depuis le naufrage, mourut sur cette route à Giam, où celuy qui les conduisoit donna ordre qu'il fust enterré, & tira vers Sansiam & Tiongap, où ils virent un fort beau Château basti sur le haut d'une montagne. De là ils se rendirent à Tongo, qui est une petite ville, & ensuite à Sendi, où les Roys de Corée faisoient autrefois leur sejour; ils passerent aprés par Jeson, qui est la derniere ville de la Province de Tielade. De là ils allerent à Jesan, à Linin & à Cansio; & enfin, aprés avoir fait plus de 70 lieües, ils arriverent à Sior, où quelques jours aprés, ce rousseau, dont nous avons parlé, & à qui on a-

voit fait prendre le devant, eut ordre de les interroger. Il leur fit les mesmes questions, qu'il leur avoit déja faittes; & les prisonniers respondirent aussi la mesme chose, adjoustant seulement, qu'ils supplioient, qu'on leur permist d'aller au Japon, ou à Batavia, où ils avoient laissé leurs femmes & leurs enfans; mais on leur dit encore la mesme chose, que c'estoit ce que le Roy ne leur permettroit jamais; parceque les estrangers, qui estoient venus dans ses terres, n'en sortoient jamais. Cét arrest si cruel pour eux, les espouventa d'une maniere, qu'on les vit tomber tout d'un coup dans la derniere affliction: De laquelle, pour les en tirer, on jugea à propos de les employer à quelque travail. Le Roy, qui croyoit, qu'ils le pourroient servir dans ses armées, leur donna un homme de guerre, pour leur apprendre l'exercice des armes du pays;

& le rousseau leur compatriotte fut nommé pour estre leur Sergeant, & pour les commander: Pendant qu'ils estoient occupez à ces exercices militaires, les Tartares vinrent demander à ceux de l'isle le tribut qu'ils leur payoient tous les ans; sur quoy le Roy envoya les Hollandois dans un Château, qui est à 7 lieües de sa residence, & où il se retire lui-mesme quelque fois, lorsque ses affaires vont mal. Le jour que les Tartares devoient partir de Sior, le pilote avec un autre Hollandois, que l'on avoit laissez dans la ville, trouverent moyen d'en sortir pour se jetter parmi les Tartares: Mais ils furent malheureusement reconnus par quelques Coréens, qui les ramenerent en prison, où ils moururent bientôt aprés, sans qu'on ait jamais pû sçavoir de quel genre de mort: Un mois aprez, on eut nouvelles à la Cour qu'un autre vaisseau s'estoit brisé-

sé vers le mesme endroit que le precedent, si bien qu'on y envoya trois Hollandois, de ceux qui sçavoient le mieux la langue du pays. Pour le rousseau il estoit déja trop vieux, pour pouvoir resister à la fatigue du chemin: mais enfin le Roy, déja las de ces Estrangers, qui ne lui servoient de rien, avoit pris la resolution de les faire mourir, si son frere, qui en eut pitié, n'eust intercedé pour eux, & obtenu, qu'on les laisseroit mourir de leur mort naturelle, n'y ayant gueres d'apparence, qu'ils pussent vivre encore fort longtemps, avec les miseres qu'ils souffroient. A quelque-temps de là on les envoya dans une forteresse, qu'on nomme Thiellapeing où ils trouverent ceux qu'on avoit envoyez vers Quelpart. On les logea tous ensemble dans une maison, où ils estoient au nombre de 33. n'en estant mort que trois depuis leur naufrage. Le

Gouverneur, qu'ils trouverent dans cette place, leur fut assez favorable; Mais celui, qui lui succeda, tres cruel; il les envoyoit chercher du bois à trois lieües de la ville, qu'il leur faloit porter ou traîner par des chemins tres-rudes & tres-difficiles. Il leur retrencha les habits, qu'on avoit coustume de leur fournir; si bien qu'ils souffroient de plus cruelles miseres, qu'ils n'avoient encore fait. Dans cette extremité ils obtinrent la permission de demander l'aumône, ce qui les soulagea beaucoup; parceque les Coréens & sur tout les Prestres sont fort charitables. Comme ils commençoient à parler la langue du pays, ils entretenoient les habitans, qui prenoient grand plaisir, & sur tout les Prestres, à les entendre raisonner sur les coustumes des Indes, de l'Europe, & de plusieurs autres pays estrangers.

Au milieu de toutes ces peines, le

Ciel eut pitié de leurs-miseres ; & leur envoya un Gouverneur, qui les traitta plus humainement, & qui leur protesta mesme plusieurs fois, que s'il eust esté de son pouvoir, de leur donner la liberté, il l'auroit fait de bon cœur. La seconde année de son Gouvernement, toute l'Isle fut desolée d'une horrible famine, par une seicheresse extraordinaire qui gasta tous les fruits ; & cela causa une disette si generalle, que la troisiême partie des Insulaires mourut de faim ; les uns estoient obligez de se nourrir d'escorces d'arbres, les autres de racines sauvages, & presque tous d'ordures, qui causoient tant de maladies, que s'il n'y eust eu quelques vallées, qui produisirent un peu de bled, il n'en fust pas resté un seul. Dans cette calamité, on diminua aux Hollandois leur portion ordinaire, dont il en mourut dix : Des autres il vint un ordre de la Cour d'en envoyer

voyer douze à Saiſing, cinq à Sudſen &le reſte à Nammon: Depuis qu'ils furent ainſi diſperſez, leur miſere croiſſoit ou diminuoit tous les jours ſelon le Gouverneur qu'ils avoient. Il parut en ce temps là deux furieuſes Comettes ſur cet Horizon, dont les Inſulaires furent fort eſpouvantez; parce qu'ils craignoient les Tartares, dont on les avoit menacez: Ils demanderent aux Hollandois ce que penſoient les Européens de ces meteores, & s'ils preſageoint quelque infortune, comme on diſoit. Les Hollandois leur reſpondirent là-deſſus, ſelon qu'ils l'entendoient, maiſqu'on croyoit ordinairement, que c'eſtoient des preſages de peſte, de guerre ou de famine. Cette reſponſe eſtant allée juſqu'à la Cour, le Roy en fut lui-meſme ſi allarmé, qu'il fit fortifier toutes ſes places, principalement les frontieres, & en envoya renforcer les garniſons, avec de-

fence à tous ses sujets, qui habitoient les ports de mer, d'allumer de nuit ni feu ni chandelle, de peur que cela ne servist de fanal aux ennemis, qui pourroient estre sur la mer.

Depuis qu'on eust permis, aux Hollandois, d'aller à l'aumosne, ils amasserent quelque peu d'argent, dont ils achetterent une vieille Barque de Pêcheur; mais pour qu'on ne s'aperceust pas de leur dessein; & que la chose pust estre plus secrette, ils se servirent de l'entremise d'un de leurs voisins, & lui firent confidence de leur dessein. Ils ne lui dirent pourtant pas, que ce fust pour se sauver; mais seulement, pour aller se pourvoir de cotton aux environs de la Corée; & qu'il auroit part au butin, s'il vouloit les servir dans l'achat de cette barque: Cét homme receut agreablement leur proposition, & les aida du mieux qu'il put, pour venir à bout de cette affaire: si bien

bien que la Barque fut achettée, dans laquelle les Hollandois avoient ſoin de porter de nuit, tout ce qu'ils pouvoient attraper. Pendant que ceux-ci eſtoient occupez à tous ces preparatifs, il prit envie à trois autres de leurs camarades, de les venir viſiter, à qui ils communiquerent la reſolution, qu'ils avoient priſe, & les moyens qu'ils avoient de ſe ſauver: Ces derniers, ravis d'une ſi belle conjonĉture, y donnerent auſſi-tôt les mains; & ſe diſpoſerent comme les autres à partir au pluſtôt. Vries, qui eſtoit un de ces trois derniers, eſtoit un fort bon pilote; & eſtoit venu auſſi à propos, que ſi le ciel l'euſt envoyé. Il ne manqua point de ſe pourvoir de tout ce qui lui eſtoit neceſſaire pour ſon meſtier; & les autres de leur coſté, ayant fait la diligence qu'ils devoient, on choiſit le quatrieſme de Septembre, pour le jour de leur depart. Ils eſtoient au nom-

nombre de huict seulement, tous les autres estant morts de faim ou de misere; & estant tous descendus par un endroit de la muraille de la ville, qui n'estoit pas fort haut, ils arriverent heureusement jusqu'à leur barque, où estant entrez, sans estre apperceus de personne, quoi qu'il fist beau clair de Lune, ils se mirent aussi-tôt à la voile. Ils avoient vent & marée pour eux; & aborderent heureusement à une petite isle, qu'ils connoissoient, où ils se pourveurent d'eau douce. Cela se fit assez promptement; & avant que le jour fust venu, ils eurent le temps de passer au travers de plusieurs vaisseaux de guerre, qui estoient à l'anchre sans estre reconnus. Quand ils virent, que le jour commençoit de paroistre, ils bassèrent la voile, pour estre moins reconnus de loin; & se contenterent de ramer, jusquès à ce qu'ils se creurent hors de danger, qu'ils remirent

la voile au vent ; ils l'avoient fort favorable ; & ayant pris leur route au Sudest, ils se trouverent bien avancez en peu de temps ; si bien qu'ils furent contraints de jetter l'anchre à l'Ouest de Gotto, parceque le vent estoit devenu trop impetueux. Cependant il arriva qu'un esquif, où il n'y avoit que six hommes, mais bien armez, vint à passer tout proche de leur barque, & mirent mesme pied à terre où les Hollandois estoient à l'abry du vent, ce qui les ayant un peu espouvantez, ils retournerent aussi-tôt dans leur barque, & voulurent se remettre en mer ; mais ceux de l'esquif leur couperent chemin, & leur firent signe de baisser la voile, & d'entrer dans le port. Les pauvres Hollandois se voyant si fort pressez, se mirent à crier *Hollande, Hollande, Nanguesaque* ; mais nonobstant cela on ne laissa pas de les aborder & d'attacher leur barque à u-

ne

ne grosse corde, qu'une infinité de chaloupes, qui y estoient accoûmées, se mirent à tirer vers le port: Estant arrivez à terre, ils trouverent tout le peuple soulevé, & fort surpris de leur arrivée; neanmoins on ne leur fit aucun mal: Pendant qu'ils estoient dans cette inquietude, il vint à passer, sur le minuit, un petit vaisseau, qui donna avis, que cinq bastimens Hollandois estoient arrivez depuis quelques-jours à Nanguesaque; mais ce qui acheva de les consoler, c'est que les Japonnois, dont ils avoient eu au commencement tant de peur, leur porterent eux-mesmes des vivres sans argent, & couvrirent leur barque de nattes pour les garantir de la pluye: Aprés quoy on leur permit encore de poursuivre leur route; si bien qu'ils arriverent le 14. Septembre à Disima, où aprés treize ans de prison, ils gousterent a-
vec

vec leurs compatriottes la douceur de la liberté.

Ambaſſade du Sieur Van Zelderen.

UNe des plus celebres Ambaſſades, que les Hollandois ayent envoyées à l'Empereur du Japon, a eſté celle du Sr. Van Zelderen. Aprés avoir fait la vante ordinaire des marchandiſes de la Compagnie, qui eſtoient dans le magaſin de Dixma, il partit de Nangueſaque pour aller à Jedo, avec une ſuite de gens fort leſte, & en fort grand nombre. Comme il ſe fut embarqué ſur la mer de Corée, il y fut ſurpris d'une tempeſte, qui le contraignit de relaſcher au port de Cangoxuma, où il aborda de nuit par le moyen d'un fanal, que les Portuguaix firent baſtir autrefois, lorſqu'ils avoient la liberté de negotier

dans ce pays-là : Ce fut aussi la premiere ville, où ils s'habituerent, & en firent comme le centre de leur commerce, à cause de la situation merveilleuse de ce port. Ce fanal est d'une hauteur fort considerable; il est soustenu d'un grand arbre en forme de mât, qui est de bois de cedre ; & il y a deux grosses poutres appuyées, qui forment l'eschelle, pour allumer la lampe, qui veille toute la nuit. Comme ce fanal est sur un roc, qui est extremement eslevé, on le voit sur la mer de plus de sept lieües. L'Ambassadeur fut mené à Cangoxuma dans une chaloupe fort richement parée, mais non pas sans difficulté, parcequ'il faloit aller contre le cours d'une riviere fort rapide, qui descend de la montagne & s'estant amassée dans un lit, qu'on lui a fait au milieu de la ville, elle se va perdre dans la mer de Corée. Avant que d'entrer dans cette ville,

ville, il falut traverſer une infinité de rochers, qui en rendent l'abord dangereux. On voit au milieu de ce rocher un fort beau Chaſteau, qui fut baſti par Ongoſchio grand pere de l'Empereur Chongon, dans le temps qu'il faiſoit deſſein de ravir la Couronne à Fideyori fils de l'Empereur Taicoſamma. Cet Ongoſchio crut, que c'eſtoit le moyen de s'aſſeurer de Cangoxuma, qui eſtoit une place importante, que de faire baſtir là un Chaſteau, pour eſtre maiſtre en ſuite de Saxuma, & en meſme temps de tout le Bongo. Ce Chaſteau eſt au milieu de la mer, tout baſti de groſſes pierres de taille; ſa figure eſt à peuprez comme un quarré, avec des manieres de baſtion; il y a en tout temps une fort bonne garniſon, & l'on y paye pour l'Empereur les droits d'entrée & de ſortie. Tout le long du port juſqu'à la mer, il regne une digue toute de pierre, dont

les gardefoux ſont d'airain ; au bout de cette digue, on a baſti deux grands corps de garde, qui veillent ſur le port, dans chaſqu'un deſquels il y a toûjours 500 hommes, qui ſont auſſi pour examiner les demarches du Roy Saxuma, qui a ſouvent pris les armes pour s'exempter du tribut de l'Empereur ; mais à ſa confuſion, car il n'y a jamais rien gagné. Devant ce corps de garde, on voit un fort beau port, qui eſt pratiqué dans les rochers, qui fait un fort bel effet en entrant dans cette ville ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, eſt un fort grand temple, où l'on garde quelques jours les corps morts, avant que de les bruſler. Les Preſtres prennent ce temps-là, pour les bien nettoyer, afin, diſent-ils, qu'ils ſoient mieux en eſtat de paroiſtre devant leurs Dieux Amida & Canon, ou devant ceux à qui les morts ont eu le plus de devotion durant

leur vie: A costé de ce temple, vers l'endroit qui regarde la ville, il y a de beaux magasins, que l'on croit à l'espreuve du feu, & où l'on garde les revenus du Royaume de Saxuma, que l'Empereur fait transporter tous les ans à Osacca, par des deputez, qu'il envoye exprez pour cela. Du costé de la riviere, qui est le plus au midi, la ville s'estend sur une montagne, du milieu de laquelle il s'esleve un fort beau temple, où un Roy de Saxuma, qui s'estoit revolté contre l'Empereur, pour ne pas payer le tribut ordinaire, ayant perdu la bataille, se retira & se fit Religieux pour sauver sa vie.

La tempeste passée, l'Ambassadeur reprit sa route, sur laquelle il trouva Umbra, qui n'est qu'un village mais fort beau. De là il alla à Mongi, où les habitans lui porterent tout ce qu'ils avoient de meilleur: ensuite il traversa quantité de petites isles,

dont le Royaume de Bongo est environné ; & entra sur le soir dans la manche de Nanatsiamma : si bien qu'il se vit dans le port de Cammenosassi, onze jours aprés son depart ; Vis à vis de ce port, il y a des pescheurs, qui travaillent à faire des fleurs avec du fil d'argent, mais avec tant d'art, qu'on ne les croit pas imitables : Les gens de l'Ambassadeur furent si charmez de ces fleurs, qu'ils demanderent d'en changer, pour de la soye, ce qu'on leur accorda facilement, avec toutes les autres choses, dont ils avoient besoin. L'Ambassadeur, ayant fait voile un peu aprés minuit, traversa les petites isles de Camro, de Jovo & de Sura ; & descendit proche d'un village nommé Caroto, scitué vers le midy sur la terre ferme du Japon. Les habitans de ce village lui apporterent des limaçons, dont il mangea, & qu'il trouva parfaittement bons.

bons. C'eſt un mets, qui paſſe pour fort delicieux, parmi tous les Orientaux: Outre ces limaçons on fit preſent à l'Ambaſſadeur d'une vache de Carotte & de quelques chevreuils, dont le pays abonde: Il pourſuivit enſuite ſa route par les iſles de Caminagari & de Jacoſimmi, & s'arreſta à Tantonomi. C'eſt un bourg fort riche & fort peuplé; & qui eſt ſcitué à un des bouts de la coſte du Japon. C'eſt, par où l'on paſſe pour aller à Tonſa, & il y a une douane, qui vaut tous les ans à l'Empereur plus de 40000 tails. Delà il fut à Mevarri, où le grand calme l'arreſta; Pendant ce temps-là, il permit à quatre Matelots, & au Trucheman, d'aller ſe promener à terre, qui rapporterent, que la ville eſtoit baſtie ſur une colline, ayant de tous coſtés de fort vaſtes campagnes, toutes ſemées de ris, de bled, avec de grands vergers tout pleins

de pruniers, qui font ces excellentes prunes, dont on fournit tout le Japon, & qu'on fait confire pour en manger en beuvant du Thé, ou du Thesia. Les habitans de cette ville, qui n'avoient jamais veu des Hollandois, parce qu'ils n'avoient jamais pris cette route-là, coururent en foule pour les voir; & eſtoient fort ſurpris de la nouveauté de leurs habits & de leurs manieres de faire: L'Ambaſſadeur eut toute permiſſion de voir la ville; mais ce qu'il avoit le plus d'envie de voir avec les autres Hollandois, eſtoit un de leurs temples, ce qu'on leur refuſa; parceque c'eſtoit ce jour-là une celebre feſte des morts, où tout le peuple eſtoit en devotion; chaſqu'un eſtoit veſtu de ſes plus beaux habits, & portoit, avec beaucoup de reſpect, ſon idole hors de la ville, & à l'endroit, où l'on avoit bruſlé les corps de leurs parens, ou de leurs amis: Eſtant arrivez

rivez là, ils les posoient à terre, & tous ensemble jeunes & vieux prosternez devant ces Dieux, ils les prioient de faire grace aux ames de leurs amis & de leurs parens, & de ne les point laisser souffrir dans les eaux de Singot, avec les meschans & les prophanes ; mais de les introduire au lieu où sont les bienheureux. Ils font d'autant plus de prieres pour cela, qu'ils croyent, que les ames des defuncts errent durant quelques années, autour de leur tombeau. Aprés avoir fait leurs prieres, auxquelles les jeunes gens adjoustent des offrandes considerables, chasqu'un reprend son Dieu, & tous ensemble forment une procession, pour s'en retourner à la ville : Pendant ce temps-là, ils s'imaginent tous d'avoir une ame à leur costé, qu'ils entretiennent fort serieusement ; & à qui ils font faire des responses conformes à leur estat. Ce dialogue du-

re jusqu'au logis de chasque particulier, où l'on couvre la table de mets les plus exquis pour cette pretendue ame. La table ayant demeuré ainsi couverte l'espace d'une demi heure, pour laisser repaistre cette ame, on l'oste; & en mesme temps les jeunes gens sortent en foule de la ville, font un bruit extraordinaire, & frapent l'air avec des branches d'arbre pour chasser les ames vers leur tombeau: Aprés avoir couru ainsi longtemps, ils retournent dans leurs maisons, où, pour se remettre de cette fatigue, ils passent la nuit à boire ensemble & à se rejouir. Il y a d'autres villes, où ils pretendent chasser ces ames à coups de pierre, qu'ils jettent contre les maisons. La Cour du Roy, qui fait son sejour en cette ville, est une des plus belles & des plus nombreuses.

Aussi tôt que les Hollandois furent de retour à leur bord, ils se mirent

rent à la voile; & aprés avoir traversé quantité de petites isles, ils arriverent à Binga, qui est une ville celebre; mais où ils passerent sans s'arrester. Sur le soir, ils virent l'isle de Simoya; & le matin ils se trouverent vers Fibi. Quelque-temps aprés, le vent du nord estant devenu violent, ils furent jettez du costé du sud, vers les écœuils de Margan, qui sont extremement hauts. Il y a une ville fort proprement bastie sur un des plus grands, qui a un port assez seur, qu'on a pratiqué dans le roc mesme. L'Ambassadeur y mouilla l'anchre, & en partit lorsque le vent fut un peu moins rude: mais quelque diligence qu'il put faire, il n'arriva que sur la fin du jour à Fibi. Il se rendit la nuit à Dassi, d'où, malgré le vent qu'il faisoit, il ne laissa pas de gagner Oussimata, & ensuite Vota. Il fit voile toute la nuit; mais il n'avança pas beaucoup; & le len-

demain il ſe trouva proche de Muro, où il donna contre un banc de ſable, mais le vent, qui venoit de terre, enflant toutes les voiles, le tira d'un peril, qu'il croyoit preſque inevitable. De là ils jugerent à propos de tirer vers l'iſle de Jeſima, afin d'y anchrer, s'il en eſtoit beſoin. On voyoit ſur toutes ces iſles des fanaux, que les habitans de Bongo & de Saico y avoient fait mettre, pour favoriſer leurs pirateries, & leur revolte contre l'Empereur. On y entretenoit jour & nuit des ſentinelles; qui, decouvrant de loin quelque vaiſſeau entre la coſte du Japon & l'iſle de Tonſa, en donnoient auſſi-tôt avis aux Inſulaires, en allumant la nuit de grands feux, & le jour avec de la fumée; ce qui faiſoit, qu'ils ſe metoient d'abord en eſtat de courir aprés ce vaiſſeau pour le prendre, s'ils pouvoient. Depuis ce temps-là tout ce deſordre ayant eſté appaiſé, ces

fares

fares où ces fanaux ont servi de guide aux vaisseaux, & le trajet de Bongo & Tonsa, avec toute la coste depuis Simonisissi jusqu'à Osacca, est tout éclairé de ces lumieres, chasqu'une desquelles est entretenue par deux hommes, à qui l'on donne vingt sous par jour.

De Jesima, l'Ambassadeur pointa sa route vers Suoja, où il arriva en peu de temps. Il y mit pied à terre, & trouva, que c'estoit le plus beau pays du monde; la mer bat les murailles de cette ville, & il y a une fort bonne rade. La ville d'Achas, qui fut ruinée par les guerres civiles, est tout proche de là. Les Hollandois eurent la curiosité de l'aller voir, où ils ne trouverent que de miserables restes d'une grande desolation. De Suoja l'Ambassadeur, continuant sa route, passa à la portée du canon de Fiungo, & voulut gagner ensuite la hauteur de Saccai, mais il fut repous-

sé par les efforts du vent de nordest, qui les pensa jetter contre les rochers, qui sont en grand nombre de ce costé-là, & fort hauts. L'embarras où il se trouva d'abord commençoit à l'espouventer, lorsque le vent devint nordowest, & le tira de ce mauvais pas, pour se rendre à Saccai, où il arriva heureusement.

Aprés avoir fait quelque sejour en cette ville, il en partit pour Miaco, où il entra avec tant de pompe, qu'on n'en a gueres veu de pareille pour aucun Ambassadeur. Le Gouverneur, ayant esté adverti de son arrivée, fit sortir au devant de lui la pluspart de la bourgeoisie & de la garnison: Les premiers estoient de 800 hommes tout montez sur de fort beaux chevaux, ayant chasqu'un un arc en main, & sur lespaule un carquois plein de flesches, de plus une demipique, deux sabres & un couteau fort tranchant, avec des casques & des

des bottines à la mode du pays: à la queue de ces 800 hommes, il marchoit deux Capitaines, dont l'un portoit un eſtendart en forme d'eſcu chargé de bezans & d'eſtoiles en broderie: aprés eux venoient des joueurs de flutes, & des trompettes, qui eſtoient ſuivies de cinq tymbaliers: Enſuite marchoit un Cavalier ſous un daiz, qui portoit devant lui un eſcu, où eſtoient les armes de l'Empereur & de la ville. Il eſtoit encore ſuivi de quantité de joueurs d'inſtrumens, qui faiſoient une harmonie eſpouventable. A quelques pas de là, on voyoit venir le Gouverneur dans un caroſſe fort riche & fait à la mode du pays, où tout brilloit de l'or & des peintures, portant par derriere trois joueurs d'inſtrument; & eſtoit tiré par quatre fort beaux chevaux, que quatre Gentilshommes menoient. Le Gouverneur ouvroit quelque fois les rideaux
de

de son carrosse, pour voir par un trou la pompe de cette entrée; & alors le peuple se prosternoit le visage contre terre. Un nombre de piquiers & de mousquetaires marchoient aprés le Gouverneur, & celui, qui les commandoit, estoit fort richement vestu: il y avoit quatorze Gentilshommes, qui portoient ensuite une litiere, faite en forme de thrône; & où l'on montoit par cinq marches. Il y avoit dedans deux Conseillers de la ville, que l'on portoit; & qui estoient suivis par quantité d'autres personnes de qualité, qui estoient dans d'autres littieres. Une troupe de Cavaliers fermoient cette pompe avec un equipage fort leste, qu'ils avoient tous.

Miaco est une des plus belles villes du Japon; pour faire plus d'honneur à l'Ambassadeur, on avoit mis l'estendart de la ville sur la porte, par où il entra: elle s'appelloit autrefois

Cabu-

Cabucoma: elle passe pour une des plus anciennes de l'Empire: Elle avoit autrefois sept lieües de tour, mais depuis les guerres civiles, elle est diminuée d'un tiers. Neanmoins on ne laisse pas d'y compter encore plus de 80000 familles. Elle est divisée en haute & basse ville: La basse s'estend vers Fissima,& les maisons sont si fort d'une même symmetrie & sont si proches les unes des autres, qu'on diroit durant plus d'une lieüe, que ce n'est qu'un mesme bastiment. Le Palais du Dairo est dans la haute ville; & ses Conseillers sont logez auprés de lui. Il y a dans la ville où aux environs cinq Academies, qui sont toutes fort celebres par la multitude des estudiants qu'il y a, dont les uns s'appliquent à l'Eloquence, les autres à l'Histoire, à l'Astronomie, à la Poësie & enfin à l'Arithmetique. On voit tout proche de cette ville la fameuse montagne de Frenojamma,

jamma, qui s'eſleve au deſſus des nüées. On peſche dans la mer de Miaco certains petits poiſſons, qui reſſemblent fort à la ſardine; & dont on dit, qu'on fit gouſter au Roy Loüis XIII. qui les trouva fort bons. Les Japonois les font ſeicher au ſoleil & les diſtribuent enſuite par tout le Royaume. Les tombeaux de cette ville ſont les plus beaux, qui ſoient dans le Japon. Ce ſont des pierres qu'on a creuſées; & qui ont deux pieds de hauteur, dans leſquelles on garde les cendres des morts, qui ont eſté bruſlez. Les parents du mort y portent de temps en temps du ris & de l'eau, afin que ſon ame ne ſouffre pas de la faim, mais dont les pôvres ou du moins les Oiſeaux & les autres beſtes profitent. Les plus zelés ne ſe contentent pas de leur porter de quoy vivre, mais ils ornent de temps en temps les tombeaux de fleurs & de rameaux.

Le

Le Palais, que Taicoſamma fit baſtir dans cette ville, eſt un des plus ſuperbes de tout l'Empire. Il y a plus de mille tapiſſeries, qui ſont toutes relevées d'or. On voit une grande place au devant du Palais; & un peu au dela un fort beau theatre, où ſe joüent toute ſorte de comedies, & qui a de chaſque coſté une tour de quatre eſtages: Il n'eſt point de lieu dans l'Europe, où l'ordre ſoit ſi beau pour le negoce, qu'à Miaco, & meſme dans tout le reſte du Japon. On n'a par tout qu'un meſme poids pour toute ſorte de marchandiſes, de quelle nature qu'elles ſoient: Leur meſure, qu'ils nomment Ichins eſt longue de ſix pieds; & eſt diviſée en ſix parties, & chaſque partie en dix autres. Leur aulne eſt compoſée de la ſixieſme partie de l'Ichins, & elle s'appelle Iſſiac: C'eſt de cette meſure, dont on ſe ſert dans toutes les boutiques de l'Empire. Elle eſt

si juste par tout, qu'il ne s'y trouve pas à dire de l'épaisseur d'un cheveu. Cette uniformité est si generalle, qu'elle se voit jusques dans les rües des villes & des villages, qui sont toutes de mesme longueur : c'est à dire de soixante Ichins, qui font environ trente toises, & soixante rües une lieüe de pays, où 1800 toises. A la campagne toutes les lieües sont distinguées par un petit tertre eslevé exprez, & planté de quatre grands arbres, pour la commodité des voyageurs qui s'y reposent dessous.

On observe la mesme police pour le fait des monnoyes, que le maistre des monnoyes n'a pas droit de battre, quand il lui plaist; mais voicy l'ordre, qu'on y garde. Les marchans, qui en veulent avoir, vont trouver les fermiers des mines, de qui ils achettent l'or & l'argent, tels qu'ils sont, en sortant des mines; & ensuite ils leur font donner la forme

me & le poids selon le tarif. Aprés cela ils les portent aux Intendants des monnoyes, qui ne s'assemblent qu'à certains jours. L'Office de ces Intendants est de peser ces monnoyes, dans lesquelles, s'il y manque seulement un demy grain du poids qu'il leur faut, ils les coupent par la moitié & les rendent au proprietaire. Pour les pieces d'argent, qui sont de poids, ils y mettent une marque, qui fait voir, qu'il n'y manque rien; mais ce n'est rien encore que cela; car cette marque n'est que pour le poids, & il en faut encore deux autres, l'une est pour la bonté de l'or & de l'argent, & il le faut porter pour cela aux Commis, qui les esprouvent, lesquels, s'ils ne les trouvent pas bons, les coupent encore en deux & les rendent à ceux à qui ils apartiennent; que s'ils sont de bon alloy, on les fait porter à la monnoye pour les faire battre au coin de l'Empire.

La maniere de debiter la monnoye au Japon a quelque choſe d'extraordinaire. Jamais dans le negoce on ne compte ni l'or ni l'argent, mais l'un & l'autre ſe diſtribuent, ſans eſtre veus. Le maiſtre de la monnoye enferme l'or dans de petits ſacs de 2000 livres chaſqu'un; ſur leſquels il applique ſon cachet; de ſorte que ces petits ſacs paſſent ſouvent par deux mille mains differantes, ſans eſtre ſeulement décachettez. Les groſſes ſommes ſe font par caſſettes, où l'on met vingt de ces petits ſacs: celles, où l'on met l'argent, ſont toutes differantes, des autres où l'on met l'or; & ne contiennent que 3000 livres. Cette maniere de negotier, quoyque fort particuliere, eſt ſi ſeure, qu'on n'y a jamais trouvé de fraude.

Les Japonnois n'ont que trois ſortes de monnoye d'or, la premiere de cinq, l'autre de vingt, & la troiſieme

ſieme de 150 francs: pour l'argent, il n'y a point de prix arreſté; mais les ſacs ſont ordinairement de 150 francs. La monnoye de cuivre eſt percée afin de les pouvoir enfiler enſemble. Elle ne ſert que pour achetter des bagatelles. Dans là partie la moins Orientale du Japon, les grandes ſommes ne ſe payent qu'en or; mais du coſté de Nangueſaque, dans le negoce entre les eſtrangers, on ne voit preſque que de l'argent; parce qu'il eſt defendu, ſous de trés-rudes peines, de tranſporter de l'or hors du Japon: & c'eſtoit une des plus grandes plaintes dont ſe ſervit l'Empereur contre les Portugais, de ce que tous les ans ils enlevoient de l'Empire pluſieurs tonnes d'or.

Mais pour revenir à noſtre Amballadeur, eſtant parti de Miaco, il pourſuivit ſon chemin par terre, le long de la Montagne de Frenojama, & paſſa par Outs & par Jeſi, qui eſt

ſçitué proche d'un lac de 18 lieües de long; & qui ſert de ſource à la riviere, qui arroſe les villes de Miaco & d'Oſacca; & qui ſe va perdre dans la mer. On voit de Jeſi cette fameuſe Montagne de Pauromama. L'Ambaſſadeur ayant eſté prié, par quelque perſonne de conſideration, de s'y aller promener, il n'oſa pas le refuſer: ſi bien qu'on luy prepara une fort belle chaloupe, accompagnée de quelques autres, où les gens de la ſuite de l'Ambaſſadeur & ſes trompettes eſtoient. En abordant à cette Montagne, qui forme toute ſeule une iſle, on trouve un grand portail, qui eſt ſouſtenu de ſix beaux piliers, qui ſont doubles & quarrez. Le Palais du Gouverneur eſt baſti ſur la croupe de cette Montagne. Il n'eſt pas fort regulier à cauſe de ſa ſituation; mais il ne laiſſe pas d'eſtre fort beau & d'avoir meſme quelque choſe de fort magnifique. La Montagne

eſt

eſt fort droite & fort eſcarpée; & entre les endroits qui avancent, l'on a pratiqué certains petits degrez, pour monter par pluſieurs detours, juſques au ſommet, où l'on trouve un fort grand temple, qui a trois étages; & qui neantmoins, ne paroit preſque point, du pied de la dite Montagne. On decouvre de la un tres grand Païs, & un grand nombre de Villes. Entre le Palais du Gouverneur & le Temple, il y a un fort beau corps de garde, qui eſt toujours rempli de Soldats. Toute cette Montagne eſt ſi chargée d'arbres fruitiers, qu'il y a peu de lieu dans le monde, ſi agreable à la veuë, ni ſi charmant pour les fruits. Pendant que l'Ambaſſadeur en conſideroit avec grande attention, toutes les beautez, un Peintre, qui eſtoit de ſa ſuite, s'occupa à en tirer le plan; & comme il achevoit ſon ouvrage, le Sei-

gneur Japonnois, qui accompagnoit l'Ambaſſadeur, ſortit du Palais du Gouverneur, & s'aprocha, pour en avoir la repreſentation, dont il fut ſurpris. Aprés avoir bien veu toute cette Montagne, l'Ambaſſadeur fut regalé avec grande magnificence, par celuy qui le conduiſoit.

Il partit enfin de Jeſi, pour continuer ſa route vers Jedo, & paſſant par Quana, il arriva à Mia, où il fit décharger les preſents, qu'il portoit pour l'Empereur. Auſſitôt que le Gouverneur de cette Ville eut avis de ſon arrivée, il monta en Littiere, pour aller au devant de luy avec une grande ſuite de gens il avoit pour Fanfarre de guerre, un nombre de Baſſins, ſur leſquels les joüeurs frapoient, qui faiſoient un terrible bruit: de l'autre coſté quatre trompettes Hollandois ſonnoient des fanfares,

res, qui se meslant avec le carillon de ces Bassins, faisoient une plaisante armonie. Dez le moment, que le Gouverneur & l'Ambassadeur furent proches l'un de l'autre, ils mirent tous deux pied à terre; & se saluerent à la Japonnoise. Aprés quoy, ils continuerent leur chemin vers la Ville, dans le Littiere du Gouverneur.

De Mia, l'Ambassadeur tira tout droit vers Jedo, où il fut encore parfaitement bien receu, par les principaux Ministres, qui luy procurerent bientôt audiance; & ses presents, ayant esté fort agréez, il en partit en peu de jours, prenant la même route des autres Ambassadeurs. Il arriva à Nanguesaque dez le commencement de la foire de Dixma; & eut le temps de faire afficher des billets, pour instruire les Marchans de la Nature des marchandises, qu'on a-

voit a vendre dans cette foire-là; afin que chacun prît là-dessus ses mesures; mais voicy de quelle maniere, ce negoce se pratique. Premierement, les gens marchandent ce qu'ils veulent acheter; & chacun écrit sur un petit morceau de papier, dont il fait un rouleau, le prix de ce qu'il en veut donner; L'on remet ensuite ces rouleaux entre les mains des commis de l'Empereur, qui ont soin de les lire, & de distribuer ensuite les marchandises, à celuy qui en donne le plus; & on les paye comptant, par sacs où par cassettes, de la maniere que nous avons deja dit. Tout cela se passe, avec tant de sincerité, que personne n'y est trompé; & les loix du Japon sont si severes, en fait de negoce, que si un marchand estoit convaincu d'avoir fraudé, il seroit, non seulement puni, mais encore

toute

toute ſa famille, & mêmes tous ſes plus proches voiſins, juſques à plus de vingt maiſons, tant devant, que ceux qui ſont à coſté. Dés le premier jour de la foire, les portefaix s'aſſemblent devant la porte du Magaſin, & un Commis de l'Empereur jette par la feneſtre de la gallerie certains petits bois marquez des armes de la Compagnie; & ceux qui les peuvent attraper, ſont ceux que l'on employe pour faire tranſporter les marchandiſes, & qu'on paye par jour à un prix limité.

Ambaſſade de Meſſieurs Spex & Segerſon.

CE fut en l'an 1611 que Monſr. Jacob Spex & Monſr. Pierre Segerſon furent deputez de la part de la Compagnie vers Dayfuſama, autrement dit Goyſſio-ſama Empereur du Japon: mais qui n'eſtoit alors que Regent de l'Empire & Tuteur du Prince Fandeyori Fils de l'Empereur Taicoſama, qui eſtoit mort, mais qui eſtoit encore trop Jeune pour eſtre Couronné Empereur. Le Regent tenoit alors ſa Cour à Suranga; & le deſſein de cette deputation eſtoit d'obtenir de luy quelques franchiſes pour le commerce. Ces deux Meſſieurs partirent donc le 16 de Juin de l'an 1611 de Firando, & s'eſtant rafraiſchis pour la premiere fois à l'Iſle d'Aniſſima, ils paſſerent la Ville d'Aſ-

ſia, d'où ayant côtoyé tout le long du Kokero, ils jetterent l'ancre ſur le ſoir à la veuë de la petite Ville de Ximontchequi ; mais un grand vent les y ayant ſurpris avec des tourbillons inconſtans, ils furent obligez de retourner vers le Havre d'Iſacki : où les vents ayant un peu ceſſé ils reprirent leur route, & arriverent ſur le ſoir à Myanos, ayant laiſſé a gauche Cadmenexequi, & furent la nuit devant Suva, où ils jetterent l'ancre. De Suva ayant les courans pour eux, quoyque le vent fût contraire, ils firent en trois jours 60. lieuës & arriverent au Havre de Muro. De Muro ils furent à Firmeſi, puis à Tackeſſima & enſuite à Fiungo, & enfin le ſixieme d'Août ils entrerent dans la Riviere d'Oſacca ; & moüillerent l'ancre au Fauxbourg d'Auſſima où ils prirent des batteaux pour aller à Fuſſini ; parce que la Riviere eſtoit

alors trop basse pour des grands bastimens, ayant esté obligez même la nuit de mettre pié à terre pour décharger leurs batteaux à cause du peu d'eau qu'il y avoit en certains endroits. Le lendemain aprés midi ils passerent au travers d'Osacca, où le Jeune Empereur Fandeyori faisoit ordinairement sa Residence; mais il estoit alors à Jedo. D'Osacca, nos Deputez ayant jugé à propos d'aller tout droit à Suranga pour y saluër le Regent, avec qui ils avoient à faire plustôt qu'avec le Jeune Empereur, qui n'avoit pas grand pouvoir dans l'Empire, ils trouverent dix chevaux à Miaco que le premier leur envoya avec un passeport que le Gouverneur de la Ville eut ordre de leur donner. Ils partirent donc de Miaco & ayant fait 7 lieuës ce jour-là, ils coucherent à Cusatz. Le lendemain ayant disné à Sutsisama ils passerent la nuit

à Ses-

à Sesquinoso, d'où ils allerent à Jokeits, & passerent le Golfe qui est à Miaco, d'où ils arriverent le soir à Narromi; mais parmy de si terribles chaleurs, il y en eut de leur suite, qui en estant accablez en moururent, & furent enterrez à Narromi par les soins de Monsr. Spex. Ils passerent ensuite par Occosacci; & de la ils furent à Futsigeda & à Merico & arriverent enfin le soir à Suranga.

Ils firent savoir des le lendemain au President du Conseil du Regent, appellé Consequidono leur arrivée, & le firent prier en même temps de leur faire avoir audiance le plustôt qu'ils pourroient. Le President leur fit dire qu'ils estoient les bienvenus, que l'Empereur seroit bienayse d'apprendre leur arrivée, & qu'il tâcheroit de leur faire avoir audiance des le lendemain même: Il les envoya aussi chercher pour cela;

mais il ſe trouva que le Regent eſtoit alors en affaire avec le grand Treſorier ; ſi bien que l'audiance fut remiſe juſqu'au lendemain ; & cependant on leur fit voir le Palais de Suranga. Comme ils eſtoient a voir tous ces beaux appartemens, ils y rencontrerent quelques Eſpagnols qui eſtoient des Gentilshommes de la ſuite d'un Ambaſſadeur, qui eſtoit arrivé à Suranga quelques jours auparavant eux ; & avoit eu audiance ce jour-là, mais il n'avoit pas eſté trop bien receu du Regent, qui avoit trouvé fort mauvais, que ce Miniſtre eût eſté rendre ſes devoirs au Prince de Fandeyori auparavant qu'à luy, en quoy les Hollandois avoient eſté plus politiques. Cet Ambaſſadeur d'Eſpagne avoit eſté envoyé pour demander quatre choſes. La 1. qu'il fût permis aux caſtillans de faire conſtruire des Navires au Ja-

pon. La 2. qu'ils peussent sonder par tout, soit dans les Havres soit sur les costes de l'Empire ; La troisieme, que l'on defendît le commerce aux Hollandois, à faute dequoy le Roy d'Espagne envoyeroit une armée pour les destruire : Et enfin que le commerce des castillans ne seroit point troublé par ses visiteurs & commis Japonnois & qu'il leur seroit permis de vendre & d'achetter les marchandises, comme il leur plairoit, & sans aucune sujection. Cet Ambassadeur Espagnol ne se contenta pas de faire de bouche ces propositions ; mais il les donna par écrit, dont on se moqua ; & l'on ne voulut pas mesme de ses presens, quoyqu'ils fussent fort magnifiques, & l'on luy donna ordre de se retirer. Il n'y avoit jamais eu d'Ambassade plus celebre que celle-là. L'Ambassadeur estoit entré dans Suranga avec 40 gardes qui le pre-

cedoient la Carrabine ſur l'épaule, qu'ils tiroient par les rues au ſon des tambours & au bruit des trompetes avec un eſtendart, qu'un page portoit aux armes d'Eſpagne tout cela habillé de velours vert & les gens de ſa ſuite ayant tous une chaiſne d'or au coû. Toute cette fanfare depléut aux Japonois, & ils ne furent pas fachez, que l'orgueil de cet Ambaſſadeur fût un peu rabattu par la méchante reception que le Regent luy fit, qui eſtoit d'ailleurs fort courtois & fort civil aux Eſtrangers.

Les Ambaſſadeurs aprés avoir bien veu ce Palais furent rendre viſite à l'Intendant de la monoye, Seigneur illuſtre & d'une grande probité, à qui ils firent quelques preſents, qui furent fort bien receus; & qui leur promit ſa protection auprez du Regent, de qui il eſtoit le grand Conſeillier. De là ils furent

auſſi

auſſi rendre leurs devoirs à Conſequidono, à qui ils voulurent auſſi faire leurs preſens, mais il les en remercia; parce qu'il n'en prenoit jamais d'aucun Eſtranger: neantmoins à force de prieres, on l'obligea a en recevoir une partie; ce qu'il fit purement pour faire plaiſir aux Ambaſſadeurs. Il leur demanda enſuite, quel eſtoit le ſujet de leur Ambaſſade, ayant deſſein de les y ſervir autant qu'il pourroit. Ces Meſſieurs luy dirent, qu'ils venoient en premier lieu faire leurs excuſes à l'Empereur, de ce qu'ils n'eſtoient pas venus l'année paſſée luy faire les preſens qu'ils avoient coûtume de luy apporter tous les ans, pour des raiſons qu'il ſeroit trop long a mettre ici; & enſuite pour demander deux paſſeports par le moyen deſquels les Vaiſſeaux Hollandois peuſſent a l'avenir eſtre ſous la protection de l'Empereur, & deſ-

charger leurs Marchandises à Firando sans Gardes, & les montrer quand ils voudroient aux Marchands, à la reserve de celles qui par leur beauté ou par leur rareté pourroient le plus agréer à l'Empereur, qu'on mettroit à part. Consequidono trouva leurs demandes assés raisonnables; & leur fit esperer, que l'Empereur les leur accorderoit. Aprés cela les Ambassadeurs prirent congé de luy, & le lendemain ayant esté à l'audiance, ils y furent admis. Le Regent les receut fort bien. Ils luy firent leurs presens, qui consistoient en 2 pieces de Damas cramoisi, 2 pieces de Drap descarlate, 4 autres de velours noir & cramoisi, en Camelots, en brocards à fleur d'or, en écharpes, en bouteilles de cristal, en quelques quintaux de plomb, en une arquebuse de huict piés, deux cents pieces d'acier, deux Carrabines, des cornes à poudre & cinq dents d'Elephant,

lephant. Le Regent leur demanda combien il y avoit de Soldats Hollandois dans les Isles des Moluques, s'ils avoient quelque commerce avec ceux de Borneo, d'où venoit le meilleur camphre, le meilleur Agula & le meilleur calamba? Quelle sorte de bois odoriferant il y avoit en Hollande, & celuy qui coûtoit le plus. Les Ambassadeurs aprez avoir satisfait à toutes ces questions selon le plaisir du Regent, ils se retirerent, & furent conduits par le President du Conseil & par le Tresorier, qui estoient leurs deux Patrons, qui les feliciterent de la bonne reception que l'Empereur leur avoit faite: car quoy qu'il ne fût que Regent de l'Empire, & Tuteur du veritable Empereur, ceux de son parti ne laissoient pas de luy donner cette qualité, qu'il eut à la fin toute entiere, ayant userpé le trosne sur son Pupille. Les Ambassadeurs

s'eſtant ainſi acquittés de leur devoir auprés du Regent, ils demanderent Conſeil à Conſequidono, s'ils n'iroient pas voir le Prince Fandeyori : ce que le Preſident jugea fort à propos & leur donna même une lettre de recommendation pour ſon fils, qui eſtoit auprés de ce Prince, leur promettant, que pendant leur abſcence il s'employeroit a leur faire obtenir de l'Emp. les Paſseports qu'ils ſouhaittoient, & qu'ils les trouveroient tous preſts à leur retour. L'Empereur leur accorda de plus pour le même voyage dix chevaux, qui eſtoient francs de toutes choſes, & des lettres patentes pour avoir autant de monde qu'ils voudroient, pour les ſervir en chemin, & pour avoir par tout des barques aux deſpens de l'Empereur : tout cela par la faveur de Conſequidono, qui eſtoit le plus genereux & le plus obligeant Seigneur qu'il y eut dans tout le Japon.

Ils partirent donc de Suranga pour Jedo, où estoit alors, comme j'ay déja dit, le Prince Fandeyori; mais ils eurent un fort mauvais temps le long du chemin jusqu'à Jesare, où ils furent obligez de s'arrester. De Jesare ils furent à Missima, puis à Fovissauva, à Toska & enfin à Jedo, où ils donnerent aussitôt avis de leur arrivée au premier Ministre du Prince, qui s'appelloit Sedandono, qui leur promit de leur faire avoir audiance au plustôt. Le lendemain ils le furent voir & luy firent quelques presents, qu'il fit aussi difficulté de recevoir, mais comme c'estoient des choses curieuses & rares en ce Païs-là, il les prit à la fin. Il leur dit qu'il avoit déja adverti le Prince de leur arrivée, & qu'il en avoit tesmoigné de la joye; qu'ils pourroient avoir audiance l'apresdisner & qu'ils n'avoient qu'à s'y preparer. Comme en effet il ar-

riva ; & ayant esté introduits par luy-même aux pieds du Jeune Prince, ils luy firent leurs presens, qui consistoient en une piece de Drap de Hollande couleur descarlate, en une piece de velours vert à fleurs d'or, une piece de Damas, une autre de Drap d'or, une autre de Satin à fleurs, une autre de Taffetas uni, trois dents d'Elephant, cent mourceaux d'acier, un mousquet, cinq carabines, plusieurs livres de plomb, de la poudre & trois bouteilles de cristal. Le Prince trouva tout cela fort beau, & fit dire aux Ambassadeurs, qu'il le recevoit avec plaisir, & qu'ils pouvoient s'asseurer, qu'en tout ce qu'il dependroit de luy, il tâcheroit de les obliger : De quoy les Hollandois l'ayant remercié, ils prirent congé de luy. On leur envoya quelques jours aprés d'autres presens de la part du Prince, à la place de ceux

qu'ils luy avoient fait, ainsi que c'est la coûtume; & l'on donna en particulier à Monsieur Spex, qui estoit le chef de l'Ambassade, deux habits complets, 20 chemises & une Cattave; & la moitié de tout cela à Monsieur Segerson. On donna ordre ensuite que rien ne leur manquât pour leur retour; & comme ils avoient envie de s'en retourner par Vormangau, Sedadono leur fit équipper une Galere pour eux & une barque pour leurs equipages; Le Prince ayant expressement ordonné, qu'on leur donnât tout ce qu'il leur seroit necessaire, afin qu'ils s'en allassent bien contents de luy. Ils partirent donc le matin de Jedo; & le vent ayant esté favorable ils arriverent le même jour à Vormangau. Le lendemain ils furent coucher à Oise, & d'Oise à Jussivarri & le quatriême jour à Suranga, où ils donnerent aussitôt avis de leur re-

tour

tour à Conſequidono, qui les envoya viſiter par un Gentilhomme. Ils apprirent le lendemain comme l'Empereur avoit ſigné la permiſſion qu'ils avoient demandée, de pouvoir negotier dans tout le Japon; & qu'il n'y manquoit plus que le Sceau, qu'on y mettroit le lendemain. De plus, qu'on leur avoit encore accordé le paſſeport qui regardoit la liberté du commerce, & qui eſtoit en ces termes.

Il eſt expreſſement defendu à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité qu'ils ſoyent, d'arreſter ou d'empeſcher de quelque maniere que ce ſoit les Vaiſſeaux Hollandois qui vont au Japon pour trafiquer : & même il leur eſt enjoint d'aider, aſſiſter & ſecourir leſdits Hollandois en tout ce qu'ils auront de beſoin.

Comme on ne parloit point dans ce paſſeport de la viſite des Peagers, qui deſoloient les Marchands Hollan-

landois; & que c'estoit-là la principale chose, qu'ils demandoient, ils se trouverent fort embarrassez; parce que de revenir là-dessus à la charge, ils ne le pouvoient faire sans descouvrir les raisons, qu'ils en avoient, & les extorsions que leur faisoit souffrir Safidono, qui estoit le maistre des Peagers, & en même temps le Frere de la Maistresse du Regent: si bien qu'il y avoit du danger de se commettre avec un homme, qui estoit si puissant à la Cour; mais d'ailleurs c'estoit faire un notable prejudice à la Compagnie, que de ne pousser pas plus loin cette affaire, puisqu'ils estoient sur les Lieux & qu'ils la pouvoient obtenir; & ils ne vouloient pas, qu'on leur peut imputer une pareille negligence: c'est-pourquoy pour mieux mesnager la chose des deux costés, ils prirent un milieu, & en parlerent à Consequidono, qui entendit bien ce qu'ils vouloi-

ent

ent dire, & leur dit, qui'l n'ignoroit pas les violences de Safidono, & qu'il avoit eu ſes raiſons pour n'en parler pas à l'Empereur, mais qu'ils n'avoient point a ſe mettre en peine là-deſſus; parce qu'il avoit écrit à Safidono, & qu'il eſtoit bien aſſeuré, qu'il en agiroit bien avec eux; & qu'ils pouvoient ſe repoſer ſur la parole qu'il leur en donnoit. Neanmoins, les Ambaſſadeurs luy ayant fait connoiſtre l'importance de cette affaire; & combien il eſtoit neceſſaire pour leur commerce, qu'ils euſſent une fois un écrit de la main de l'Empereur, par lequel ils fuſſent delivrez des violences & des inſultes des Peagers, Conſequidono jugea à propos, qu'ils dreſſaſſent à ce ſujet une requeſte pour l'Empereur, qu'il prendroit ſon temps pour la luy preſenter, comme en effet il fit, & l'Empereur la ſigna. Aprés quoy les Ambaſſadeurs n'a-

n'ayant plus rien a ſouhaitter, prirent congé de tous ces Seigneurs, & monterent à cheval avec leur Trucheman, qui eut ordre de les defrayer pendant tout leur voyage. Ils prirent leur route par Kakingam; où ils ne s'arreſterent point, ayant envie d'aller coucher à Ayri, où ils n'arriverent qu'à minuit, le lendemain ils paſſerent par Anaſtamia belle & grande Ville & dont tout le negoce n'eſt qu'en pluſieurs ſortes de bois. Ils s'embarquerent à Mia pour traverſer ce bras de mer qui va juſqu'à Quano, où ils ſe repoſerent quelques heures, & furent encore le même jour coucher à Cammiami. Le lendemain il eurent a eſſuyer de terribles orages avant que d'arriver à Itzibe, où ils furent obligez de paſſer la nuit. Le lendemain eſtant arrivez à Outs, le Sieur Spex prit la route de Miaco où il avoit a faire & vint rejoindre Monſieur Segerſon à

Fiſſi-

Fissima, où ils s'embarquerent ensemble pour Kussima, d'où le vent les obligea de relacher à Saccai, ville fort renommée pour le negoce, & qui est à trois lieuës d'Osacca: de là ils furent enfin à Firando où ils arriverent le 14 de Septembre de l'an 1611.

Fin de la troisieme partie.

Rela-

RELATION

De ce qui s'est passé de plus important dans les guerres civiles du Japon, qui ont duré l'espace de 38 ans.

JUsques à l'an 1550. l'Empire du Japon avoit esté dans une tranquilité, qu'on n'y avoit jamais oüi parler d'aucune guerre; & les Dayro, qui avoient toûjours tenu les rénes de l'Empire, l'avoient gouverné avec tant de douceur & de justice, qu'on les avoit regardez de tout temps, comme des Dieux. Leurs Personnes avoient esté considerées, comme quelque chose de si sacré & de si precieux, qu'on ne vouloit seulement pas souffrir, qu'on leur rasât la barbe, ni qu'on leur coupât les cheveux, non pas même les ongles; & cette coûtume subsiste en-

core aujourd'huy, & passe pour une loy si severe, qu'il y va de la vie du Dayro de se faire raser la barbe; & de se faire couper les cheveux où les ongles.

Celuy qui regnoit en l'an 1550 estoit dans une telle veneration de tous ses peuples, que c'estoit entre eux une chose ordinaire de dire, que le soleil n'estoit pas digne de l'esclairer, ni la terre de le soûtenir. Ce Prince avoit deux Fils; L'Ainé suivant la coûtume du pays n'avoit point d'autre employ, que celui d'attendre avec patience la mort du Pere, à qui il devoit succeder; & le second estoit General des armées de l'Empire. Cette vie faineante & presque inutile de l'ainé, qui avoit beaucoup d'ambition, luy deplaisoit, à mesure qu'il avençoit en âge, & luy donnoit de la jalousie pour celle de son cadet, qu'il voyoit suivi & honnoré, de tout ce qu'il y a-

voit de plus confiderable dans l'Empire, acaufe de fa charge. L'Imperatrice, qui avoit une extreme tendreffe pour cet Ainé, fut la premiere a s'appercevoir du chagrin de fon cher fils, & en penetra facilement la caufe. Elle en parla à l'Empereur, fur l'efprit duquel elle avoit beaucoup de pouvoir; & luy propofa de partager cette charge entre les deux freres; & qu'ils l'exerçaffent alternativement. L'Empereur fe rendit aux preffantes follicitations de l'Imperatrice; & il fut arrefté, que tant que l'Empereur vivroit, les deux freres poffederoient alternativement cette charge, & qu'ils fe releveroient de trois en trois ans. Le plus jeune, qui eftoit déja en fonction, devoit commencer fes trois années. Il ne fentoit pas encore alors la peine qu'il y auroit de quitter un employ, où il avoit pris goût par l'efclat & l'authorité que le com-

mendement luy donnoit; mais quand le temps s'approcha, qu'il s'en falloit defaire; & qu'il vit, qu'une partie des Officiers partageoit deja entre luy & ſon Frere les hommages & la Cour, qu'on avoit coûtume de luy faire, le chagrin le prit auſſi; & il commença d'avoir du depit, qu'un autre luy vint arracher, ce qui eſtoit de ſon appanage, & ce qu'il avoit poſſedé juſqu'alors ſans trouble & ſans diſpute. L'amertume de ces conſiderations, croiſſant de jour en jour, par la douleur qu'il avoit de voir que l'Imperatrice ſa Mere favoriſoit ouvertement ſon Ainé, il ſe mit en teſte de vouloir empeſcher, qu'elle n'euſt le plaiſir de le voir à ſa place, & de deffendre par les armes, s'il ne le pouvoit pas, par raiſon, ni par juſtice; les droits qu'il avoit de ſe maintenir dans une charge, que la naiſſance, la poſſeſſion de pluſieurs années, & ſes ſervices même luy donnoient

ſtoient entierement. Il avoit aſſés d'amis dans les troupes, il ſe les rendit encore plus affidez par des liberalitez. Il en pratiqua d'autres par des promeſſes & des careſſes; & enfin il n'oublia rien, de tout ce qui pouvoit ſervir à ſon deſſein. Il ne manque pas dans ces grandes Cours des boute-feux, puiſque les petites n'en ſont pas exemptes; & l'on trouve toûjours aſſés d'Eſprits qui ne ſont propres a faire leurs affaires, que dans les troubles, comme en effet ils ne s'avencent, que dans ce temps-là.

Ce jeune Prince trouva donc bientôt des gens auſſi temeraires que luy, pour favoriſer ſon entrepriſe. Il fit des cabales ſecretes avec quelques Rois de l'Empire, deja meſcontens, qui eſtoient des plus puiſſans, & il fortifia ſi bien ſon parti, que le tems eſtant venu de ceder ſa charge à ſon Frere, il leva le maſque, & dit har-

ment, qu'il ne la lui cederoit qu'avec la vie; & qu'il maintiendroit ses droits contre quiconque les luy voudroit disputer. Voyla la Cour tout en desordre, chacun prend parti pour l'un où pour l'autre frere. Le plus jeune sort en campagne, & se met à la teste des milices, qu'il y avoit auprés de Miaco, & qui estoient aussi celles, qui luy estoient le plus affectionnées. L'Empereur voulut dabord en sage Prince & comme bon Pere, tâcher de ramener par la douceur l'esprit de son fils, & luy fit faire des propositions plus avantageuses, que ce Prince n'auroit pû dabord demander; mais enorgueilli par le succez de ses premieres demarches; & de voir que tout trembloit deja de peur, il crut, que c'estoit ne luy rien offrir, si l'on ne luy donnoit pas la Couronne Imperiale; & qu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour y arriver. Si bien qu'aprez

bien

bien des sollicitations & des Ambassades, l'Empereur voyant que c'estoit une peine inutile; & que ce fils ingrat s'opiniastroit toûjours à la revolte: voyant, dis-je, que sa patience luy pourroit à la fin, estre funete à luy-même, & causer la ruine entiere de l'Empire, il crut, qu'il estoit temps, de châtier son insolence: il nomma un autre General; & envoya ordre aux Roys de son Empire, qui estoient encore dans leur devoir, de venir l'ayder à dompter un fils, qui avoit levé les armes contre son Pere. Ce mandement fut aussitôt executé. On vit arriver de jour en jour à Miaco, qui estoit alors la residence des Empereurs, des Princes avec des puissans secours pour servir l'Empereur. Ce n'estoit de tout costez, que des preparatifs & des gens de guerre. Les Rebelles croyoient de surprendre les Imperiaux dans Miaco, & se pre-

paroient deja au pillage de cette ville, qui estoit la premiere recompense, qu'on avoit promise aux soldats. Mais on fut bien surpris, quand on vit sortir Axima, qui estoit le nouveau General, que l'Empereur avoit creé, suivi d'une armée de cinquante mille hommes des meilleures troupes de l'Empire, qui estoient animées de la justice de la cause, aussibien que du zele qu'ils avoient pour un si bon Prince. Les Rebelles, à qui la valeur & la conduite d'Axima n'estoient pas inconnuë, jugerent bien en le voyant en si bon ordre, qu'ils trouveroient plus d'affaires, qu'ils n'avoient pensé; & qu'ils n'entreroient pas si aisement dans Miaco, qu'ils se l'estoient promis. Il fut pourtant conclu dans leur Conseil, qu'il en falloit venir au plustôt à une battaille; parce que les Troupes de l'Empereur grossissoient tous les jours, par l'avantage qu'ils

qu'ils avoient d'eſtre mieux payées, que celles du Prince ; & d'avoir mieux tout ce qu'il leur falloit, ayant les Magaſins pour elles, que les autres qui n'avoient, que ce qu'elles avoient pû amaſſer à la haſte, & ce qu'elles pouvoient piller tous les joũrs. On aſſigna donc le jour qu'on devoit vuider ce grand differant, où il n'y alloit pas de moins, que de l'Empire entre les deux freres ; & de la vie de l'un où de l'autre. Le jeune Prince ne manqua pas le jour qu'il fallut combattre, d'encourager les ſiens a faire tous leurs efforts pour remporter une victoire, qui devoit rendre les moindres capitaines de ſon armée des Gouverneurs de Provinces ; & faire la fôrtune de tous ſes Soldats. Il ſe fit voir de rang en rang, appellant les uns & les autres par leur nom, & bruſlant enfin d'impatience, de commencer une journée qui devoit decider de ſon

deſſein, il ne vit pas pluſtôt es gens preſts a combattre, qu'il donna le ſignal & fut luy-même, à la teſte de ſes meilleures troupes, donner dans l'aiſle droite, ou commendoit en perſonne Axima. Et effectivement ce premier choc fut ſi rude & ſi furieux, que ce General eut beſoin de toute ſa conduite, pour le pouvoir ſoûtenir, & pour ne voir pas des ce moment-là, une partie de ſon armée en deroute; ce qui auroit ſans doute entraiſné tout le reſte. Mais l'experience qu'il avoit de ce meſtier, depuis les guerres de la Chine, où il avoit commendé aſſés long temps, luy ayant fait prevoir, tout ce qui luy pouvoit arriver en pareille occaſion, il tâcha d'eſſuyer cette premiere fureur, & faiſant avencer un corps de reſerve, qu'il avoit, il fit prendre en flanc celuy des rebelles, qui ſe croyoient deja victorieux, pendant

que luy avec ses troupes acheva de les separer du reste de l'armée des ennemis, qui se trouvant affoiblis, nonseulement par cette division, mais encore par l'absence du Prince, & par les meilleures troupes qui l'avoient suivi, commencerent a plier. Le Dayro, qui estoit sur une des tours de son Palais, pour voir ce qui se passeroit dans une occasion si dangereuse que celle-là, pour luy & pour l'Empire, n'eut pas plustôt remarqué la mechante contenence des Rebelles, qu'il s'ecria, que les dieux estoient pour luy, & voulant avoir part à cette victoire, sortit de Miaco avec le reste des Troupes qu'il y avoit, & vint donner sur cette armée deja ebranlée, qu'il acheva de mettre en deroute par la prise de son fils, & par la mort des principaux Rebelles, qui furent tuez dans ce combat, les vainqueurs ayant ordre de ne faire point de quar-

tier aux vaincus; & de passer tout au fil de l'epée, à la reserve du Prince, qu'on sauva en effet: mais qui n'eut pas pour cela un plus heureux destin. Car l'Imperatrice, qui craignoit toûjours, qu'il ne se vengeât sur l'Ainé ou sur Elle, du malheureux succez de ses desseins; & que quand le Pere, qui estoit deja vieux, seroit mort, il ne troublât encore l'Empire, par des nouvelles rebellions, l'Imperatrice, dis-je, qui craignoit tout cela; & qui estoit deja animée contre ce fils, que naturellement elle n'aimoit pas, ne se contenta pas, qu'on leût mis dans un convent, ou il estoit gardé comme dans une estroite prison, mais elle fit tant par ses pratiques, qu'à la fin l'Empereur le condemna à la mort.

Axima, qui estoit alors tout le Conseil de cette Princesse, fut celuy, qui contribua le plus à cette

funeste sentence; car il avoit ses craintes & ses desseins, aussi bien que l'Imperatrice ; & fit produire sous main plusieurs tesmoignages contre ce Jeune Prince, qu'on accusoit de vouloir de nouveau conspirer contre la Personne de l'Empereur, qui ne le peut plus sauver; mais ayant appris quelque temps aprés, que c'estoient des faussetez, sans avoir pû descouvrir, ceux qui en estoient les Autheurs, ses soupçons tomberent tous sur l'Imperatrice, dont il avoit connu la haine inplacable contre ce pôvre Prince. Axima, qui se voulut tirer d'affaire, fut le premier a luy inspirer ces soupçons ; dans lesquels il l'entretint toûjours; & gagna si bien par là, la confience de l'Empereur, qu'il devenoit de jour en jour plus puissant. L'Imperatrice en eut de l'ombrage, & elle voulut mettre ordre, qu'un homme, qui estoit

ſon ouvrage, ne fut pas ſa ruïne; mais un peu trop tard, car Axima l'avoit tout à fait bannie du cœur & de l'eſprit de l'Empereur. Tous les avis, qu'elle peut donner à ce Prince contre le General ne ſervirent qu'à la rendre plus ſuſpecte; & l'Empereur enfin, qui ne faiſoit plus que languir depuis la mort de ce fils, ayant enfin ceſſé luy-même de vivre, l'Imperatrice ſe trouva obligée de ſubir le joug de ſa creature, où d'abandonner ſon propre Palais pour aller comme une exilée chercher du refuge auprés de ceux qui la vouloient recevoir. Elle choiſit enfin le dernier parti, nonſeulement comme le plus honnorable, mais comme le plus ſeur, n'y ayant pas de doute, que ſa vie & celle de ſon fils, ne fuſſent en grand danger, ſi elle les laiſſoit à la merci de ſon capital ennemi. Elle prit donc les meſures les plus juſtes qu'elle peut pour cela,
&

& s'en fuit avec son fils & ce qu'elle avoit de plus fidelles serviteurs vers Cubo, qui estoit un des plus puissans Roys du Japon, & qui avoit la reputation d'estre un des plus vaillans hommes de son temps. Ce Roy les receut avec des grands tesmoignages de respect & de zele: Il reconnut le Prince comme le legitime heritier de l'Empire, pour lequel, il vouloit employer sa Couronne & sa vie, si le Rebelle Axima ne se rangeoit à son devoir. Les effets répondirent assés à ses paroles; car ayant mis en fort peu de temps une puissante armée sur pié, avec le secours de quelques autres Princes, qui estoient aussi dans les interests de l'Imperatrice, il marcha contre Axima, qu'il defit; & l'ayant fait prisonnier, il le fit mourir d'une mort fort cruelle. Pour recompense d'un si grand service, l'Empereur donna à Cubo l'absolu commen-

mendement de ſes armées & le fit general de l'Empire.

Cette grace, qui eſtoit une recompenſe plus que ſuffiſante, pour tout ce qu'un ſujet comme celuy-là, auroit pû faire pour ſon Prince, ne fit qu'un ingrat ; & Cubo, qui à l'exemple d'Axima devoit devenir plus ſage, ſe rendit encore plus inſolent que luy. Mais il fut aſſés prudent, pour ne le faire pas dabord paroiſtre : au contraire plus attaché que jamais auprés du nouvel Empereur, il ſembloit, qu'il n'eût d'autre ſoin & d'autre deſſein, que de luy complaire, ſe meſlant de tous les plaiſirs de la Cour, dans leſquels l'Imperatrice, qui vouloit avoir l'entier & abſolu maniement des affaires, eſtoit bien ayſe, qu'on entretint l'Empereur. La verité eſt, que ce Prince, qui avoit donné autrefois de ſi belles eſperences de luy, ne paroiſſoit rien moins que, ce

qu'on

qu'on l'avoit crû; & tout adonné à ses plaisirs, n'aimoit que ceux, qui luy en fournissoient, abandonnant à sa mere toute la conduite de l'Empire. Il est vray aussi que jamais Princesse ne s'en acquitta mieux; & que son intelligence & sa penetration ostonnoient les plus habilles Ministres, & faisoient honte aux Empereurs, qui l'avoient precedée, du moins à l'égard du soin des affaires publiques, & de la conduite de l'Estat. Mais Cubo, ennuyé de se voir, commendé par une Femme, qui luy devoit l'Empire; tâcha premierement de la broüiller avec son fils, en luy insinuant des pensées de jalousie, & en luy inspirant des sentimens, qui le devoient retirer de la l'ethargie, où l'on le laissoit croupir, mais voyant la molesse, & la lacheté de ce Prince, que rien ne touchoit que les plaisirs, il resolut de ne s'amuser plus à de ces petites bri-

brigues, que l'Imperatrice, qui gouvernoit l'esprit de son fils, détruisoit dans un moment; & d'en venir tout de bon aux armes, contre lesquelles, les artifices d'une femme, ne serviroient pas de grand chose. Il vouloit du moins faire voir, que le même bras, qui avoit eslevé la mere & le Fils sur le Trosne, les en pouvoit faire descendre. Il s'asseura dabord, de quelques Roys, qui n'estoient pas trop contents, non plus que luy, de se voir gouvernez par une Femme: Et aprés avoir disposé toutes choses, avec le plus d'adresse qu'il luy fut possible, du costé de la milice, il se retira de la Cour, sur quelque leger pretexte, qu'il trouva, contre des gens que la Reyne avoit favorisez preferablement à d'autres, qu'il luy avoit recommendez. Cette retraitte fut suivie de plusieurs manifestes, qu'il fit faire contre le Ministere, & la conduite

duite même de l'Imperatrice, qu'il accusoit non seulement à l'égard de son fils, qu'elle entretenoit dans une vie indigne d'un Empereur, mais à l'égard d'Elle-même, qu'elle entroit dans le plus secret de ses plaisirs. Si bien que cela fit un tel effet qu'il y eut 4. ou 5. Royaumes qui se souleverent, & donnerent dequoy penser aux autres. L'Imperatrice neanmoins, qui estoit d'un esprit ferme & resolu, & qui avoit preveu depuis quelque temps, que Cubo machinoit quelque chose contre Elle & contre l'Empire, & qu'il marchoit à grand pas sur les traces d'Axima, avoit mis ordre de son costé a n'estre pas tout à fait surprise; & avoit resolu même, de faire arrester Cubo, quand il se retira de la Cour; mais soit qu'il en eût eu avis, où qu'il eût eu de fort justes pressentimens du dessein qu'on avoit sur luy; on le manqua d'un jour.

jour. Sa ſortie de la Cour fit aſſeurement grand bruit ; mais elle ne cauſa point de trouble dans les affaires de la Reyne, qui affectant même, de n'en eſtre pas ſeulement émeüe, donna les ordres qu'il falloit, pour faire approcher les troupes, qu'elle avoit deja preſtes, & pour faire avancer celles, qu'on luy avoit promiſes, avec quoy elle ſe mit auſſitôt en campagne, que Cubo. Les deux armées ſe trouverent en veuë, & preſque de force egale, le combat ſe donna & la victoire balança juſqu'au bout. S'il y en eut quelqu'une, ce fut pluſtôt du coſté de l'Imperatrice, qui demeura ſur le champ de bataille, que de celuy de Cubo, qui ſe retira ; mais la perte fut preſque egale de part & d'autre. Ce ne fut la, que le commencement d'une guerre, qui dura cinq ou ſix années, mais la plus ſanglante, & la plus cruelle,

dont

dont il ſe ſoit jamais oüi parler: Car une partie des Roix de l'Empire, voulant profitter de l'occaſion, prirent le parti que Cubo leur offroit, de ſe rendre les maiſtres abſolus, chacun de ſon Royaume; & de ne dependre plus d'un Empereur, où pluſtôt d'une Imperatrice, à qui il eſtoit honteux & indigne pour des Princes comme eux, d'obeïr. Si bien qu'on vit bientôt des revoltes de tous coſtez, & une deſolation ſi grande comme une rage ſi generale, que de 66 Royaumes, dont cet Empire eſt compoſé, il n'y en eut pas un, qui ne prit les armes, & qui ne ſentît les funeſtes effets, d'une guerre civile. Ce n'eſtoit pas ſeulement des Royaumes & des Provinces entieres, qui ſe faiſoient la guerre les uns contre les autres, c'eſtoient des Villes contre des Villes, & des Villages, & ſouvent on voyoit les deux partis
dans

dans les Villes mêmes, & les Peres avoir guerre avec leurs fils, & les freres avec les freres: ce qui faisoit un si terrible desordre, qu'on ne voyoit par tout, que feu & sang, qui s'estendoient jusques sur les trosnes, chacun voulant estre independant, les Roix de l'Empereur, les Villes des Roix, & chaque particulier des commendans des Villes, tant cét esprit d'independance, & de liberté avoit preoccupé l'ame de tous cès peuples. Ce qu'il y avoit de plus effroyable, c'estoient les supplices cruels, que les plus forts, où les plus puissans faisoient souffrir aux uns & aux autres, si bien, que ce n'estoient pas seulement des Villes & des Villages entierement bruslez où rasez, mais les champs & les chemins, qui n'offroient par tout, que des images affreuses de la derniere cruauté.

Toutes ces Tragedies finirent

par

par les dernierss victoires, que Cubo remporta sur les troupes de l'Imperatrice, qui en mourut de regret : si bien que l'Empereur, peu propre a soûtenir un tel fardeau, & lassé d'une guerre, qui luy coûtoit déja la moitié de ses sujets, ne demendoit que la Paix ; & même aux depens de sa Couronne. Cubo la luy accorda, & agissant ici en grand Politique, il voulut faire voir, que ce n'estoit, que pour le bien de l'Estat, qu'il avoit pris les armes, & non pas par l'ambition de regner, si bien qu'il laissa à ce malheureux Empereur, l'apparence de la souveraineté, & retint pour luy l'authorité supreme, qui consistoit au maniement des affaires, & à la conduite entiere de l'Empire, dont il promit de faire hommage tous les cinq ans au Dayro, à qui il abandonna le souverain pouvoir sur ce qui regardoit le spirituel. Il luy accorda de plus, le droit de donner les

Tittrés tant aux Princes Temporels, qu'à ceux de la Religion, & qu'il auroit toujours le pas ſur luy dans toutes les ceremonies que l'on fairoit.

Ce Prince pacifique; & qui eſtoit indigne de commender, ſe contenta de tous ces vains honneurs, pourveu qu'il n'y eut plus de guerre: ſi bien, que la paix fut faite.

Les choſes demeurerent dans cet Eſtat paiſible pendant 5. où 6. années, durant leſquelles Cubo, qui prit le nom de Cuboſama, qui ſignifie *Souverain Seigneur*, travailla avec une application merveilleuſe à reſtablir dans tout l'Empire, l'ordre, que ſa rebellion y avoit renverſé: ſi bien que tout y eſtoit dans une tranquilité, qu'on euſt dit, qu'il n'y avoit jamais eu de guerre: Quand Mioxindono, que Cubo avoit fait ſon General, eut envie de ſuivre ſon exemple, & de le detrôner, comme il avoit détrôné le Dayro.

Ce

Ce Mioxindono estoit un Prince des mieux faits du Japon, & qui avoit les plus belles qualitez. Il avoit rendu de fort grands services à Cubo dans sa Rebellion, & avoit dans toute cette guerre payé de sa Personne, comme un des plus braves hommes de l'Empire, & employé son bien & celuy de ses sujets, qu'il avoit épuisez pour soûtenir Cubo & l'eslever sur le Trosne, où il estoit enfin arrivé. Aussi Cubo, qui avoit beaucoup d'estime & de reconnoissance pour ce Prince, qui estoit d'ailleurs son Parent, l'avoit recompensé de la charge de General de l'Empire, qui estoit nonseulement la plus belle & la plus importante de l'Estat, mais qu'il savoit, par sa propre experience, & par l'exemple de son Predecesseur Axima, estre un morceau fort delicat, & qu'on ne pouvoit confier, qu'à des Personnes fort affidées. Verita-

titablement, Mioxindono n'en auroit pas abusé, si l'amour ne s'en fust meslé; mais c'est un poison, qui porte le trouble & le desordre, par tout ou l'on le reçoit.

Cubosama estoit marié & avoit une femme d'une grande beauté. L'accez que Mioxindono avoit chez luy nonseulement comme un grand Prince, mais comme son Allié, & presque son bras droit, luy donna pendant toutes ces guerres assés d'occasion, de voir Mirima, c'est ainsi que s'appelloit l'Imperatrice, qui, charmée de son costé de la Personne, & des manieres de Mioxindono, contribua facilement a luy donner souvent le plaisir de la voir, & de l'entretenir. Ce commerce dura quelques années dans des termes, à ce que dit l'histoire, pleins de respect & d'honnesteté, quoy qu'il y eût bien de la tendresse meslée, de part & d'autre. Mioxindono admiroit

miroit la vertu de cette belle Princesse, dont il tâchoit d'imiter l'exemple, pour ne vouloir rien exiger d'elle, qui la peût faire rougir, quoy qu'il sceût bien, qu'il ne luy estoit pas indifferent, & qu'elle prenoit un fort grand plaisir a le voir. La Paix s'estant faite ensuite, & Mirima estant montée avec son Epoux sur le Trosne Imperial, quelque nouvel esclat & quelque autorité, que ce degré de grandeur luy donnât, par dessus celuy qu'elle avoit auparavant, Elle ne changea point du tout de conduite, ni de manieres avec son cher Prince : au contraire, sa tendresse sembla redoubler en Elle, & Elle ne cessoit de luy dire, que la plus grande joye, qu'elle avoit de sa fortune le regardoit, parce qu'il pouvoit dire, qu'il estoit aimé de la plus grande Princesse du monde. Neanmoins comme il n'y a pas d'eternelles amours,

celle-ci qui devoit durer, ſelon le deſſein de nos deux Amans, plus que leur vie, ne laiſſa pas de trouver à la fin ſes bornes, auſſi bien que les autres. Mioxindono comme le plus intereſſé dans toutes les actions de l'Imperatrice, & ſur tout, pour celles qui regardoient le Cœur, y remarqua, ſi non tout a fait du changement, du moins quelque alteration dans un certain air de bonté, que l'Imperatrice avoit coutûme d'avoir pour luy, dont il n'y avoit qu'un Amant tendre & delicat, qui peut s'en apercevoir. Neanmoins, il n'oſa pas dabord s'en plaindre, il aima mieux s'accuſer encore luy-même d'un peu trop de delicateſſe, juſqu'à ce qu'il peût eſtre mieux eſclairci de la verité. Quand cette Princeſſe, qui rouloit depuis quelque temps certain deſſein dans ſon eſprit, qui l'inquietoit beaucoup, le prit un jour en particulier & a-

prés un long preambule, pour le preparer à quelque chose de facheux, qu'elle avoit a luy dire, elle luy apprit comme touchée par une vision, qu'elle avoit euë du Dieu Amida, qui l'avoit menacée de renverser tout l'Empire, & de luy oster tout ce qu'elle avoit de plus cher, si elle ne quittoit la passion qu'elle avoit pour luy; Elle estoit resoluë de se donner tout a fait à la devotion: Que ce dessein luy avoit deja coûté beaucoup de soûpirs & beaucoup de larmes, mais enfin, qu'il s'agissoit du salut de l'Empire & de sa vie; & qu'Elle esperoit, qu'il voudroit bien avec elle faire ce sacrifice au Dieu Amida; estant bien persuadée qu'il ne luy en coûteroit pas tant qu'à elle. Mioxindono l'escouta jusqu'au bout sans l'interrompre, gardant même encore le silence, aprés que l'Imperatrice eust cessé de parler, comme une personne qui estoit

extremement occuppée, de ce qui se passoit alors dans son ame, dont cette Princesse devinoit bien une partie, nonseulement par ce silence, mais par les differentes couleurs qu'il vit prendre à son visage, pendant qu'elle luy parla. Mais enfin, se voyant obligé de repondre, il commença par un grand soûpir, & luy dit du ton d'un homme qui estoit outré jusqu'à la mort, qu'elle pouvoit faire de son cœur & de ses inclinations ce qu'elle voudroit, qu'elle en estoit la maistresse, mais que pour luy, comme il n'y avoit jamais rien eu dans sa passion, qui peust offenser les dieux, il ne croyoit pas, qu'il y en eust d'assés cruels, pour luy deffendre d'aimer la Princesse du monde la plus digne d'estre aimée: Et se laissant là-dessus aller au Torrent de la passion, il s'evapora jusqu'à des blasphemes, l'assurant qu'il l'aimeroit jusqu'à la mort malgré

les dieux auſſibien que malgré les hommes & qu'il en arriveroit tout ce qu'il pourroit : Que c'eſtoit a une femme comme elle, de ſe pouvoir defaire d'une amour ſi tendre, aprés mille ſermens, qu'elle luy avoit faits de l'aimer toûjours ; mais que pour luy il luy eſtoit bien plus ayſé mille fois de mourir : Et ſe levant là-deſſus, avec le même emportement, il la quitta ſans luy rien dire davantage, de la peur qu'il eut de luy perdre le reſpect, auſſibien, qu'il le perdoit à ſes dieux. L'Imperatrice, dans un trouble plus grand, & plus cruel mille fois qu'on ne ſauroit repreſenter, vit bien des ce moment, le peu d'apparence qu'il y avoit de reuſſir, dans ce qu'elle deſiroit. Elle ſe repentit bien de l'avoir entrepris, craignant de ne jetter dans le deſeſpoir, où de ne rendre jaloux, un Prince, qui n'eſtoit naturellement que trop ombrageux &

dont elle connoissoit la puissance, & la valeur, par les obligations que l'Empereur luy avoit. Neanmoins, comme c'estoit une chose faite; & que dans les affaires d'amour, l'esprit d'une femme ne manque jamais de resolution, sur tout quand elle est resoluë de quelque entestement, qui la guide, celle-ci voulut poursuivre son premier dessein. On la vit changer de manieres & de conduite: Elle n'estoit plus des divertissemens de la Cour; & l'on ne la voyoit plus passer les jours, qu'à des sacrifices & à des actions de pieté, à l'usage de leur Religion, qui l'arrestoient les journées entieres dans les Temples. Un si grand changement, qui donnoit de l'admiration à toute la Cour, parut suspect à Mioxindono, qui, outre l'amour qu'il avoit pour elle, estoit naturellement le plus defiant de tous les hommes. Il croyoit de connoistre mieux le fond

fond de l'ame de l'Imperatrice, que qui ce fuſt ; & il trouvoit dans la devotion trop d'affectation & trop de violence, pour eſtre un pur effet de l'influence des dieux. Il y ſoupçonnoit quelque choſe de tout contraire, & ce n'eſtoit pas de ce jour-là, que dans ce Pays-là, comme dans les autres, on s'eſtoit ſervi du manteau du Ciel, pour cacher les deſſeins ſecrets qu'on avoit ſur la terre. Son cœur avoit trop d'intereſt a deſcouvrir de quelle nature, eſtoient ceux de cette belle Princeſſe. Il voyoit encore dans ſes yeux, quelque choſe qui dementoit le reſte de ſon exterieur, qui eſtoit devenu fort ſimple, & fort negligé, & il trouvoit ſur ſon viſage une certaine joye répanduë, qui n'eſtoit guere differente, de celle qu'elle avoit au commencement de leurs amours. Il vouloit debrouiller ce myſtere ; c'eſtoit une aſſés grande

entrepriſe; mais ſi quelqu'un en pouvoit venir à bout, c'eſtoit luy; & il ſe le promettoit bien. Il ne s'aviſa point de fatiguer l'Imperatrice, qui le fuyoit par des prieres, & par des reproches: il eſtoit plus habille que cela. Il ne la ſuivoit même pas en aucun endroit; mais pour des Eſpions & des plus affidez, elle ne pouvoit aller nulle part, où ce Prince n'en eût, qui luy rendoient compte nonſeulement de ſes actions, mais de ſes paroles. L'Imperatrice eſtoit née avec des grandes diſpoſitions pour la vertu, mais elle avoit l'amour a combattre, qui eſt une paſſion bien difficile a vaincre, ſur tout pour un temperemment tendre & ſenſible, comme eſtoit le ſien. Elle avoit tâché de juſtifier, ce qu'elle avoit ſenti pour Mioxindono, ſur la force d'un merite auſſi extraordinaire, que celuy de ce Prince, & ſur les obligations

que l'Empereur luy avoit, qui luy devoit une partie de la Couronne qu'il portoit: mais quand le cœur s'est une fois relaché à quelque chose, & qu'il a trouvé des pretextes pour cela, il s'y accoutume; & n'en fait plus tant de scrupule. Le dessein de l'Imperatrice, n'estoit pas de faire une perfidie à Mioxindono, Elle ne se croyoit même pas capable de cela; mais quand on a commencé de se livrer à l'amour, on ne peut guere plus repondre de soy. Mioxindono estoit sans doute l'homme de la Cour le plus brave & le mieux fait, qui avoit le plus de merite & le plus d'esprit: Il n'y avoit pas a craindre, qu'un autre de ce caractere peût l'emporter sur luy, dans le cœur de l'Imperatrice. Il luy falloit un autre homme pour ce coup-là, & elle le trouva dans un Convent de Bonzes à quinze cents pas de Miaca, ou son estoile infor-

tunée la porta, lorſqu'elle penſoit le moins à la trahiſon, que l'amour luy preparoit. Ce Convent eſtoit une maiſon Royalle des plus riches & des plus magnifiques de l'Empire; où il n'y avoit point de Religieux, qui ne fuſt fils de Prince. Le ſuperieur eſtoit un peu allié de l'Imperatrice; & il l'avoit conviée, il y avoit quelques jours, à une devotion de leur façon. L'Imperatrice n'eſtoit pas naturellement fort devote, mais elle ne laiſſoit pas de s'acquitter de tout en femme, qui aimoit a faire un peu de bien & un peu de mal: ſi bien qu'un jour, que l'Empereur eſtoit allé à la chaſſe, où Mioxindono l'avoit ſuivi, ſe ſouvenant de ce qu'elle avoit promis à ce ſuperieur des Bonzes, elle ſe rendit à ce Convent avec ſa ſuite ordinaire, & y fut receuë avec la joye & les ceremonies, que meritoit un tel honneur. Le ſupe-

rieur, qui avoit esté averti quelques heures auparavant, de la venuë de l'Imperatrice, avoit mis ordre à une collation & à un concert de Musique, où rien ne manquoit, car il entre de tout cela dans la devotion de ces bonnes gens, & il n'y en a pas, qui s'entendent mieux pour regaler les gens du monde, que ceux qui font profession d'en estre sortis. J'ay déja dit, qu'elle estoit la beauté & la magnificence des Jardins du Japon ; mais ce n'est rien auprés de ceux de ces solitaires, qui en faisant leurs demeures ordinaires, & a proprement parler leur paradis, n'oublient rien de tout ce qui est capable de charmer la veuë avec tous les autres plaisirs, qu'on trouve dans des pareils lieux. C'estoit ici, que l'on donnoit ce regal à l'Imperatrice: C'estoit dis-je, dans le Jardin de ce superieur, qu'on tâchoit de la divertir sans autre des-

ſein neanmoins, que celuy de l'attirer plus ſouvent dans leurs devotions, afin de leur donner plus de reputation, & d'y avoir par le même moyen plus de monde. Il n'eſtoit entré dans ce Jardin avec l'Imperatrice, que deux où trois des principaux Religieux, qui aydoient le ſuperieur, a faire ſes honneurs du Convent; & cette Princeſſe eſtoit fort contente de leur zele, quand eſtant ſur le point de ſe retirer, le ſuperieur luy demanda permiſſion qu'un de ſes nepueux, qui eſtoit depuis fort peu de temps dans le Convent, peût avoir l'honneur de ſe jetter à ſes pieds, c'eſt ainſi que l'on parle dans ce Pays là, ce nepveu s'appelloit Omendono *Fils du* Prince de ce nom. L'Imperatrice, qui connoiſſoit parfaitement cette famille, qui luy eſtoit alliée d'aſſés prés, nonſeulement elle le luy permit, mais elle luy teſmoigna, qu'elle

le seroit bien ayse de le voir, & peu de temps aprés, elle vit sortir du bout de l'allée, où elle estoit, un Jeune homme d'environ 18 ou 19 ans, qui estoit bien plus propre pour la Cour, que pour la vie solitaire, que ces bons Religieux faisoient profession de mener. C'estoit le nepveu du superieur, qui quoyque dabord un peu embarrassé, de la presence de l'Imperatrice, qu'il n'avoit jamais veuë, n'ayant point encore esté à la Cour, s'acquitta neanmoins de ce devoir, d'un air si peu ordinaire à un jeune homme, qui n'avoit point vû la Cour, & fit son compliment à l'Imperatrice d'une maniere si libre & en même temps si respectueuse, que c'est peu de dire qu'elle en fut surprise, car elle l'avoit esté de sa personne, n'y ayant pas un plus bel homme, ou pour mieux dire, un plus beau garçon dans le monde. C'estoient des

traits, un teint, des cheveux dont il n'y avoit guere de belle femme, qui n'en euſt eſté jalouſe & avec cela une taille, où il ne manquoit rien pour eſtre accomplie. L'Imperatrice eſtoit ſi occuppée a le regarder, que quoy qu'elle eût pluſieurs choſes a luy demander ſur ſa famille, & qu'elle s'y fut même preparée, elle ne luy diſoit môt, & ne ſeroit pas ſortie ſi tot d'un tel ſilence, ſi le jeune Omendono, croyant que le reſpect demandoit de luy, qu'il ſe retirât, aprés avoir fait ſon compliment, ne ſe fuſt mis en devoir de prendre congé d'elle. Elle s'arreſta; & ce qu'elle luy dit dabord, fut ſi peu à propos & plein d'un ſi grand embarras, que ſi elle eût eu a faire à des gens qui l'euſſent examinée, on auroit bien deviné une partie du deſordre, qu'il y avoit dans ſon ame. Elle ſe remit pourtant peu à peu; & quoy qu'elle eût

déja teſmoigné, qu'elle eût envie de ſe retirer, elle n'y ſongea plus; & chercha mille ſujets d'entretiens, pour arreſter toûjours Omendono, qu'il fallut à la fin quitter; parce qu'une de ſes Dames luy fit prendre garde, qu'il eſtoit déja fort tard, & que l'Empereur pourroit eſtre de retour de la chaſſe. Elle partit donc de ce lieu avec un poiſon, dont elle ne commença de ſentir les premiers effets, que quand elle fut en liberté d'examiner, ce qui ſe paſſoit de nouveau dans ſon cœur. Elle trouva l'Empereur à Miaco, qu'elle entretint fort peu ce ſoir-là; & elle ſe retira contre ſon ordinaire de fort bonne heure dans ſon appartement.

Comme mon deſſein n'eſt pas de faire un Roman d'une hiſtoire veritable, que pluſieurs Auteurs de ce Pays-là racontent tous de la même façon, je n'amuſerai pas davantage

le lecteur à tous ces effets, que l'amour ſçait produire, & je dirai en peu de mots, que la belle Imperatrice ayant paru depuis ce jour-là, d'une humeur reveuſe & melancholique, elle qui eſtoit naturellement d'une humeur toute oppoſée, tout le monde en fut ſurpris; & l'Empereur, qui l'aimoit fort tendrement, en eut de l'inquietude, & luy demandoit inceſſemment, le ſujet de ſa melancholie, ſi bien que l'Imperatrice, autant pour ſe defaire de ſon importunité, que pour mieux couvrir le nouveau feu, dont elle eſtoit devorée, feignit un changement de vie, afin qu'on peût l'attribuer à un coup du Ciel. Elle abandonna les divertiſſemens de la Cour, elle en quitta la pompe; mais, ce dont elle eut le plus de peine a ſe defaire, ce fut de Mioxindono, qui avoit pris trop de pouvoir ſur ſon cœur, pour l'en pouvoir chaſſer ſans

peine & même ſans regret, malgré tous les charmes & tous les enchantemens de ce dernier venu. Auſſi ce fut la, le plus grand combat qu'elle eut, & pour s'y reſoudre tout de bon, elle eut beſoin de pluſieurs viſites encore les unes ſur les autres, qu'elle rendit au ſuperieur des Bonzes, qui du commencement la venoit toûjours recevoir avec ſon nepveu ; Elle n'aimoit pas ſeulement Mioxindono, mais elle le craignoit plus que l'Empereur ; & toutes ſes façons & toute ſa devotion, eſtoient bien plus pour tromper ſon Amant, que pour amuſer ſon Epoux, pour qui, elle n'avoit point tant d'égard. mais comme j'ay déja dit, Mioxindono eſtoit un homme difficile a tromper là-deſſus. Il n'eut pas pluſtôt appris les conferences particulieres, que dans ſa devotion, l'Imperatrice avoit avec ce ſuperieur des Bonzes, ſous pretexte de

Di-

Direction ſpirituelle, qu'il crut, que c'eſtoit de la, que venoit ſe changement de cette Princeſſe & la ſource de ſon malheur. Il ne s'imagina pas, que ce bon homme de Superieur, fut l'objet principal de tout ce myſtere, l'Imperatrice eſtoit une femme de trop bon goût; mais il ſavoit, que ces pieux perſonnages, eſtoient quelque fois des inſtruments bien dangereux; & qu'ils aimoient a ſervir leurs amis, quand ils y trouvoient leurs avantages. Il avoit auſſi un Parent dans ce Convent; & il s'aſſeuroit bien, que, s'il y avoit moyen de penetrer dans ce ſecret, il ne luy refuſeroit pas ſon ſecours. Il ne ſe trompa point; & par les choſes que ce Parent luy dit, des viſites & des longs entretiens, que l'Imperatrice avoit dans le Jardin avec le vieux Bonze leur ſuperieur, il fut confirmé plus que jamais dans ſes ſoupçons. Mais on ne ſçavoit point en-

encore trop ſur qui jetter les yeux, pour le veritable ſujet de tous ces entretiens ; Il n'entroit plus perſonne dans ce Jardin, que l'Imperatrice, ſuivie d'une ſeule Dame de ſa confidence & du ſuperieur : On n'entendoit plus parler du nepveu, qui depuis quelques jours avoit fait ſemblant d'aller dans un autre Convent, & ſe tenoit caché dans la cellule de l'oncle, qui donnoit dans le Jardin. Mioxindono, eut beau conjurer ſon Parent de redoubler ſa garde, il n'y avoit pas moyen d'en deſcouvrir davantage, à moins que d'entrer dans le Jardin, & voir de ſes propres yeux, ce qui s'y paſſoit; mais c'eſtoit une affaire que cela; & il n'y avoit point de Bonze dans le Convent, qui eût oſé l'entreprendre; car il y alloit de ſa vie. Mioxindono, qui ne craignoit rien, & à qui la jalouſie faiſoit ſouffrir des maux mille fois plus cruels, que la

mort,

mort, ne balança pas un moment a prendre ce parti, & demanda seulement à son Parent, de luy trouver quelque moyen pour cela. Ce Parent fit tout ce qu'il peut, pour le dissuader d'une entreprise si temeraire, & où il trouveroit bien plus de difficulté, qu'il ne croyoit; & qui ne luy serviroit peut-estre de rien, quand il en pourroit venir à bout: mais c'estoit irritter davantage la passion, qu'il en avoit, que de s'y opposer: si bien qu'il le pria de laisser faire à un homme, à qui la mort dans une pareille occasion, seroit la plus agreable chose qu'il peût souhaitter, pourveu qu'il eût vû une partie, de ce qu'il s'imaginoit de voir: si bien que ce Bonze, deplorant le destin, & l'entestement de son Parent, resolut de ne s'y opposer plus; & de le seconder, autant qu'il pourroit, jugeant bien, qu'il y alloit aussi de la vie, si la chose

chose venoit a esclatter, & qu'il fust descouvert. Ils furent donc ensemble plusieurs fois, a raisonner sur les mesures qu'ils prendroient, afin du moins, qu'en exposant leurs vies, ils ne manquassent pas leur coup; mais comme Mioxindono n'estoit pas un homme a pouvoir aller si souvent dans une maison comme celle-là, sans que cela fût remarqué; d'autant mieux, qu'il n'avoit pas coutume d'y faire trop de visites, & que d'ailleurs il prenoit depuis quelque temps des heures indues pour cela, afin qu'on y prist moins garde; Le superieur ne manqua pas d'en estre adverti. Il savoit, ce qu'on disoit de Mioxindono avec l'Imperatrice; ces gens n'ignorent rien des intrigues du monde; & soupçonneux, comme le sont, tous ceux, qui se meslent d'affaires delicates, il devina une partie du dessein de Mioxindono, ou du moins il crut, qu'il ne

venoit-là ſi ſouvent, que pour obſerver l'Imperatrice. C'eſt-pourquoy, il ne manqua pas de luy en donner auſſitôt avis. Cette Princeſſe, qui ſavoit que Mioxindono avoit un Parent dans ce Cloiſtre, crut, qu'il n'avoit point d'autre deſſein, que celuy de le voir, parce que ſon intrigue s'eſtoit juſques la, meſnagée avec tant de prudence & de ſecret, qu'elle ne voyoit pas qu'il fuſt poſſible, que Mioxindono, en peut avoir ſeulement le moindre ſoupçon: ſi bien qu'elle attribua au zele du bon ſuperieur, la crainte qu'il avoit de ce Prince. Neanmoins pour faire voir, qu'elle ne meſpriſoit pas tout a fait ſes avis, elle s'abſtint durant quelques jours, d'aller à ce Convent, non pas ſans ſe faire une grande violence; & la premiere fois même qu'elle y fut, elle engagea l'Empereur a eſtre de la partie, pour avoir plus de liberté & plus de temps

de

de voir le nepveu, pendant que le ſuperieur entretiendroit l'Empereur. Cela deconcerta un peu nos ſurveillans; & ils jugerent bien, que ce n'eſtoit pas le temps de rien entreprendre, quand l'Empereur s'y trouvoit preſent. Ils reſolurent d'attendre a une meilleure occaſion; mais le defiant ſuperieur, qui ſe fortifioit de jour en jour davantage, dans le ſoupçon qu'il avoit de Mioxindono, quoy qu'il ne peût rien apprendre de certain de ſon deſſein; ne ceſſoit de conjurer l'Imperatrice de ne venir point de quelque temps dans le Convent, ſi elle ne vouloit perdre du moins ſon nepveu. C'eſtoit demander beaucoup à une Princeſſe, qui n'avoit pas coûtume de ſe refuſer jamais rien, de tout ce qui luy pouvoit faire plaiſir: Neanmoins ce bon homme luy faiſoit le danger ſi grand, quoy qu'il ne le crût pas tout à fait tel, qu'elle prit

la resolution de suivre son Conseil, autant qu'elle pourroit. Cependant pour s'amuser, & pour avoir quelque chose, qui peût du moins la rejoüir dans cette absence, & occupper son idée; elle s'avisa de faire faire une statuë d'or massif, qui representoit un jeune homme dans sa forme naturelle ; & qu'elle fit mettre dans son cabinet pour l'adorer sous le nom du Dieu Amida, qui estoit le même Dieu, qu'on adoroit dans ce Convent ; mais non pas si jeune. Il y a même des historiens de ce Pays-là, qui disent, que la statuë ressembloit parfaitement à ce nepveu; mais c'est en dire peut estre un peu trop : mais c'est la verité toûjours, que ce fut à son intention qu'elle fut faite, & que c'estoit un parfaitement bel ouvrage. Ce fut neanmoins un petit secours pour soulager une passion aussi violente, que celle de cette Princesse, qui augmen-

mentoit de jour en jour par les obſtacles & par la difficulté, qu'elle trouvoit, de voir ce qu'elle aimoit. Il fallut ceder ; & la mort même ne lüy paroiſſoit pas ſi cruëlle que cette abſcence ; mais pour plus de ſeureté elle voulut encore mener l'Empereur avec elle, croyant bien qu'elle n'auroit rien a craindre où il ſeroit ; & que cela ſervoit merveilleuſement a couvrir tous les ſoupçons, qu'on pouvoit avoir d'elle : ſi bien qu'elle le pria de la vouloir mener à ce Convent du Dieu Amida, pour y aſſiſter à quelques ſacrifices, qu'on devoit faire. Mioxindono, qui croyoit ſon deſſein plus qu'à demi decouvert, de voir, que l'Imperatrice avoit ceſſé tout d'un coup de venir dans ce Convent, eſtoit dans un mortel deſplaiſir, de ce que par des conſiderations pour l'Empereur, il n'avoit pas profitté de l'occaſion, la derniere fois qu'elle y

 avoit

avoit esté, parce que c'estoit une chose inutile que de rien mesnager, quand il ne cherchoit qu'à se perdre, où a se guerir: si bien qu'il n'eut pas plustôt appris que l'Empereur y devoit retourner, qu'il ne douta pas, que ce ne fut une partie de l'Imperatrice; & il resolut aussitost d'executer ce jour-là, ce qu'il avoit entrepris. Il le fit savoir à son Parent, qui trouva, que c'estoit se precipiter mal à propos, que l'on ne pourroit rien faire, & qu'il falloit attendre à une autre fois, que l'Empereur n'y seroit pas. Il luy écrivit pour le persuader a differer la chose; mais inutilement; Mioxindono estoit déja allé chés Dejandono, avec qui il avoit de grandes liaisons depuis quelque temps; & luy avoit fait confidence du sujet de son desespoir; Ce Dejandono estoit un des plus grands, mais un des moins riches Seigneurs de l'Empire.

Aprés Mioxindono, il eſtoit celuy de toute la Cour, qui avoit rendu le plus de ſervices à l'Empereur pour l'ayder a monter ſur le Troſne. Cependant il en avoit eſté fort mal recompenſé , & ayant demandé un Gouvernement à l'Empereur, qui eſtoit vacant, il le luy avoit refuſé, ſoit parce que ſon Conſeil trouva, que c'eſtoit un homme trop dangereux & entreprenant, pour devoir luy fier un poſte de conſequence, ſoit parce que l'Imperatrice , qui ne l'aimoit point, l'avoit emporté ſur luy, & avoit fait donner cet employ à un de ſes Parens, qui n'eſtoit pas d'un merite egal à celuy de Dejandono. Ce Prince eſtoit d'un eſprit fier & libre a parler; & dans ſes ſatyres qui ſont aſſés ordinaires en ce Pays-là, il n'avoit pas même eſpargné la perſonne de l'Imperatrice. Les femmes ne pardonnent pas cela; & celle-ci n'avoit point trouvé d'occa-

ſion de ſe vanger de Dejandono, qu'elle ne l'eût fait : ce qui avoit terriblement irrité cet Eſprit, à qui il falloit naturellement peu de choſe pour le mettre de mechante humeur: ſi bien qu'il auroit achetté de ſa vie une occaſion d'avoir ſon retour. On peut juger de la, ſi Mioxindono s'eſtoit bien adreſſé pour avoir un confident ſur une affaire comme la ſienne. Il le fortifia dans ſon deſſein entre les foibles remonſtrances du Bonze ſon Parent ; & luy dit, qu'il n'y avoit pas de moment a perdre: Que s'il avoit a trouver l'Imperatrice en faute, comme il ne doutoit pas qu'elle ne le fut, que ce ſeroit mieux dans un temps où l'Empereur y eſtoit pour ſervir de couverture, que dans un autre ; que tout contribueroit a luy faciliter les moyens de juſtifier ſes ſoupçons ; & qu'il luy répondoit & du ſuccez & de la verité de la choſe. Dejandono avoit ſes

fins

ſins quand il parloit de cette maniere à Mioxindono : Eſtant auſſi mécontent qu'il l'eſtoit de la Cour, il y avoit long-temps, qu'il cherchoit a en degoûter encore quelqu'un comme luy, pour entreprendre quelque choſe de grand eſclat, pour relever ſa fortune ou pour perir. Mioxindono eſtoit dabord celuy ſur qui il avoit jetté les yeux, mais l'amour qu'il avoit pour l'Imperatrice luy avoit fait deſeſperer d'en pouvoir venir à bout ; & inſenſiblement la fortune ou pluſtôt l'amour, avoit diſpoſé les choſes ſelon ſes vœux ; c'eſtoit luy, qui avoit pouſſé Mioxindono a s'eſclaircir de ſes ſoupçons ; & ayant l'eſprit le plus propre du monde pour animer un homme à la vengeance, il n'avoit pas eu beaucoup de peine d'y porter un amant qui eſtoit poſſedé de rage & de jalouſie. Ils reſolurent donc enſemble, qu'ils accompagneroient ce jour-là l'Em-

pereur dans ce Convent, qu'ils s'y feroient suivre, parce qu'ils avoient de plus fidelles amis, dont une partie se mesleroit avec la suite de l'Empereur, & les autres les suivroient quelque temps aprés, pour les soûtenir en cas de besoin. Dejandono se chargea de toute cette conduite; & laissa à son ami seulement le soin, de voir ce qui se passoit dans ce Jardin, par le secours du Bonze son Parent. De quelle maniere que la chose tournât, Dejandono avoit ce qu'il souhaittoit: car si l'Imperatrice estoit criminelle envers Mioxindono, il le connoissoit pour un homme qui ne manqueroit pas de se vanger avec éclat; & que s'il s'estoit trompé, il se rendoit toûjours criminel auprés de l'Empereur, par la hardiesse qu'il prennoit d'entrer par surprise dans un lieu où l'Imperatrice estoit toute seule: Et ainsi de quelque maniere que la chose peut tourner,

ner, il l'alloit broüiller furieusement avec la Cour, & l'engager a prendre parti avec luy. Cela estoit assés bien imaginé, & l'affaire estant d'ailleurs assés bien concertée, ils disposerent les choses pour l'execution, & se rendirent auprés de l'Empereur, qu'ils accompagnerent dans ce Convent. Le Bonze, confident de l'entreprise, les attendoit avec des grandes impatiences, & en même temps de grandes frayeurs. Toutes choses estoient prestes du costé du Jardin, il avoit trouvé un endroit, qui donnoit dans une Cour d'une vieille cellule à demi ruinée, où personne ne demeuroit; & dans un coin, que faisoit le Jardin, & où la muraille estoit un peu foible, il avoit pratiqué un trou, qui donnoit dans un Cabinet de verdure, & dont les fueillages cachoient de l'autre costé le trou. Ce fin Bonze y avoit travaillé plusieurs nuits; & l'espace

estoit assés grand pour qu'un homme y peut passer librement, à la reserve des feuillages, qui, quand il en seroit temps, on jugeoit bien, qu'ils ne seroient pas difficiles a rompre. Il n'y avoit que ce seul endroit du Jardin, où ce Bonze eût pu faire, ce qu'il avoit fait, ni que ce seul moyen pour y entrer, car les murailles estoient trop hautes pour songer a les vouloir escalader. Mioxindono & Dejandono n'eurent pas plustôt vû l'Imperatrice se separer de l'Empereur, & prendre le chemin de la cellule du superieur, qui estoit un des plus beaux appartemens du Convent, qu'ils songerent aussi, chacun de son costé, a aller mettre en execution, ce qu'ils avoient resolu. Dejandono sort le premier sans bruit, pour aller assembler ses gens, & se rendre au poste, dont ils estoient convenus, qui estoit derriere cette vieille cellule, d'où il

n'y avoit qu'une petite muraille a sauter, & un petit fossé a passer pour se joindre à eux. Mioxindono, dont l'impatience n'estoit pas un des moindres maux qui bourreloient son ame, ne tarda pas long temps non plus a se rendre auprés du Bonze son Parent, qui l'attendoit avec des mouvemens bien differens des siens, mais qui ne le faisoient guere moins suër. Il avoit déja veu l'Imperatrice entrer dans le Jardin, & Mioxindono ne fut pas plustôt arrivé auprés de luy, que par des grands detours, afin qu'on ne peut ni les soupçonner ni les suivre, ils se rendirent ensemble vers cette Cour de la vieille cellule, où estoit le trou pour entrer dans le Jardin. Ils prirent encore ensemble quelques mesures pour s'advertir ou s'entre secourir en cas de besoin; & aprés sans attendre davantage, Mioxindono, ayant a force de mains rompu tout le fueillage

de ce Cabinet, qui l'empêchoit de passer, il entra dans le Jardin, & dans le trouble & la passion où il estoit, ne sachant, comme un aveugle, où il alloit; n'auroit jamais sçeu deviner, ou estoit l'Imperatrice, si la confidente de cette Princesse qui se promenoit dans le Jardin, toute estonnée de le voir, ne se fût mis a courir vers sa Maistresse, pour l'avertir de l'entrée de Mioxindono: si bien que celuy-ci jugeant aussitôt de son dessein, & la voulant prevenir, se mit a courir plus fort qu'elle, & la devanca pour entrer dans une grotte, dont je ne ferai pas ici la description, car le temps presse, & j'ai trop de choses a dire; mais enfin on croira assez qu'il falloit du moins, que ce fût un endroit bien agreable, puisque l'Imperatrice l'avoit choisi pour les momens les plus heureux de ses amours. Sa confidente y voyant entrer Mioxindono, & ne pouvant l'en

em-

empécher ſe mit a faire deux où trois grands cris, qui ſurprirent veritablement la Maiſtreſſe, mais qui ne luy ſervirent pas de grand choſe, Mioxindono eſtoit déja trop proche d'elle, & la trouva dans l'eſtat le plus tuant & le plus cruel où un Amant puiſſe voir, ce qu'il aime. Ce fut ici, que la fureur tranſporta ſon ame: il tira ſon ſabre pour fendre la teſte du pauvre nepveu, mais avec la precipitation qu'il y alloit, l'Imperatrice s'eſtant jettée ſur luy, il manqua ſon coup, & ſon ſabre donna ſur un bras de céte triſte Princeſſe, que tous ſes habits n'empecherent point qu'elle ne fut bleſſée, dont il ſortoit une grande quantité de ſang; cela n'empecha pas neanmoins, qu'il ne ſuivit les mouvemens de ſa fureur, & ayant renverſé l'Imperatrice, & aprés elle la confidente, qu'il trouva ſur ſon paſſage, pour courir aprés le nepveu,

de ce Cabinet, qui l'empêchoit de passer, il entra dans le Jardin, & dans le trouble & la passion où il estoit, ne sachant, comme un aveugle, où il alloit; n'auroit jamais sçeu deviner, ou estoit l'Imperatrice, si la confidente de cette Princesse qui se promenoit dans le Jardin, toute estonnée de le voir, ne se fût mis a courir vers sa Maistresse, pour l'avertir de l'entrée de Mioxindono: si bien que celuy-ci jugeant aussitôt de son dessein, & la voulant prevenir, se mit a courir plus fort qu'elle, & la devanca pour entrer dans une grotte, dont je ne ferai pas ici la description, car le temps presse, & j'ai trop de choses a dire; mais enfin on croira assez qu'il falloit du moins, que ce fût un endroit bien agreable, puisque l'Imperatrice l'avoit choisi pour les momens les plus heureux de ses amours. Sa confidente y voyant entrer Mioxindono, & ne pouvant l'en
em-

empécher se mit a faire deux où trois grands cris, qui surprirent veritablement la Maistresse, mais qui ne luy servirent pas de grand chose, Mioxindono estoit déja trop proche d'elle, & la trouva dans l'estat le plus tuant & le plus cruel où un Amant puisse voir, ce qu'il aime. Ce fut ici, que la fureur transporta son ame: il tira son sabre pour fendre la teste du pauvre nepveu, mais avec la precipitation qu'il y alloit, l'Imperatrice s'estant jettée sur luy, il manqua son coup, & son sabre donna sur un bras de céte triste Princesse, que tous ses habits n'empecherent point qu'elle ne fut blessée, dont il sortoit une grande quantité de sang; cela n'empecha pas neanmoins, qu'il ne suivit les mouvemens de sa fureur, & ayant renversé l'Imperatrice, & aprés elle la confidente, qu'il trouva sur son passage, pour courir aprés le nepveu,

qui avoit déja gagné la cellule de son oncle où il s'estoit enfermé, il enfonça d'un seul coup la porte, & courant toûjours avec la même fureur aprés son Rival, qui, ne croyant pas estre en seureté dans cette maison, avoit pris la fuite vers le quartier où estoit la Cour; il l'atteignit à vingt ou trente pas de la sale où estoit l'Empereur, & d'un seul coup de sabre, il l'estendit par terre. Cette action, qui ne manqua pas d'avoir des spectateurs, fut aussitôt rapportée à ce Prince, qui courut avec le superieur, pour voir ce que c'estoit. Je ne m'arresterai point non plus a d'écrire l'estonnement de l'Empereur, ni les lamentations de l'Oncle, quand il eut reconnu son nepveu, qui ne vescut, qu'autant de temps qu'il en falloit pour luy faire le recit de sa pitoyable histoire. L'Empereur commenda en même temps, qu'on courut aprés Mioxindono,

dono, & qu'on le saisit vif ou mort; mais il ne falloit pas aller bien loin pour le trouver : car il n'eût pas plustôt fait son coup, que sans doubler le pas, & d'un air froid comme s'il n'y eut eu rien a craindre pour luy, il prit le chemin ordinaire pour sortir du Convent, celuy du Jardin estant le plus long; mais voyant courir des gens de l'Empereur aprés luy, il jugea bien, que c'estoit pour le prendre. C'est-pourquoy il se mit en devoir de leur faire achetter bien cher sa prise; & jamais lyon ne se demena d'une troupe de chiens & de chasseurs, comme il faisoit en se retirant. Le Bonze, qui l'attendoit dans cette vieille cellule, ou il s'estoit caché, entendant faire beaucoup de bruit & beaucoup de cris dans le Jardin & dans le Convent, & ne voyant point venir Mioxindono, il crut effectivement, qu'il avoit fait son coup, mais

qu'il estoit pris : si bien qu'il ne jugea pas à propos d'estre plus long temps en sentinelle ; il sauta la muraille, & passant le ruisseau il fut avertir Dejandono, de ce qu'il avoit entendu. Ce Prince estoit dans une terrible inquietude, quand un de sa troupe, qu'il avoit laissé dans le Convent, pour estre tesmoin, de ce qui s'y passeroit, & l'en venir advertir en cas de besoin, vint à toute bride luy dire, que c'estoit fait de Mioxindono, s'il ne venoit au plutôt le secourir : A peine Dejandono luy laissa achever de parler, qu'il piqua de ce costé-là ; & vint avec cinq ou six Cavaliers des mieux montez au secours de son ami, qui avoit asseurement besoin de luy, car il estoit déja blessé en plusieurs endroits, & le nombre de ceux qui l'attaquoient augmentoit à tous momens ; si bien que Dejandono, qui estoit à cheval avec ceux qui l'avoi-

ent suivi, eut dequoy faire valoir son sabre & sa valeur : il escarta aussitôt toute cette troupe de gardes & de courtisans de l'Empereur, & ayant donné temps à Mioxindono, de monter sur un cheval d'un de ses gens, ils auroient mis à mort, tout ce qu'il y avoit la de gardes de l'Empereur, quoy qu'ils fussent plus de cent, contre une vintaine de Cavaliers qu'ils estoient, si l'Empereur luy-même n'eût paru à la teste de plusieurs autres gens de sa Cour, qui faisoient encore plus de deux cents personnes : si bien que nos Princes furent obligez de se retirer au plutôt. Ce qu'ils firent neanmoins en assés bon ordre ; mais il ne se seroient pas neanmoins sauvez, car le Commendant des gardes en avoit envoyé une partie pour se saisir du chemin de Miaco, afin que Mioxindono ne peût pas leur échapper ; & il falloit passer sur le ventre à tout cela,

cela, ce qui estoit bien difficile, ayant des ennemis devant & derriere; mais ce corps de reserve qu'ils avoient fait de leurs amis, & qui virent l'extremité, où les Princes estoient reduits, arriverent fort à propos à leurs secours, & donnant les premiers sur ce dernier escadron des gardes de l'Empereur, comme c'estoient tous des gens choisis, ils les eurent bientôt mis en deroute; & ils se joignirent aux Princes, avec quoy ils estoient capables de batre tout ce que l'Empereur avoit alors de gens auprés de luy: mais ils jugerent plus à propos de songer à leur seureté, avant qu'on envoyât chercher à Miaco la grande garde, qui estoit de six mille Hommes; comme en effet on avoit donné ordre pour cela; & ils s'estoient retirez tout à temps, quand elle arriva. La douceur de l'Empereur ne fut pas si grande d'avoir vû l'Impe-

ratrice bleſſée & toute en ſang, comme d'avoir manqué de prendre Mioxindono, pour lequel il avoit depuis quelque temps quelque ſorte de jalouſie; mais cette avanture la redoubla: Et quelque hiſtoire, que l'Imperatrice & ſa confidente luy peuſſent faire là-deſſus, quoyque, dis-je le ſang & l'action de ce Prince paruſſent juſtifier l'innocence de cette Princeſſe, il y trouvoit des traces d'un tranſport, qui ne pouvoit eſtre produit, que par l'amour; le meurtre du nepveu du ſuperieur achevoit de l'en convaincre & en même temps de le deſeſperer, des deux coſtez. On porta l'Imperatrice à Miaco. La bleſſure de ſon bras n'eſtoit pas grande; mais celle de ſon cœur eſtoit telle, que quand elle apprit la mort de ſon cher Amant elle s'evanouit vint fois. Heureuſement pour elle l'Empereur ne la voulut

pas voir dans cet eſtat-là ; car elle ne revenoit à elle, que pour dire toutes les extravagances d'une Amante emportée ; & qui ne firent que trop comprendre à ceux qui la virent dans ce temps-là, une partie de la verité, du ſujet de cette tragedie. L'Empereur tomba des ce jour-là dans une melancholie ſi grande, que nonſeulement il ne vouloit voir perſonne pour le conſoler ; mais qu'il ne donnoit aucun ordre pour faire pourſuivre les coupables, où pour les empecher de pouſſer plus loin leur attentât : Et cependant on ſavoit, que ce n'eſtoient pas deux hommes a mepriſer ; on vit en fort peu de jours, tout ce qu'ils avoient de Parens & d'amis, qui craignoient d'eſtre envelopez dans leur diſgrace, comme c'eſt la coûtume du Pays, ſe retirer ſans bruit de la Cour, & ſe joindre par neceſſité avec eux : ainſi ils

ils ſavoient tout ce qui s'y paſſoit & le peu d'ordre qu'on donnoit a les pourſuivre ; pendant que de leur coſté ils ſe m'eſtoient en devoir, non-ſeulement, de faire une vigoureuſe reſiſtence, mais d'attaquer, en cas que l'on leur en donnât le temps. Et en effet comme aprés avoir aſſemblé un nombre aſſés conſiderable de troupes, qui pouvoient faire environ douze mille hommes, mais tous braves gens & preſque tous de qualité & Officiers, voyant la *lethargie* & l'abattement où la melancholie avoit jetté l'Empereur, qui ne ſe ſeroit jamais imaginé, que les Princes euſſent oſé l'attaquer dans Miaco, où il pouvoit dans deux heures mettre plus de cinquante mille hommes ſur les armes, ces deux Princes dis-je reſolurent, avec l'intelligence qu'ils avoient dans la Ville, & à la Cour, de ſurprendre l'Empereur & de s'en defaire : ſi

bien que toutes choſes eſtant preſtes pour un ſi hardi deſſein ; & les Generaux ayant pris toutes les meſures neceſſaires pour le faire reuſſir, ils ſe mirent en marche ſur l'entrée de la nuit pour aller vers Miaco, dont ils eſtoient eſloignez de cinq ou ſix lieuës, mais comme ce n'eſtoit que de la Cavalerie, ils firent ce chemin la en fort peu de temps, & arriverent ſur les deux ou trois heures du matin aux Portes de Miaco. Leurs amis de dedans, dont le nombre eſtoit aſſés grand, & qui eſtoient advertis de leur venuë, ne virent pas pluſtôt les ſignaux, qu'on leur fit de dehors, que donnant bruſquement ſur le grand corps de garde de la Porte, par où les Rebelles devoient entrer, qui eſtoit compoſé ordinairement de huict cents hommes, mais qui dormoient preſque tous, firent main baſſe ſur tout ce qui leur reſiſta, enfoncerent les Portes, ab-

batti-

battirent les ponts levis, & donnerent entrée aux Princes, dont ce nonseulement mit dabord toute la Ville dans un épouvantable desordre. On ne savoit dabord ce que c'estoit : on n'entendoit qu'une grande rumeur, qui couroit de ruë en ruë, & qui augmentoit à mesure que les Rebelles s'avencoient dans la Ville : mais quand on entendit retentir le nom de Mioxindono, & qu'on sçeut qu'il estoit dans la Ville, on ne douta pas du pillage & d'un bouleversement general : si bien, qu'au lieu de se mettre en defense, chacun ne cherchoit qu'à prendre ce qu'il avoit de plus precieux pour se sauver hors de la Ville, s'imaginant deja de voir les Soldats en furie ; piller, saccager, brusler toute la Ville, comme cela estoit presque infaillible. L'Empereur, qui fut des premiers a estre adverti, de ce qui se passoit, au

bien que toutes choſes eſtant preſtes pour un ſi hardi deſſein ; & les Generaux ayant pris toutes les meſures neceſſaires pour le faire reuſſir, ils ſe mirent en marche ſur l'entrée de la nuit pour aller vers Miaco, dont ils eſtoient eſloignez de cinq ou ſix lieuës, mais comme ce n'eſtoit que de la Cavalerie, ils firent ce chemin la en fort peu de temps, & arriverent ſur les deux ou trois heures du matin aux Portes de Miaco. Leurs amis de dedans, dont le nombre eſtoit aſſés grand, & qui eſtoient advertis de leur venuë, ne virent pas pluſtôt les ſignaux, qu'on leur fit de dehors, que donnant bruſquement ſur le grand corps de garde de la Porte, par où les Rebelles devoient entrer, qui eſtoit composé ordinairement de huict cents hommes, mais qui dormoient preſque tous, firent main baſſe ſur tout ce qui leur reſiſta, enfoncerent les Portes, ab-

batti-

battirent les ponts levis, & donnerent entrée aux Princes, dont ce nonſeulement mit dabord toute la Ville dans un épouvantable deſordre On ne ſavoit dabord ce que c'eſtoit : on n'entendoit qu'une grande rumeur, qui couroit de ruë en ruë, & qui augmentoit à meſure que les Rebelles s'avencoient dans la Ville : mais quand on entendit retentir le nom de Mioxindono, & qu'on ſçeut qu'il eſtoit dans la Ville, on ne douta pas du pillage & d'un bouleverſement general : ſi bien, qu'au lieu de ſe mettre en defenſe, chacun ne cherchoit qu'à prendre ce qu'il avoit de plus precieux pour ſe ſauver hors de la Ville, s'imaginant deja de voir les Soldats en furie ; piller, ſaccager, bruſler toute la Ville, comme cela eſtoit preſque infaillible. L'Empereur, qui fut des premiers a eſtre adverti, de ce qui ſe paſſoit, au

lieu de donner ſes ordres pour faire prendre les armes à tout ce qu'il avoit de Gendarmerie dans la Ville, qui avec le nombre de gens de ſa Cour pouvoient faire un corps d'environ dix mille hommes, tous gens bien diſciplinez, & qui eſtant rangez au tour de ſon Palais bien en ordre, eſtoient capables, nonſeulement, de faire une longue & vigoureuſe reſiſtence; mais même de batre les Rebelles, s'ils eſtoient menez & commendez par quelques bons chefs, l'Empereur, dis-je, épouvanté luy même des cris & des lamentations, qu'il oyoit dans toute la Ville, & ſur tout dans ſon Palais, ſa propre mere avec ſes filles, s'eſtant venu jetter à ſes genoux, pour le prier de ſe ſauver, & de ne les expoſer pas à la rage de ſes ennemis, qu'on faiſoit forts de plus de cent mille hommes: ſi bien que ce Prince touché de leurs larmes,

& ne ſachant à qui ſe fier dans ſa Cour, où il n'y avoit pas un homme de commendement, qu'il ne crût gagné par Mioxindono, qui eſtoit leur General, penſa effectivement, que c'eſtoit le meilleur parti, que de gagner la Campagne ou il auroit plus de temps d'aſſembler les troupes de l'Empire, pour donner enſuite plus a propos & mieux en ordre ſur les Rebelles, qui ſeroient occuppez pluſieurs jours au pillage de cette Ville; & qui enſuite ayant fait leur coup ſe diſperſeroient la moitié d'eux-mêmes, deſorte que la victoire luy ſeroit aiſée. Mais quelques-uns des principaux de ſa Cour, à qui ſa peur n'avoit pas troublé le ſens comme à luy; & qui ne voyoient pas que le danger fût encore ſi grand, qu'on n'y peût mettre ordre, entendant la reſolution qu'il avoit priſe, & même ſans les conſulter, furent auſſitôt

tôt auprés de luy, & le trouverent sur le point, qu'il alloit partir avec sa mere & ses enfans, sa femme s'estant deja sauvée par un autre endroit, & luy n'ayant avec luy pour toute suite, que vint ou trente gardes & quelques Courtisans, qui le suivoient plustôt de peur, que par aucun dessein qu'ils eussent de l'escorter. Alors ces Seigneurs se jettans à ses genoux, le prierent de considerer un peu plus ce qu'il faisoit, qu'il estoit honteux à un Empereur comme luy, de fuïr devant ses sujets: Que le peril n'estoit pas si grand, que peut-être il se l'imaginoit: qu'il avoit dans la Ville & auprés de luy un nombre de sujets & de serviteurs fidelles, qui periroient plustôt, que de l'abandonner, & qu'il alloit chercher sa perte en fuyant comme il faisoit, d'une maniere & dans un estat si peu digne de luy; au lieu qu'il pouvoit par sa seule presence ranimer

mer ſes gens, reſtablir l'ordre, que la nuit & la terreur avoient chaſſé, & remettre ſes affaires en ſi bon eſtat, qu'on feroit repentir les Rebelles, de leur felonnie & de leur temerité. Cette remonſtrance, bien plus longue & bien plus forte que je ne dis ici, quoyqu'il n'y eût pas de temps a perdre en paroles, venant de la part des gens, qui ne pouvoient point eſtre ſoupçonnez de trahiſon; parce que l'Empereur les connoiſſoit pour de fidelles ſujets, entre leſquels même il y en avoit quelques-uns de ſes parens, cet avis, dis-je, fort raiſonnable & fort digne de ces Seigneurs, fit changer de deſſein à l'Empereur, & retournant dans ſon appartement, il aſſembla ſon Conſeil, pour ſavoir dabord ce qu'il y auroit a faire, les avis furent dabord aſſés partagez; mais tous conclurent neanmoins à la fin, d'envoyer quelqu'un vers les Rebelles,

pour leur demander, ce qu'ils souhaittoient; & entrer en traitté, avec eux, ce qu'on pourroit faire durer autant de temps qu'il en falloit, pour faire venir les troupes de l'Empereur, qui estoient aux environs de Miaco, & qui estoient plus que suffisantes pour chasser les Rebelles. Cette resolution ainsi prise, comme personne ne s'offroit pour cette Ambassade, Amandono Chancelier de l'Empereur & venerable vieillard de plus de 90 ans, plus resolu & plus ardent que tout ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs au tour de ce Prince, se vint jetter à ses pieds, le priant de vouloir l'employer à cette commission: Qu'il avoit peu de temps à vivre, & ainsi qu'il ne luy sacrifieroit pas grand chose, quand il ne luy en coûteroit que la vie, trop heureux s'il la pouvoit donner pour le salut de son maistre. L'Empereur, attendri des paroles & de

l'action genereuse d'un sujet de si grand merite, eut de la peine à luy accorder, ce qu'il demandoit; mais enfin ne pouvant resister à son zele, & a l'ardent desir qu'il en avoit, ne doutant pas, qu'il ne fût mieux servi de luy que de tout autre, estant un homme d'une grande prudence & d'une grande conduite, il l'embrassa, & luy dit que le destin de sa personne & celuy de sa Conronne estoient entre ses mains & qu'il pouvoit faire tout ce qu'il jugeroit a propos, qu'il l'approuveroit. Amandono s'estant alors jetté tout de son long à ses pieds, il se releva avec le visage plus gay & plus riant, que si l'Empereur luy eût fait present de deux ou trois Royaumes; & l'ayant encore remercié de l'honneur qu'il luy faisoit, voyant bien qu'il n'y avoit plus de temps a perdre, il prit congé de son maistre, & alla monter à cheval, suivi seulement

de quelques-uns de ſes gens, qui portoient des flambeaux, pour le faire connoiſtre de plus loin. Il trouva les Rebelles, qui déja au nombre de plus de vint mille, ſe rangeoient en bataille dans la grande Place de Miaco, qui, toute vaſte qu'elle eſtoit, avoit de la peine a les contenir. On le reconnut dabord; & comme c'eſtoit un Perſonnage generalement eſtimé dans tout l'Empire, on eut du reſpect pour luy, & l'on le laiſſa approcher vers Mioxindono, qui s'avença auſſi vers luy, ſuivi de Dejandono qui le ſaluerent avec plus de reſpect qu'ils n'auroient fait l'Empereur. Dabord Amandono prenant la parole, avec ſa douceur naturelle, & en même temps l'authorité, que ſa charge & ſon âge luy donnoient, fit ſavoir à ces deux fameux Rebelles le ſujet, pour lequel il eſtoit envoyé vers eux; mais Mioxindono qui craignoit les effets de la preſence & ſur tout de l'elo-

quence

quence de ce vieillard ſur ſes Soldats, ſachant la veneration que les plus farouches avoient naturellement pour luy, ne voulut pas avoir un long entretien avec luy; & pour s'en defaire pluſtôt, il luy dit, qu'il n'avoit qu'à s'en retourner auprés de l'Empereur, qu'il alloit aſſembler ſes amis, & prendre leurs avis, ſur le ſujet de ſa deputation; & que dans une heure, on luy porteroit la réponſe. Et avec ces paroles il le fit conduire par quelques Officiers juſques hors de la place, ſous pretexte d'empecher, qu'on ne luy fiſt aucune injure; mais dans la verité, pour ne luy donner pas la liberté de parler aux Soldats, comme il auroit fait ſans doute. Il arriva donc auprés de l'Empereur, pour luy rendre compte de l'Eſtat des Rebelles & de ſa commiſſion, qu'il n'avoit encore que commencée. Pendant ce temps-là celuy à

qui on avoit donné charge de faire aſſembler toute la Gendarmerie, qu'il y avoit dans la Ville, & qui compoſoit la garde de l'Empereur, vint apporter la nouvelle, comme le Commendant avoit eſté tué avec une partie de ſes gens, s'eſtant voulu faire jour au milieu d'un corps des Rebelles, & que le reſte s'avençoit tant qu'il pouvoit vers le Palais, mais que la pluſpart deſertoient pour prendre parti avec les Rebelles, pour leſquels plus de la moitié de la Ville s'eſtoit déja declarée. Cette nouvelle affligea l'Empereur, qui commença a ſe repentir de n'avoir pas ſuivi ſon premier Conſeil, qu'il voyoit bien avoir eſté le plus ſeur, s'il n'eſtoit pas le plus glorieux. On faiſoit encore quelque eſperence ſur les troupes de dehors, qui pouvoient bien faire 30 mille hommes, ſi l'on leur donnoit le temps de les aſſembler & de

les conduire à Miaco, à quoy il falloit bien du moins vint quatre heures, quelque diligence qu'on y fist, & quelque nombre de gens qu'on eût mis en Campagne pour cela; mais on avoit à faire à des Ennemis, qui ne s'endormoient point, & qui savoient mieux qu'eux, le mestier de la guerre; puisqu'ils en avoient toûjours esté les Commendants. Ils estoient même instruits de tout ce qui se passoit dans le Palais, où ils avoient leurs intelligences & leurs Espions. Ils ne furent pas une heure a apporter à l'Empereur la réponse, qu'ils luy devoient faire sur la deputation d'Amandono; & deux Officiers furent envoyez pour cela. L'Empereur estant alors dans son Conseil donna ordre à Amandono de leur aller donner audiance, & de savoir ce qu'ils desiroient. Le Chancelier receut ces deux Officiers, qui estoient accompagnez de

plus de deux cents autres tous armez, & qui luy presenterent un écrit, par lequel on voyoit les grandes pretensions de ces deux chefs des Rebelles, tant pour eux que pour ceux qui les avoient suivis, à quoy la moitié de l'Empire n'auroit pû suffire, outre les loix qu'ils vouloient imposer à l'Empereur, & qui estoient indignes du moindre Prince, & non pas de celuy qui estoit leur maistre: & par dessus cela il y avoit une liste des Principaux Seigneurs de la Cour, dont ils demandoient les testes: Ajoûtant pour conclusion, qu'ils en attendoient la réponse dans une heure, n'ayant pas pris davantage de temps pour faire la leur; à faute de quoy ils viendroient mettre le feu dans le Palais pour les y brusler tous en vie. Le vieux Chancelier emporté d'indignation & de colere contre les Auteurs d'un écrit si insolent & si injuste se laissa

aller a faire contre eux mille imprecations, & a dire tout ce que le zele pour le ſervice de ſon maiſtre & la juſtice luy inſpirerent, contre des Traiſtres & des Rebelles. Aprés quoy ayant renvoyé ces deux Deputez ſans autre reponſe, vers ceux qui les avoient envoyez, il s'en retourna avec cet écrit auprés de l'Empereur, devant lequel il ne fût pas pluſtôt, que la douleur luy ayant oſté la voix, le deſeſpoir luy donna encore aſſés de reſolution & de force, pour prendre ſon poignard, & pour s'en donner deux où trois coups dans le ventre, à l'uſage de ce Pays-là. Cette mort volontaire en attira pluſieurs autres, de ceux que la frayeur avoit déja ſaiſis; & qui voulurent teſmoigner leur zele à l'Empereur, qui avoit beſoin d'eux & non pas de leur mort. Il voulut faire ceſſer ce carnage en paſſant dans une autre ſale, où ayant

consulté avec ce qui luy restoit de fidelles sujets au tour de luy, au sujet de cet écrit des Rebelles, pour voir encore ce qu'il y avoit a faire dans une pareille extremité, il fut dit, qu'on suivroit le premier dessein de l'Empereur, qui estoit de gagner la Campagne; mais quand on voulut l'executer, il ne fut plus temps: Les Rebelles s'estoient déja saisis de toutes les avenuës; & le Palais venoit d'estre investi de leurs Troupes. Le desespoir commença, alors de prendre ceux qui estoient pour l'Empereur, & l'on n'entendoit dans tout le Palais, que cris & que pleurs, sur tout quand on y vit, le feu aux quatre coins, que Mioxindono venoit d'y faire mettre. L'Empereur resolut alors de sortir & de mourir plustôt les armes à la main, que d'un genre de mort, si cruël & si indigne de luy, comme celuy du feu: mais il eut bien de la peine

peine à se defaire des bras de sa mere & de ses Enfans, qui avec des cris lamantables, & qui luy fendoient le cœur, le prioient de ne les point abandonner, & qu'ils peussent au moins mourir avec luy. Il s'en arracha à la fin par force; & se mettant à la teste de deux cents des plus resolus des siens, il se jetta au milieu des ennemis, dont il fit un horrible carnage: mais celuy qui se fit encore le plus distinguer par sa valeur dans cette sortie, fût le fils d'Amandono jeune homme d'environ vint cinq ans, qui voulant vanger la mort de son Pere, & defendre la vie de son Empereur, fit de choses prodigieuses. Il gagna le devant de l'Empereur, & luy faisoit faire jour par tout où il passoit, & l'Empereur à son tour empêchoit, qu'on n'attaquât un si brave homme par derriere, à qui il sembloit que tout le monde en vouloit, par la honte

que les Rebelles avoient, de n'oser paroistre devant luy. Ils avoient déja franchi le plus difficile, n'estant plus resté que dix ou douze, des deux cents qui estoient sortis du Palais, & ils gagnoient déja le dehors de la Ville, quand le cheval de l'Empereur tout percé de coups s'abattit sous luy, & le blessa par sa cheute, d'une maniere qu'il ne peut se relever: si bien qu'il fut accable-là avec son brave defenseur, qui pouvant se sauver; aima mieux mourir avec son maistre, à qui il esleva de sa propre main, une trophée de corps morts, que de survivre à tant de malheurs: Pendant ce temps-là Dejandono qui estoit d'un esprit naturellement violent & emporté, estant entré dans le Palais par les endroits, que le feu n'avoit point encore pris, il y fit faire un massacre épouvantable, n'espargnant ni sexe ni âge, ni rang ni titre; la Mere de l'Empereur ayant
esté

esté des premieres a recevoir la mort, qu'elle attendoit comme une grace, pour ne pas voir le reste d'une si terrible desolation. Ses filles, qui estoient des Princesses d'une beauté a toucher les plus farouches, n'eurent pas un meilleur sort, & il n'y en eut que deux, à qui les barbares firent grace. Pour les autres Dames où Filles du Palais, qui s'estoient presque toutes retrenchées dans une sale où elles attendoient à demi mortes, la fin d'une si sanglante tragedie, elles furent despouillées toutes nuës & données en proye à tous ceux qui en voulurent; aprés quoy on les massacra. On courut ensuite au tresor, que l'on pilla; & où il y avoit de millions sans nombre: Et enfin n'y ayant endroit dans le Palais où le feu n'estoit pas encore, qu'on ne courût, & qu'on ne visitât, on trouva à la fin Cavadono Vocata, Frere de l'Empereur, que la furie des Sol-

dats reſpecta, parce qu'il tenoit aprés le Dayro, le premier rang dans la Religion. Il les receut ſans trembler ; & ſans changer de viſage, eſtant tout reſolu à la mort ; mais leur ayant repreſenté, avec une eloquence qui luy eſtoit naturelle, l'injure qu'ils feroient à leurs dieux en ſa perſonne, s'ils trempoient leurs mains dans ſon ſang, dont ils leur demanderoient compte, ils n'oſerent jamais rien attenter ſur luy. Au contraire l'ayant pris au milieu deux, avec ce reſpect qu'impriment les choſes ſacrées, ils le portèrent hors du Palais, pour le preſerver des flames. Mioxindono voyant cette veneration ; & en craignant les conſequences, fit ſemblant d'entrer dans le même ſentiment, & l'ayant remis entre les mains de quelques Soldats affidez, ſous pretéxte d'en avoir ſoin, il le fit tranſporter dans un Cloiſtre à deux lieuës de Miaco ; où

il donna ordre, qu'il fût gardé à veüe sous l'escorte de six mille Soldats. On n'estoit plus en peine que de l'Imperatrice, sur tout Mioxindono, qui vouloit avoir le plaisir de se vanger; mais en Amant & non pas en ennemi cruël, tout ce qu'il avoit fait jusques-là ne tendant qu'à cette fin. Mais Dejandono, qui estoit animé par de sentiments contraires à ceux de Mioxindono, & qui se vouloit vanger de cette Princesse tout autrement, que Mioxindono n'eut pas plustôt apris, qu'elle s'estoit retirée dans le Convent, où estoit son cher Bonze, esperant d'y trouver du refuge, & que la fureur des conjurez n'iroit pas jusqu'à profaner un liéu sacré, & en violer les loix, s'y transporta incessemment avec une suite des plus determinez, afin que si les moines, comme ils avoient fait autrefois, se vouloient mettre en defense, il les peût pu-

nir de leur temerité. Mais on luy ouvrit aussitôt les portes, & la peur où plustôt la lachetté de ces faux Religieux alla même si loin, que de luy livrer aussitôt l'Imperatrice, afin qu'il espargnât leur Convent. Cette malheureuse Princesse parût devant luy, d'une fierté, qui ne dementit point son rang; & luy demenda la premiere, ce qu'il venoit chercher dans un lieu si saint que celuy-là, & si ce n'estoit pas assés d'avoir trempé ses mains cruelles, & parricides dans le sang de son maitre & de son Empereur, sans y vouloir adjoûter celuy d'une Imperatrice, qui s'estoit mise sous la protection des Dieux. Dejandono luy ayant respondu brusquement, qu'il ne connoissoit point en son mari ni en elle d'Empereur ni d'Imperatrice, mais de francs usurpateurs, à qui les Dieux ayant destiné des supplices plus cruels que ceux d'une mort ordi-

ordinaire, c'eſtoit leur faire grace, que de leur donner le temps de ſi preparer, & qu'aucun lieu ſaint, ne devoit ſervir d'azile à de telles gens: ſi bien qu'elle n'avoit qu'à choiſir de quelle mort elle vouloit mourir; mais que ſon arreſt eſtoit donné. L'Imperatrice avec une joye qui eſtonna même Dejandono, luy repondit que cette nouvelle ne l'epouvantoit point, & qu'elle eſtoit toute preſte à mourir, ne luy demendant ſeulement qu'un quart d'heure pour s'y diſpoſer. Elle l'employa à écrire un billet à Mioxindono; qu'elle confia à une de ſes Dames, qui ne l'avoit point abandonnée. Aprés quoy elle paſſa dans une Sale, où le bourreau l'attendoit, & elle luy donna ſa téſte a couper, en proferant le nom de ſon cher amant. A peine cette execution fut faite, que Mioxindono arriva. Il avoit appris à la fin, que l'Imperatrice s'eſtoit retirée dans

dans ce Convent, & que Dejandono y avoit couru avec une troupe de Soldats. Il connoiſſoit l'eſprit violent & emporté de ce Prince: il ſavoit les raiſons qu'il avoit de haïr l'Imperatrice; & il ne doutoit pas que s'il la pouvoit trouver dans ce Convent, il ne la traittât fort cruellement: c'eſt-pourquoy il s'y rendit inceſſemment, ſuivi de fort peu de gens, ne s'eſtant pas donné le temps de ſe faire mieux accompagner. Il n'avoit pas trop raiſon luy-même d'aimer l'Imperatrice, aprés la cruelle trahiſon, qu'elle luy avoit faite; mais un veritable amant quelque outragé qu'il ſoit, ne porte jamais ſon reſſentiment juſqu'à la mort de ce qu'il a aimé; & celuy-ci ſentoit encore dans ſon ame des mouvemens, qui ne demandoient rien moins, que la mort de cette Princeſſe: ſi bien qu'à ſon arrivée dans ce Convent, ayant dabord demen-

dé

dé où estoit l'Imperatrice, quelques Soldats, qui le voyoient dans une émotion toute extraordinaire, comme s'il eût pressenti son malheur, le menerent sans luy rien dire dans cette sale, où elle venoit d'estre decapitée : quel expectacle pour luy ? Il demeura dabord immobile, repaissant ses yeux d'un objet qui le tuoit ; mais la Dame, qui avoit ce billet a luy rendre de la part de l'Imperatrice, le tira de cet Estat-là en le luy montrant, pour le faire entrer dans sa derniere fureur contre Dejandono, dont elle luy demendoit vengeance. Il le luy promit des ce moment ; & sortit de cette Sale pour l'executer, & sans doute, que cela ne se seroit pas passé sans la mort de l'un des deux chefs ; mais Dejandono qui avoit bien preveu, que cet Amant n'apprendroit point la mort de sa Maistresse, sans que son amour ne se renouvellât, quoy-

qu'il ne s'imaginât pas, que cela deust aller si loin, ne voulut pas paroistre devant luy, & s'en retourna à Miaco, pour donner le temps à Mioxindono d'evaporer ses plaintes, dont il esperoit qu'un peu de reflection & de raison, le gueriroit; mais celuy-ci n'eust pas plustôt apris, que Dejandono s'estoit échappé à son ressentiment, que sa fureur redoublant, il la voulut passer contre ce Convent, qui estoit la cause de tant de malheurs: si bien qu'il ordonna, à tout ce qu'il avoit d'Officiers & de Soldats auprés de luy, de faire main basse sur tout ce qu'ils y trouveroient soit de moines soit de gens refugiez; & enfin d'y mettre le feu, afin qu'il ne restât pas la moindre trace d'un lieu si funeste pour luy. Cela fut executé, comme il le souhaittoit: Tout ce carnage & cet embrasement ne soulagea pas neanmoins beaucoup la dou-

douleur de Mioxindono, ils ne firent que l'endormir seulement, pendant que tout cela s'executoit; mais ne trouvant plus de matiere de ce costé-là pour son ressentiment, il s'en retourna à Miaco où il meditoit en luy-même, ce qu'il pourroit trouver de plus cruel pour se vanger de Dejandono; mais il n'en fut pas le maistre, & son corps qui ne pouvoit supporter plus long tems toutes les differentes agitations de son cœur & de son esprit se trouva si foible en arrivant à la Ville, qu'on creut, qu'il alloit mourir, comme en effet il ne survesquit que trois jours, toujours dans des fureurs & des emportemens, malgré la foiblesse de son corps, qu'il falloit plusieurs gens pour le tenir, & pour l'empécher de se donner la mort, disant les choses du monde les plus touchantes, tant au sujet de l'Imperatrice, qu'à celuy de Dejandono,

pen-

pendant les accez de sa fureur. Celuy-ci se trouvant ainsi seul & l'unique commendant des Rebelles, crut que la fortune se vouloit tout à fait declarer pour luy ; & qu'il n'avoit plus qu'un pas a faire pour arriver sur le Trosne : mais quoyqu'il eut de la valeur & de la hardiesse assés pour cela, il n'avoit pas la conduite ni l'authorité de Mioxindono ; & il n'estoit pas aimé comme luy des Officiers : Ce qui estoit le principal pour un Rebelle ; & il remarqua bientôt en effet, que ces deux qualitez luy manquoient : Car aprés la mort de ce General au lieu de gagner l'amitié des principaux Officiers, par des petits honneurs & des liberalitez, comme faisoit Mioxindono, il voulut trancher du souverain, & faire deja l'Empereur, faisant tout de son authorité, n'assemblant plus de Conseil, se reservant tout pour luy, & disposant de toutes choses, tout comme

me il luy plaiſoit. Un changement ſi grand & une ſi differente maniere d'agir, ayant ſurpris tout d'un coup les principaux Officiers, qui ne pretendoient point avoir tout a fait un maiſtre, en la perſonne d'un Prince, dont ils croyoient eſtre du moins à demi compagnons, juſques à ce qu'ils l'auroient fait ce qu'il vouloit eſtre, s'il le meritoit, en refroidit beaucoup, en degouta pluſieurs, & commença de faire murmurer juſques aux ſimples Soldats, qui ſuivoient l'exemple & les ſentimens de leurs Officiers ; ſi bien qu'il y avoit a preſumer, que ſi Dejaudono regnoit ſur les Rebelles, ce ne ſeroit pas pour long temps; & que tout ce grand parti ſe diſſiperoit, comme il s'eſtoit formé. Et en effet, il ne falloit que quelque ennemi pour cela; & pour les châtier tous. L'occaſion s'en preſenta en la perſonne de Cavadono Vocata, ce

malheureux frere de l'Empereur, qui estant assés mal gardé, dans le Convent, où l'on l'avoit relegué, par la negligence du principal Officier, qui estoit un des mescontens, & qui ne se soucioit guere, qu'il se sauvât; trouva le moyen, par l'adresse de quelques serviteurs fidelles & zelez, d'avoir une corde, & de descendre la nuit par une fenestre de son apartement; & ayant trouvé en bas, des chevaux tout prests, il se retira vers Vatadono, Prince de Loca, qui le receut, non pas en Prince fugitif, mais comme son maistre & son Empereur, luy offrant sa vie, & tout ce qu'il avoit de bien au monde, pour le servir & pour l'eslever sur le Trosne! Cavadono, qui n'avoit point esté nourri dans cette grande ambition de regner sur tous les autres, s'estimoit trop heureux dans l'estat de sa fortune, d'avoir trouvé un Prince si zelé & si fidelle; mais ne por-

portant pas si loin ses pensées, il se seroit bien contenté, qu'on l'eût laissé vivre en repos; & qu'on ne l'eût point chargé de l'obligation de relever sa maison: mais Vatadono, Prince glorieux & magnanime, & qui ne pouvoit souffrir l'estat miserable où il voyoit le fils de son Empereur, l'anima à la gloire & à la vangeance de toute sa famille; & sans perdre de temps, il écrivit à tous les Princes ses voisins, pour les engager a se liguer avec luy, pour relever en la personne de Vocata, l'illustre maison de l Empereur, contre des Rebelles, qui ayant eu l'insolence & l'impieté, d'ensanglanter leurs mains dans le corps de leur Souverain, n'espargneroient pas les autres Princes, si l'on n'arrestoit pas leur furie. Il y en eut peu qui refusassent d'entrer dans ce parti, chacun même voulut tesmoigner son zele & sa passion, tant par la dili-

gence, que par le nombre des troupes qu'il leva dans ses propres estats; mais sur tout, Nabunanga, Roy de Voari, qui en moins de trois semaines, mit une armée sur pié de soixante mille hommes: De sorte que tous ces secours joints ensemble, faisoient plus de quatre cents mille hommes: mais on jugea à propos, d'en faire deux armées, tant pour enfermer plus facilement les Rebelles, que pour evitter les terribles embarras, qu'une si grande armée pourroit produire dans la marche, ayant une suite encore plus nombreuse de gens inutiles, que de ce qu'elle estoit composée. La plus importante, où le Prince Vocata estoit, fut donnée à commender au Roy Nabunanga, & l'autre au Prince de Loca. Ces deux Generaux prirent donc deux differentes routes, pour s'avencer vers Miaco, où les Rebelles estoient encore, mais

qui se preparoient pour les venir rencontrer, & faire pour le moins la moitié du chemin, s'imaginans qu'il n'y avoit pour eux, qu'à paroistre pour vaincre, la plus grande partie de leur armée, n'estant composée que de vieux Soldats. Ils n'estoient que cent mille hommes; mais ils se reposoient si fort, sur leur valeur, qu'ils m'esprisoient le grand nombre de leurs ennemis, bien fâchez seulement d'apprendre, qu'ils eussent divisé leur armée, pour n'avoir qu'une battaille a donner. Dejandono, qui estoit le plus fier Commendant qu'il y eut jamais eu, estoit assés porté a entretenir ses Soldats dans cet esprit; neanmoins il savoit, qu'il avoit a faire à deux des plus valereux Princes de l'Empire, qui estoient Nabunanga & Vatadono; & que l'armée du premier estoit la plus grande partie composée de ses sujets, qui estoient de

gens faits à la guerre, & naturellement bons Soldats : De ſorte que quelque vanité & quelque preſomption qu'il eut de luy-même, il ne s'aſſuroit point ſi fort de la victoire, qu'il ne voulût prendre toutes les precautions neceſſaires à un grand homme de guerre, comme en effet il l'eſtoit. Il diſpoſa toutes choſes pour ſa marche, & partit avec le meilleur equipage d'armée, qu'on en eut encore vû dans ce Païs-là, ce qui ne luy fut pas difficile, ayant en ſa diſpoſition tous les arcenaux de l'Empereur, où il y avoit dequoy armer, plus de quatre cents mille hommes. Vatadono, fut celuy des deux Generaux, dont il ſe trouva le plus proche, & avec qui auſſi il aimoit mieux avoir a faire, non pas qu'il ne l'eſtimât du moins autant que Nabunanga ; mais parce qu'il ſavoit d'un coſté, que ſon armée n'eſtoit pas ſi nombreuſe, &

que de l'autre, elle n'eſtoit pas composée de Soldats ſi aguerris. Ils ſe rencontrerent vers la Ville de Piongo, qui eſt entre Miaco & Quano. Nabunanga, qui eut auſſitôt la nouvelle de l'approche des Rebelles, & qu'ils n'eſtoient qu'à une demi journée de l'armée de Vatadono, auroit bien pû haſter un peu ſa marche, pour arriver au commencement du combat, & accabler tout d'un coup les Rebelles : mais deja jaloux de Vatadono, & voulant avoir tout ſeul l'honneur de la victoire chercha a donner temps à ce Prince de commencer le combat, ne doutant pas qu'il ne fût battu : aprés quoy il eſperoit d'eſtre plus fort, qu'il ne falloit pour remettre les affaires ; & que donnant à l'impreviſte ſur les Rebelles, au retour d'une battaille, où il en ſeroit toûjours mort un bon nombre, il en auroit meilleur marché ; mais il ne

connoissoit pas assés Vatadono, qui avec toute la valeur d'un grand Commendant, avoit toute la prudence d'un general experimenté, & n'estoit pas d'humeur a rien precipiter dans une affaire de si grande importance. De sorte que connoissant le foible de son armée, & voyant les Rebelles, qui estoient presque aussi forts que luy, postez trés avantageusement a ne pouvoir estre forcez par une armée deux fois aussi nombreuse que la sienne, se campa devant eux sans autre dessein, que celuy d'attendre Nabunanga, en cas qu'ils ne luy donnassent pas plus de jour pour les attaquer. Dejandono, qui connut aussitôt l'intention de Vatadono, n'attribua pas, comme la pluspart de ses Officiers, cette reserve à une manque de courage, mais à un effet d'une grande prudence: De façon que le bon sens ne voulant pas, qu'il attendist que

les

les deux armées se fussent jointes, & y ayant plus davantage de les combattre separement, il fut bien aise de profitter de l'opinion de ses gens, qui se croyoient déja victorieux, & qu'ils n'avoient qu'à lever les armes pour mettre toute cette armée en deroute. Il descendit donc des hauteurs, dont il s'estoit saisi ; & fit donner au milieu des Imperiaux par une partie de sa Cavallerie, qui fit dabord un grand fracas ; mais cela ne dura pas, car Vatadono l'ayant prise par le flanc, avec ce qu'il avoit de plus braves gens dans son armée, nonseulement il l'arresta ; mais il en tailla une bonne partie, & obligea le reste a reculer. L'Infanterie alors se mesla ; & ce fut un carnage épouvantable, mais où Vatadono avoit extremement du pire, parce qu'il n'avoit avec luy, que de gens nouveaux au fait des armes, & qu'il avoit a faire à l'elite

des troupes de l'Empire : ainsi il y avoit grand danger pour luy, la plusspart même de ses gens, quelque bon exemple qu'il leur peût donner, perdoient déja courage, estant mal conduits par les Officiers, qui les commendoient, & qui ne savoient guere mieux le messtier qu'eux : Quand il vit enfin un corps d'environ quinze mille hommes des Rebelles, qui n'avoient point encore combattu; & qui sembloient venir droit à luy : Il crut qu'il estoit absolument perdu ; mais il fut bien surpris, & son cœur aussi bien que celuy de ses Soldats passa bientôt d'une extrémité à l'autre, quand il entendit tout d'un coup crier à ce même corps, *Vive Vatadono, vive Vocata* ; & que baissant les armes, il vit qu'il donnoit par derriere sur les Rebelles. Il ne savoit d'où un tel secours luy venoit si a propos, & dans une si grande ex-

tremité ; & les siens reprenant là-dessus courage; plus fort que jamais, de gens qui se laissoient tuer un peu auparavant sans aucune defense, ils devinrent des Lyons, & menerent battant les Rebelles jusques à Piongo, dont une partie s'enferma dans cette Ville, & l'autre alla donner justement dans l'armée de Nabunanga, qui n'estoit plus qu'à une lieuë de là, & qui fit une cruelle boucherie de tous ces fugitifs, sans qu'il luy en coûtât un seul homme. Dejandono fut assés heureux pour s'échapper ; mais il ne survesquit pas long temps à son malheur, quoy qu'il n'eût point d'autre bourreau que son desespoir. Les confederez, aprés une si belle & si heureuse victoire, furent tout droit mettre le siege devant Piongo, pour achever de mettre fin à une si fameuse rebellion par la prise de cette Ville, où tout ce qui restoit de Rebelles s'es-

toit enfermé. Piongo, qui n'est aujourd'huy qu'une mediocre Ville, estoit alors une des plus considerables & des plus grandes du Japon ; & il n'auroit pas esté fort aisé aux confederez de la prendre, avec le grand nombre de braves gens qui s'y estoit enfermé dedans, si le manque de provisions & de choses necessaires à la guerre comme à la vie, n'eut esté plus fort que les armes des assiegeans. Ils le firent assés paroistre durant les premiers jours de ce siege, par les terribles sorties qu'ils firent, dont ils revenoient toûjours victorieux dans la Ville, rien ne resistant à leur torrent, & portant l'epouvante dans tous les quartiers, où ils donnoient : mais enfin la nenessité les forçant de se rendre, & ne pouvant esperer aucun secours d'aucun endroit, ils ne demenderent pour toute composition, que la liberté de sortir avec leurs armes &

baga-

bagages, & de pouvoir se retirer de l'Empire. Ce qui leur fut accordé avec plaisir, les confederez ne les croyant pas encore reduits à cette extremité; & craignant, que Dejandono, qui travailloit a lever, avec les tresors qu'il avoit pillez de l'Empereur, une plus grande armée que la premiere, n'eut le temps de venir au secours de cette Ville: si bien qu'elle fut renduë; & une partie de ces Rebelles, ayant obtenu son pardon, se mit tout de nouveau sous les Drapeaux de l'Empereur: mais la premiere chose que fit Vocata, à la sollicitation de Vatadono, ce fut de recompencer ces Rebelles, qui estant mescontens de Dejandono avoient si bien pris leur temps pour l'abandonner afin de se ranger de son parti; & faire remporter une victoire à Vatadono; qu'il croyoit absolument perduë. Vocata, le fit avec beaucoup de joye; par-

qui eſt de quinze baſtions, & ſur tout ſous le commandement d'un homme comme Dejandono, qui y devoit faire ſon tombeau. Et en effet il y fut cinq mois devant avec plus de cent mille hommes, ſans en pouvoir venir à bout, que par la mort de Dejandono, qui ſe voyant dans le dernier deſeſpoir, abandonné des habitants, qui eſtoient las de ce ſiege, & la garniſon preſte a ſe revolter & a le livrer à ſes ennemis : pour evitter un ſi cruel expectacle, il ſe fit mourir : ſi bien que Vatadono ſe vit apporter les clefs de la Ville, & de la fortereſſe avec la nouvelle de la mort de Dejandono, lorſqu'il s'y attendoit le moins ; mais ſi de ce coſté il rendoit de grands ſervices à ſon maiſtre, qui devoient l'elever au deſſus des autres hommes de ſa conſideration, il perdoit de l'autre, bien plus par ſon abſcence, dont Nabunanga ſavoit bien profitter. Ce

ſiege même, quoyque un des plus conſiderables dont on eût oüi parler au Japon, eſtoit, ſelon le dire des Emiſſaires de Nabunanga, une choſe digne de pitié, pour une ſi puiſſante armée ; qu'une poignée de gens arreſtoit durant cinq mois devant une Ville, qu'on devoit, à ce qu'on diſoit à la Cour, avoir priſe d'aſſaut dans trois jours. C'eſt ainſi que les plus grands hommes ſont ſouvent payez des ſervices ſignalez, qu'ils ont rendeu à leurs maiſtres, les meilleures actions dependant quelque fois, du tour qu'un favori leur veut donner. Vatadono, qui croyoit, aprés ce qu'il venoit de faire, d'avoir commencé & achevé la ruine des Rebelles, qu'on l'alloit couronner de palmes & de lauriers à ſon retour à Miaco, ſe preſſoit d'y arriver ; mais il fut bien ſurpris, nonſeulement, du peu de compte qu'on y faiſoit de ſes ſervices, mais du

du changement qu'il trouva dans l'affection & l'estime de son maistre, & par consequent dans l'empressement, que les Courtisans avoient autrefois pour luy; au lieu que Nabunanga avoit une Cour plus grosse que celle de l'Empereur. Ce luy fut, dis-je, une terrible douleur, mais qu'il jugea a propos de dissimuler, autant que son humeur le luy pourroit permettre; car il estoit naturellement d'un caractere d'esprit ouvert & sincere, grands defauts de tout temps pour un homme de Cour. Il avoit encore quelques amis des plus gens de bien & des plus apparens de l'Empire, qui luy raconterent tout ce qui s'estoit passé depuis son abscence, & toutes les ruses & les complaisances, dont Nabunanga s'estoit servi pour s'emparer absolument, de l'esprit de l'Empereur, & pour qu'il se remist entierement sur luy de toutes les affaires de l'Empire, comme

il avoit fait ; mais on luy apprit sur tout, combien de moyens il avoit mis en usage pour ternir la gloire du siege de Saccai ; & pour le faire passer pour une chose ridicule, & qui ne meritoit pas d'occupper quinze jours cinquante mille hommes, & non pas cinq mois toutes les forces d'un Empire. Vatadono, qui auroit tout souffert sans se plaindre jusques même à l'affection de son maistre, qui luy devoit à luy seul tout ce qu'il estoit, ne fut pas à l'épreuve à l'egard de sa gloire, qu'on avoit attaquée si cruellement, sur un siege comme celuy de Saccai ; & il eut besoin de toute sa prudence pour s'empecher d'en aller demander sur l'heure, satisfaction à Nabunanga, qu'il ne craignoit point dans quelque haut rang que la foiblesse de l'Empereur l'eût eslevé : mais ses amis luy representerent de plus, qu'il n'en viendroit pas à bout par la force ouver-

te ;

te; car outre qu'il eſtoit plus puiſ-ſant que luy, tant du coſté de la Cour que de celuy de ſes Eſtats, il a-voit ſçeu gagner pour luy une par-tie des Princes de l'Empire, par les nouvelles charges qu'on avoit don-nées, & qui eſtoient toutes paſſées par ſes mains; & ainſi qu'il falloit employer l'adreſſe où attendre du moins de la force du temps, quelque changement dans les affaires, cette faveur eſtant tout d'un coup montée trop haut, pour pouvoir durer long temps de même. Vatadono, leur pro-mit bien de ſuivre leurs Conſeils; & il eſtoit aſſés dans la reſolution de le faire, jugeant bien effectivement, que c'eſtoit le parti le plus prudent que celuy-là, mais il eſtoit bleſſé dans une partie trop ſenſible, pour tenir ce qu'il avoit reſolu. Il ne peut ſe defendre dans toutes les occaſions qu'il y eut, de faire paroiſtre ſon me-contentement, d'en donner des mar-

ques, & de mordre ſur tout Nabunanga par des railleries piquantes, qu'il gagnoit de victoires & faiſoit des ſieges en dormant, dont il eſtoit recompenſé à ſon reveil. Tout cela ne manquoit point d'eſtre rapporté au favori, qui en faiſoit ſa Cour à l'Empereur; & l'empoiſonnoit, comme il luy plaiſoit. Neanmoins, Vatadono, tenoit toûjours ferme; & quoyqu'il continuât de tourner en ridicule toutes les actions de Nabunanga, & que celuy-ci, luy en fit de grands crimes devant ſon maiſtre, l'Empereur, qui n'avoit pas encore oublié les obligations qu'il avoit au premier, & les grands ſervices, qu'il luy avoit rendus, ne pouvoit point le maltraitter, ni l'exiler de la Cour, ainſi que le favori auroit ſouhaitté. Juſques à ce qu'enfin, celuy-ci trouva un moyen, que l'Empereur ne peut plus ſe dedire de l'abandonner à ſon malheur. Vata-

tadono, aimoit naturellement a faire du bien à tout le monde, & sur tout aux gens de merite & d'esprit, sans distinction de qualité ni de Religion; & ayant trouvé cela dans quelques Jesuistes, qui depuis quelque temps luy faisoient la Cour, il s'estoit rendu leur Protecteur; & avoit obtenu de l'Empereur, qu'ils seroient restablis dans Miaco, d'où ils avoient esté chassez, aussi bien que de tout l'Empire. Au contraire, Nabunanga, qui n'avoit point de Religion, & qui avoit toûjours esté le grand persecuteur des moines du Japon, changeant tout d'un coup de sentiment dans cette occasion, se mit a prendre leur parti, contre les Jesuistes, à cause de Vatadono: si bien qu'à la sollicitation d'un certain prêtre Japonnois, appellé Nixiochines, qui passoit, pour estre un des plus savans hommes de l'Empire dans leur Religion, il defia tous les Je-

ſuiſtes d'oſer diſputer contre ce Japonnois. Le defi fut accepté ; & Vatadono, n'oppoſa à ce grand Docteur que le R. P. Frejus. Le jour fut aſſigné pour cette fameuſe diſpute; & le Docteur Japonois, choiſit pour ſujet, l'immortalité de l'ame, le ſentiment de Pythagore eſtant là-deſſus, celuy qui eſt le plus generalement ſuivi dans le Japon. L'aſſemblée fut belle ; & il s'y trouva preſque tout ce qu'il y avoit de Princes & de grands Seigneurs à la Cour, où Nabunanga preſida. Pour Vatadono il ne voulut point avoir de rang ; & il ſe meſla avec quelques-uns de ſes amis parmi les Seigneurs ordinaires, pour eſtre plus preſt à ſoûtenir ſon P. Jeſuiſte, en cas qu'on luy voulût faire quelque inſulte. Le Docteur Japonnois commença par des grandes exclamations, ſur l'audace, qu'avoit ce Chreſtien d'oſer ſeulement ſe preſenter devant luy, pour

oser disputer de Religion, luy qui estoit né poar l'apprendre à tous les autres. Le P. Jesuiste luy laissa evaporer toute sa sotte vanité; mais quand ils furent entrez en matiere, il confondit si bien le Japonois, qu'il ne savoit plus que dire, & se trouva dans la derniere confusion. Nabunanga, qui y prennoit beaucoup de part, rompit bientôt la conference, fort fâché de s'estre meslé de soûtenir ses moines, qu'il savoit bien, n'estre que des ignorans & des trompeurs; mais celuy qui eut le plus de sujet d'estre au desespoir, ce fut Nixiochines, ce Docteur Japonois, qui tourna toute sa rage contre Vatadono, qu'il regardoit comme l'auteur de sa honte & de sa disgrace. Il jura sa ruine des ce moment-là, & trouva là-dessus plus d'appuy auprés de Nabunanga, qu'il n'en auroit osé esperer, & qu'il n'en auroit même trouvé, pour toute autre chose: mais il n'y vou-

vouloit pas paroiſtre en aucune maniere; & dit au Docteur, qu'il ſe contentât, qu'il le favoriſeroit ſous main d'une maniere, qu'il ne luy en pourroit arriver aucun malheur. Si bien que Mioxiochines, encouragé par les promeſſes du favori de l'Empereur; mais plus animé encore par la joye de ſe pouvoir venger, il en prit l'occaſion, lors que Vatadono ſe trouvoit malade, en venant l'accuſer enpublicdevant Nabnanga, nonſeulement, d'eſtre fauteur des Chreſtiens, mais d'eſtre Chreſtien luy-même, & de ſe ſervir des Jeſuiſtes, pour avoir des correſpondances avec les Eſtrangers, ce qui eſt un crime capital dans le Japon. De plus il l'accuſoit d'avoir favoriſé les Rebelles, au lieu de les avoir punis, comme il devoit, & d'en avoir tiré de grandes ſommes d'argent; avec pluſieurs autres grands crimes, dont il n'eſtoit pas

poſſible à Vatadono de ſe venir juſtifier, eſtant fort malade, & que le ſcelerat Nixiochines prouva, par le moyen de pluſieurs teſmoins apoſtez, qui ne valoient pas mieux que luy. Cependant l'affaire alla ſi loin par les intrigues de Nabunanga, qu'à peine, Vatadono, ſe trouva un peu mieux, pour pouvoir paroiſtre à la Cour, & ſe defendre, qu'il en fut exilé, & privé en même temps d'une penſion de vint mille Ducats, que l'Empereur luy faiſoit. Mais ce ne fut rien que cela ; car tous les Moines du Japon ſe mirent à le decrier par tout, & le rendirent ſi noir devant tous les peuples, qu'il devint l'opprobre de l'Empire. Cependant tout ce qu'il y avoit preſque de gens de bien & de bon ſens à la Cour, qui ſavoient la ſource de ſon malheur, le plaignoient & eſtoient pour luy ; & firent ſi bien enfin, qu'aprés un an d'exil, ils obtinrent de

l'Em-

l'Empereur, malgré la fureur de Nabunanga, que Vatadono viendroit se justifier en personne: comme en effet il fit; mais si avantageusement, que nonseulement, il fut restabli dans tous ses honneurs & dans toutes ses charges, mais l'Empereur luy augmenta même sa premiere pension de dix mille Ducats, qui furent trente mille. Ce fut un terrible souflet pour Nabunanga, que ce coup-là, mais comme c'estoit le plus fin & le plus adroit Courtisan, qu'il y eût jamais eu, il n'en tesmoigna pas pour lors le moindre depit, ni le moindre ressentiment contre les amis de Vatadono: au contraire, voyant qu'il ne pouvoit pas empêcher ce torrent de bonne fortune, il se mit de leur costé, & fit semblant de se vouloir reconcilier tout de bon avec le Prince de Loca, pour le mieux surprendre, & prendre mieux son temps pour le ruiner tout à fait. Voi-

ci l'occasion qu'il en trouva. L'Estat de Loca estoit contigû au Royaume d'Iquenda; & comme Vatadono, avoit eu par le passé de grands demeslez avec ce Roy, voulant profitter du temps, qu'il estoit en faveur, il fit bastir deux fort belles forteresses sur la frontiere, qui estoient deux passages, par lesquels il falloit absolument passer pour aller d'un Estat à l'autre. Cela ne manqua pas de donner aussitôt de la jalousie au Roy d'Iquenda; mais voyant que, Vatadono, à qui l'Empereur avoit tant d'obligations, tout puissant à la Cour, il n'osa pour lors rien dire : Neanmoins ayant appris ensuite, quoyqu'il ne fust pas à la Cour, où il n'auroit pas esté trop bien receu, parce qu'il estoit un peu parent de Mioxindono, ayant eu nouvelles, dis-je, que cette faveur estoit fort diminuée, & que le Prince de Loca avoit pour en-
nemi

nemi le Roy de Nabunanga, qui eſtoit celuy, qui gouvernoit tout, il ſe ſervit d'une ſi belle occaſion pour ſe plaindre au même Roy, de l'attentat de Vatadono, & pour luy demander ſa protection auprés de l'Empereur. Elle luy fut auſſitôt promiſe auſſi avantageuſement qu'il le pouvoit ſouhaitter: De ſorte, qu'aſſeuré de ce coſté-là, il fit dire d'une maniere fiere & imperieuſe au Prince de Loca, qu'il eût a faire raſer ſes deux Forteresses, s'il ne vouloit pas luy donner la peine de les aller faire raſer luy-même, où du moins d'y aller mettre le feu, pour avoir pluſtôt fait. Vatadono, qui eſtoit Souverain comme le Roy d'Iquenda, quoyqu'il n'euſt pas le tittre de Roy comme luy, ſe trouva fort offenſé de cette maniere d'autorité qu'il prennoit ſur luy; & ſe moqua de ſes menaces, luy faiſant reponſe, qu'il n'avoit qu'à venir de-

vant ses Forteresses, & qu'il y trouveroit a qui parler; mais qu'il ne les avoit pas fait bastir pour les faire raser, & moins pour l'amour de luy, qu'il ne craignoit ni n'estimoit, que pour qui que ce fut du monde. Cette réponse, qui valoit bien la bravade du Roy d'Iquenda, acheva de le mettre en mauvaise humeur; & sans perdre de temps, il fit lever de Troupes dans tout son Estat, pour aller assieger ces deux places, & tenir ce qu'il avoit promis au Prince de Loca. Celuy-ci n'en eut pas plutôt la nouvelle, qu'il en fit ses plaintes à la Cour, qui furent mal écoutées: mais ne m'ettant pas-là son esperance, mais plustôt en son bras & en sa valeur, il fit demander son congé, pour aller defendre son Estat, qui alloit estre attaqué par son ennemi declaré. L'Empereur, où plustôt Nabunanga, luy fit dire que sa M. vouloit accommoder cette affaire,

faire, & qu'il y alloit de l'interest de l'Empire, d'empecher que deux Princes si puissans, n'en troublassent pas la paix, qu'on n'avoit acquise qu'avec bien de la peine & du sang; & ainsi que l'Empereur ne trouvoit pas bon qu'il partît; & qu'il donneroit ordre aussi, que le Roy d'Iquenda ne passât pas outre. Sur cette reponse & cette esperance; Vatadono, qui ne vouloit pas donner davantage de prise à ses ennemis, s'arresta à la Cour; mais il ne laissa pas de donner à son fils, qui estoit dans le Pays, tous les ordres necessaires pour se mettre en defense, craignant toûjours quelque mechant coup de ses ennemis. Il passa quelque temps de cette maniere, non, sans des grandes inquietudes, quand enfin il apprit par divers Courriers, que son fils luy envoya les uns sur les autres, que le Roy d'Iquenda continuoit, nonseulement, de lever

des Troupes; mais qu'il en faisoit déja marcher vers la frontiere. Il en renouvella aussitôt ses plaintes à la Cour plus fort que jamais, mais on les traitta de visions, luy asseurant, que l'Empereur estoit mieux informé que luy des choses, & que bien loin, que le Roy d'Iquenda fist ce qu'il disoit, il venoit de casser la plus grande partie de ses troupes, & avoit remis absolument le different entre les mains de S. M. I. des asseurances si positives & si fortes auroient persuadé tout autre homme, que Vatadono, qui savoit avec qui il avoit a faire; & qu'on ne cherchoit qu'à le perdre entierement: si bien qu'il se tint tout prest de partir à la premiere occasion, quand enfin il luy vint un Courrier de sa principale Forteresse même, qui luy vint apporter la nouvelle, comme les ennemis y estoient devant. Ce fut alors, qu'il ne peut plus garder des me-

mesures. Il fut à la Cour ; & entrant brusquement dans le quartier de l'Empereur, sans demander audiance, ni permission d'entrer, qu'il savoit bien, qu'on luy refuseroit il luy dit, tout ce que son cœur luy inspira de tous les mauvais traittemens, qu'il avoit receus dans sa Cour, aprés les services qu'il avoit rendus à la Couronne & à l'Empire ; & sur tout de toutes les trahisons que luy avoit faites Nabunanga, qui abusoit de sa faveur & de l'authorité qu'il luy donnoit, pour perdre & ruiner ses plus fidelles sujets. L'Empereur surpris, de tout ce qu'il luy disoit, dont il n'estoit pas la moitié informé, auroit bien voulu le retenir, luy promettant de luy faire rendre toute sorte de justice ; mais Vatadono, qui voyoit la necessité qu'il y avoit pour luy, de partir, s'il ne se vouloit pas voir depossedé de son Estat ; & qui connoissoit d'ailleurs, la

foiblesse de l'Empereur, à qui Nabunanga n'auroit pas plustôt parlé, qu'il changeroit de sentiment, se jetta à ses genoux; & le pria trés-instamment pour toute grace, de vouloir luy accorder la permission, d'aller defendre un Estat, qui avoit esté assés heureux, que de luy servir d'azile dans ses malheurs; & de luy ayder a vanger le sang de toute sa famille, & a remonter sur le Trosne de son frere. L'Empereur, attendri du ressouvenir des obligations qu'il avoit à ce Prince, l'embrassa & luy asseura, qu'il n'en perdroit jamais la memoire: Qu'il pouvoit partir, & quelque chose qu'il luy peût arriver, qu'il sauroit luy faire rendre justice, & châtier le Roy d'Iquenda, de la hardiesse qu'il se donnoit. Vatadono, partit de cette maniere; mais il ne fut pas bien loin de la Cour, que Nabunanga le rendit plus criminel devant l'Empereur, qu'il n'avoit

voit jamais esté; ensorte qu'il le fit condamner à la mort, & l'on promit mille Ducats à quiconque apporteroit sa teste aux piés de l'Empereur. Vatadono, apprit cette disgrace sans s'emouvoir, en arrivant dans son Estat, ne desesperant pas d'avoir encore son retour de Nabunanga, & de se moquer de cette sentence, s'il pouvoit venir à bout du Roy d'Iquenda: mais son Fils, qui ne luy ressembloit guere, du moins en valeur & au fait des armes, n'avoit pas encore fait seulement la moitié des ordres, qu'il luy avoit envoyez; & avoit à peine levé dix ou douze mille hommes: ce qui n'estoit pas un nombre suffisant pour combattre un ennemi, qui estoit à la teste d'une armée de plus de soixante mille. Il ne laissa pas neanmoins, de se mettre en marche, ne doutant pas que son nom & sa presence n'attirât, en chemin faisant, quantité de ses

ſujets, qui le viendroient joindre ſur ſa route : comme en effet il ne fut pas à trois ou quatre journées des ennemis, qu'il vit ſon armée doublée pour le moins ; & en eſtat de s'en pouvoir ſervir a faire quelque choſe, en prennant ſes avantages ; comme il l'entendoit fort bien ; mais dans ce temps-là, il luy arriva un Courrier, qui luy vint apporter la nouvelle, comme la Fortereſſe eſtoit dans la derniere extremité, & qu'il n'y avoit pas moyen, qu'elle peût tenir encore vint quatre heures, s'il ne venoit promptement à ſon ſecours. Ce coup l'affligea ; & croyant, qu'il y alloit de ſa gloire, que cette place ne fut pas priſe, il reſolut de s'y jetter dedans avec quelques braves gens, en attendant, que ſon armée s'approcheroit, qui croiſſant de jour en jour, ſe trouveroit à la fin aſſés forte, pour faire lever le ſiege, & pour battre même les en-

nemis. Il renvoya donc ce Courrier par avance, pour encourager ses gens, par l'esperance d'un prompt secours, qu'il leur alloit apporter luy-même; & de l'autre costé ayant choisi quatre ou cinq cents braves hommes, & des mieux montez, il laissa le commandement de son armée à son fils avec le Conseil de quatre de ses principaux Officiers, dont le moindre estoit seul, capable de la commander; mais qui n'approuverent pas en cela la conduite de leur Prince, qui s'alloit trop exposer sans necessité, puisque chacun d'eux estoit propre pour ce qu'il alloit faire. Ils ne peurent jamais neanmoins l'en dissuader; & il croyoit effectivement, qu'il n'y avoit que sa presence, dans l'estat ou la place estoit, qui fût capable de la sauver, jusques à ce que son armée fût arrivée. Mais sa place estoit encore en fort bon estat & sans dan-

ger d'eſtre ſitôt priſe : c'eſtoit un homme apoſté, & un eſpion du Roy d'Iquenda que ce Courrier, que ce Prince avoit envoyé, pour voir en quel eſtat eſtoit l'armée du Prince de Loca ; & pour l'engager, s'il pouvoit, à quelque entrepriſe temeraire, comme en effet il arriva. Cependant, ce Roy n'eut pas pluſtôt appris le deſſein de ce Prince, qu'il envoya l'elite de ſon armée ſous le commandement d'un bon General, pour luy dreſſer une ambuſcade à une demi journée de la Forteresse, dans laquelle il ne pouvoit pas manquer de donner, parce qu'il n'y avoit que ce ſeul paſſage pour venir à eux ; comme en effet il y donna : mais ils n'en ſeroient pas neanmoins venus ſi facilement à bout, quoy qu'ils fuſſent dix hommes pour un, ſi Vatadono, dans le deſeſpoir où il eſtoit, & dans la croyance qu'il avoit, qu'ef-

fectivement ſa place eſtoit dans l'extremité, n'eût voulu forcer ce paſſage ; & qu'il ſe fuſt tenu ſeulement ſur la defenſive ; mais il ſe voulut faire jour au travers de dix mille hommes, dans un lieu même deſavantageux pour luy ; & il y trouva la mort, aprés l'avoir donnée à tout ce qui s'eſtoit dabord oppoſé à la fureur ; & aprés en avoir fait courir le dernier danger au General même, qu'il bleſſa de ſa propre main. Son Fils, qui comme nous avons déja dit, ne luy reſſembloit guere, n'eut pas pluſtôt appris la mort de ſon Pere ; qu'aulieu de la venir vanger, où de tenter du moins de faire lever le ſiege de cette Fortereſſe, comme il l'auroit pû faire, & comme c'eſtoit l'avis de ſes Generaux, il ne voulut jamais avancer davantage ; & s'en retourna dans ſon Eſtat, perſuadé à cela par un certain Conſeillier, qui avoit grand pou-

voir sur son esprit, & dont le genie estoit aussi petit, que celuy de son maistre. Les deux Forteresses furent donc prises; & de la le Roy d'Iquenda estendit, tant qu'il voulut, ses frontieres sur le pays de Loca. Nabunanga, se voyant ainsi delivré du seul homme, qui estoit capable de luy donner de la jalousie auprés de l'Empereur, & luy faire teste dans l'Empire, devint plus insupportable que jamais, sur tout à son maistre, sur l'authorité de qui, il empietoit tous les jours, & ne luy en laissoit presque plus que l'ombre, à quoy il n'osoit jamais trouver a redire, qu'il ne luy reprochât en même temps, qu'il luy devoit l'Empire & la vie, & qu'il n'estoit, que ce qu'il l'avoit fait. L'Empereur, lassé de cette tyrannie, & encore plus de tous ces indignes & cruels reproches, dont il ne manquoit pas de gens, qui ne luy fissent voir toute l'in-

l'infamie & la dureté, resolut avec quelques-uns de ses plus confidens, de se defaire de Nabunanga; mais comme il falloit prendre son temps pour cela, avec un homme qui estoit plus puissant que l'Empereur, & que manquer le coup estoit tout perdre, on ne peut pas si bien faire, que ce Roy n'eust le vent de cette conspiration, & qu'il ne prit des mesures, qui rompirent toutes celles de ses ennemis. Neanmoins, comme le nombre estoit grand; & qu'il augmentoit tous les jours, depuis que l'Empereur, qui ne pouvoit pas si bien se contraindre, avoit tesmoigné en public quelque refroidissement pour luy, il jugea plus à propos de se retirer de la Cour, voyant même, que quelques-uns de ceux, à qui il avoit fait le plus de bien, commençoient a l'abandonner. Il partit donc sans rien dire à personne, se contentant d'écrire en chemin

min une lettre à l'Empereur, pour luy rendre compte de sa conduite; mais avec des termes humbles & soûmis, n'attribuant qu'à l'envie & à la rage de ses ennemis, la disgrace qu'il avoit encouruë auprés de S. M. I. & qu'il alloit se reposer dans son Royaume de Boari, de toutes les peines & les fatigues, qu'il avoit prises pour son service, dont il avoit esté si mal recompencé. Ce fut une joye publique dans la Cour & à la Ville, que celle de la retraitte de Nabunanga: mais les plus judicieux jugerent, qu'il n'y avoit pas tant a se rejouïr, & qu'on ne devoit pas l'avoir laissé échapper: Neanmoins, comme on vit, qu'estant arrivé dans son Estat, il n'y faisoit pas le moindre remuëment, comme on avoit eu dabord sujet de craindre: & qu'au contraire, il y menoit une vie plus privée & plus particuliere que jamais, reformant même des trou-

pes, bien loin d'en lever, on eut pitié de sa foiblesse: & l'on le considera, comme un homme que le desplaisir de sa disgrace, avoit accablé de langueur & de melancholie: On s'endormit là-dessus: & les nouveaux favoris ne songerent, qu'à se rejouïr à la Cour, & a disputer à l'envie les uns des autres, à qui inventeroit de plus charmans plaisirs pour plaire à l'Empereur, qui n'aimoit que cela: Desorte qu'il n'y eut jamais à Miaco tant de belles festes, ni tant de magnificence; Quand enfin pour les troubler, il arriva la nouvelle, que Nabunanga avoit tout d'un coup levé une puissante armée dans ses Estats, & qu'il marchoit à grandes journées vers Miaco. Il ne se parla plus alors de feste ni de divertissement, il fallut songer à la guerre; mais un peu trop tard; & tel qui avoit triomphé dans un Carousel où dans un tournois,

combats pour les Dames, eſtoit bien en peine de faire voir la même adreſſe contre des hommes armez. Cependant on ne manquoit point encore de bravoure; parce que l'ennemi eſtoit encore aſſés loin; & chacun promettoit de merveilles. La Cour de l'Empereur n'eſtoit alors preſque compoſée que de jeunes gens; mais il fallut alors rappeller ceux qui avoient de l'experience; & qui eſtoient capables de donner de bons Conſeils. Ils furent tous d'avis, qu'il n'y avoit pas de temps a perdre, & qu'on avoit a faire, au plus fin & au plus redoutable guerrier de l'Empire, qui ne leur donneroit pas trop loiſir de s'aſſembler. On ſongea donc aux moyens, de ſe mettre en eſtat de luy reſiſter: & l'on n'y eſpargna veritablement, ni ſoins ni diligence: car outre qu'il y alloit de l'intereſt commun, il n'y avoit preſque pas de Prince,

ce, qui ne craignist la domination de Nabunanga, comme le plus grand malheur, qui luy peust arriver: Et ainsi chacun y vouloit faire de son mieux; mais, comme j'ay déja dit, un peu trop tard. Nabunanga, s'avençoit comme un torrent, pillant, saccageant & bruslant, tout ce qu'il trouvoit en son chemin de Villes & de Villages; ce qui repandoit une si grande terreur par tout, qu'il estoit encore à six grandes journées de Miaco, qu'on le croyoit déja aux Portes. Il envoya des Deputez à l'Empereur aves des propositions de paix, mais sous des conditions si indignes & de si grande estenduë pour luy, qu'on ne voulut pas seulement y repondre. Ce qui l'irritta terriblement; & promit deslors à ses Soldats, le pillage de Miaco pour recompense d'un si long voyage. Il leur dit seulement d'espargner la basse Ville, où il n'y avoit presque

que des Bourgeois & du commun peuple; mais qu'il leur abandonnoit la haute, où estoient tous les Roys, Princes & autres grands Seigneurs de la Cour: & où ils trouveroient assés dequoy s'enrichir. Le bruit de ce dessein se répandit aussitôt: si bien qu'il y eut de ces Seigneurs, qui aulieu de songer a se defendre, envoyerent des Deputez à Nubananga pour faire des accommodements à part, & pour se rachetter par des grandes sommes d'argent, du pillage. L'Empereur ne pouvoit de cette maniere: qu'estre fort mal servi: Cependant, comme il ne laissoit pas d'avoir encore auprés de luy quelques fidelles sujets, qui savoient, ce que c'estoit, que de leur devoir, on vit sortir de la Ville une armée en assés bon ordre, & capable même pour le nombre de resister à celle de Nabunanga, si la canaille de la Ville, race ardente

dente au pillage, n'euſt eſté la premiere a la mettre en deſordre, & a faire la moitié de l'ouvrage, que Nabunanga ſe preparoit d'y faire. C'eſt a dire, que ce Roy eſtoit en core a plus d'une journée de Miaco, qu'on vit la nuit, le feu en cinq ou ſix endroits de la Ville, & la même rumeur que ſi l'ennemi avoit eſté dedans: ce qui fit, que l'Empereur donna ordre auſſitôt à ſon armée, de revenir dans la Ville à ſon ſecours: & que Nabunanga ne trouva plus d'obſtacle pour s'en approcher. Il s'eſtoit bruſlé dans cette nuit plus de vint mille maiſons: mais l'approche de l'armée de l'Empereur & quelques cruels chaſtimens ſur le champ, avoient remis le calme dans la Ville, quand celle de Nabunanga ayant paru, le deſordre recommença plus fort que jamais: & alors une partie des Soldats de l'Empereur, aulieu de ſonger à la defenſe de la Ville, ſe

mirent

mirent aussi a piller & a saccager: & donnerent de cette manière beau moyen à ceux de Nabunanga, de faire tout ce qu'ils vouloient. L'Empereur s'estoit retiré, avec ce qu'il avoit de meilleures troupes, dans le Château, où il attendoit quelque secours, qu'on luy devoit encore envoyer de dehors, pour se tirer d'embarras. Ce Château avoit esté fait sur les ruines du vieux Palais, qui avoit esté presque tout bruslé dans la conjuration de Mioxindono: & c'estoit Nabunanga même qui l'avoit ordonné: & il sçavoit par consequent mieux que personne, combien il estoit difficile a prendre, ayant toutes les choses necessaires & des gens pour le defendre: comme en effet, il n'y manquoit que des vivres, où l'on n'avoit pas eu loisir de d'y en jetter assés, pour le grand monde qui s'y estoit retiré. Le Roy, qui estoit fort bien informé de cela,

ne se mit en peine, que de tirer une ligne de circonvalation, & de faire bastir six forts tout au tour pour les affamer, & mettre bon ordre, qu'il n'y peût entrer aucun secours. Il y eut pendant ce tems-là, nombre de sorties; mais qui ne firent pas grand effet, ceux de dehors s'estant retranchez aussi bien, que ceux de dedans: Desorte que l'Empereur, qui n'estoit presque accompagné que de gens, qui n'aimoient point la guerre, non plus que luy, & qui le portoient incessemment à la paix, s'ennuyant d'estre ainsi reserré, & ne voyant point venir le secours qu'il attendoit, eut peur de mourir de faim dans ce Château; quoyque le Commandant, qui estoit homme de courage, luy asseurât, qu'il y avoit encore de vivres pour quinze jours, & que le secours ne pouvoit pas en tarder huict d'arriver; l'Empereur, dis-je, nonobstant toutes

ces asseurances, naturellement peu propre à la guerre, demanda a capituler. Les articles que Nabunanga luy envoya, ne furent pas comme d'un sujet à son maistre, mais comme d'un vainqueur, qui impose des loix au vaincu; de maniere que dabord on les refusa: mais Nabunanga, ayant fait menacer l'Empereur, de faire revenir le Dayro à Miaco, & de le remettre sur le Trosne, dont il estoit le veritable & legitime heitier; Cubo, n'ayant esté qu'un usurpateur; on en passa par tout ce qu'il voulût; on donna des ostages de part & d'autre, & la paix fut enfin signée le même jour. Nabunanga, vint voir l'Empereur dans le Château, & luy rendit tous les devoirs d'un sujet fort soûmis. Ce furent de grandes rejouissances durant deux où trois jours, aprés quoy, Nabunanga, ayant pris congé de l'Empereur, pour ramener ses troupes dans ses Estats, ainsi qu'il

qu'il estoit dit dans le traitté, il partit à la teste de son armée, bien plus nombreuse qu'elle n'estoit venuë, ayant gagné par ses liberalitez, une partie des meilleurs Soldats de l'Empereur : mais il ne fut pas à trois journées de Miaco, que le secours, que ce Prince attendoit, arriva, sous le Commandement du Roy de Fissima & de celuy de Firando, deux Jeunes Princes, mais tous deux braves & pleins de zele, pour le service de leur Empereur ; ensorte qu'en moins de cinq semaines ils avoient levé chacun 30 mille hommes, dont ils n'avoient composé qu'une seule armée, estant liez ensemble d'une fort estroite amitié. Ils furent au desespoir, quand ils apprirent, que la paix estoit faite ; car ils mouroient tous deux d'envie de se signaler contre un si fameux Roy, que celuy de Nabunanga ; & ils s'estoient pressez, autant qu'ils avoient peu,

pour arriver à temps. On fut surpris à Miaco de voir arriver une si belle armée, qu'on avoit levée en si peu de temps: & quoyque l'Empereur en receut plusieurs Courriers les uns sur les autres, de la part de ces deux Princes, il n'avoit pû le croire, & se repentoit aussi bien, que les autres d'une paix si precipitée & si honteuse pour luy. On songea aux moyens de la rompre, ce qui ne fut pas fort difficile, en ne tenant rien, de ce qu'on avoit promis à Nabunanga, qui n'eut pas plustôt des nouvelles de la mauvaise foy de l'Empereur, qu'il fit reprendre à son armée, le chemin de Miaco. Les Roys de Fissima & de Firando, se mirent aussi en Campagne avec plus de cent cinquante mille hommes. Nabunanga, n'avoit pas tant de Troupes, c'estoit tout au plus s'il avoit cent mille hommes, mais tous gens choisis; & s'il y avoit un brave Officier

dans l'Empire, il l'avoit achetté ou corrompu à force de graces & d'argent: si bien que c'estoit toute une autre armée, que celle de l'Empereur, comme en effet il y parut à quatre journées de Miaco, où elles se rencontrerent, & ou le combat se donna. Ils estoient si fort animez les uns contre les autres; & ils estoient des deux costez, si fort asseurez de la victoire, qu'ils ne furent pas plustôt en presence les uns des autres, que sans attendre aucun signal, ils en vinrent aux mains, & durant les trois premieres heures, ce fut le plus sanglant combat, dont on ait jamais oui parler, sans savoir encore de quel costé panchoit la victoire: mais à la fin, l'adresse de Nabunanga, l'emporta sur le peu d'experience des deux Jeunes Roys, il avoit derriere deux collines, qui estoient à droit & à gauche de son armée, deux corps de reserve de dix mille hom-

mes chacun, qu'il fit paroiſtre en même temps, faiſant chacun un front plus grand, que toute ſon armée, ce qui épouvanta dabord les Imperialites, croyant effectivement, que c'eſtoient deux nouvelles armées, d'autant mieux, qu'ils avoient des inſtrumens de guerre trois fois autant qu'il leur en falloit, ce qui faiſoit parmy ces rochers un terrible bruit. Le Roy de Fiſſima, qui voulut ſoûtenir le courage des ſiens, marcha avec uu grand corps de troupes d'un coſté, pendant qu'un de ſes Generaux alloit de l'autre avec un pareil nombre de gens, ce qui affoiblit tout à la fois le Roy de Firando, qui commandoit le principal corps d'armée, & qui n'eſtant plus aſſés fort, pour ſoûtenir l'impetuoſité & la valeur des Soldats de Nabunanga, qui reprirent courage plus fort que jamais, voyant que leur ſtratageme leur avoit reuſſi, profitterent du

temps, & mirent en déroute tout ce qu'ils rencontrerent. Le Roy Fiſſima, que ce corps de reſerve ne faiſoit qu'entretenir, ſans vouloir deſcendre de la hauteur, où il eſtoit poſté, lors qu'il leut joint, s'aviſa un peu trop tard de la faute, qu'il avoit faite. Il voulut venir au ſecours du Roy de Firando, mais il trouva ce Prince hors d'Eſtat de pouvoir ſe remettre, quoyqu'il payât de ſa perſonne juſqu'au dernier moment de ſa vie, ayant eſté tué les armes à la main: De ſorte que cette belle armée fut à moitié taillée en pieces, & le reſte ſe ſauva à la faveur des bois & de la nuit. Nabunanga, fit de grands feux de joye pour une ſi belle victoire; mais il l'achetta aſſés cher; car il luy en couſta une partie de ſes principaux Officiers & plus de quinze mille de ſes meilleurs Soldats. Le Roy de Fiſſima ſe retira à Jeſi, où il tâcha

de ramasser les debris de son armée. Nabunanga, ne s'amusa point a le poursuivre, mais sans perdre de temps il marcha tout droit à Miaco, où il ne voulut plus entendre parler de capitulation, ni de paix. Il se rendit dés le troisiéme jour, maistre de la Ville & du Château, où plus de trente mille hommes furent à l'assaut, & où l'on fit main basse par tout. L'Emp. ayant esté trouvé qui s'enfuyoit avec deux de ses favoris deguisez en Bonzes, fureur dabord mis a mort selon les ordres secrets de Nabunanga, qui s'empara en même temps du Trosne & de l'Empire, se faisant couronner Empereur. Cette revolution arriva l'an 1573. mais Nabunanga n'en demeura pas-là, & voulant remettre l'Empire sur le premier pié qu'il estoit, du Regne du Dayro, que tous les Roys du Japon dependoient de luy, & estoient ses vassaux; & non pas comme Cubo

avoit fait, que chacun estoit maistre de ses Estats, & se gouvernoit, comme il luy plaisoit, en Souverain independant de tout autre, aussibien que plusieurs Princes & plusieurs Villes; ce nouvel Empereur, dis-je, pour se rendre le maistre absolu de tout, ne quitta point les armes, qu'il n'eût rangé jusques au nombre de trente Souverains sous les premieres Loix de l'Empire: en quoy il fut merveilleusement secondé par les peuples, qu'il gagna dabord par des grands privileges; qu'il leur accorda aux dépens de leurs Souverains, & qui se rangerent aussitôt de son parti, pour en secoüer le joug; parce qu'ils les opprimoient, & qu'il leur estoit en effet plus avantageux de ne dependre que de l'Empereur auquel ils pouvoient avoir recours, & qui leur faisoit justice des violences & des oppressions de leurs Souverains, que non pas, de ces pe-

tits Tyrans, qui ne leur faiſoient point de quartier, & les traittoient comme il leur plaiſoit. Ce fut un ouvrage de pluſieurs années que celuy-là pour Nabunanga, quoy qu'il ſe trouvât les armes à la main, & le plus fort de l'Empire. Il attaqua premierement ceux qui avoient eſté contre luy; & amuſoit cependant ſes autres de belles promeſſes; mais ils eurent leur tour, & s'il leur fit quelque grace, ce fut en la maniere de les ſoûmettre, mais il fallut toûjours, qu''ils luy fuſſent ſoumis comme les autres: ſi bien qu'il y en avoit pluſieurs de meſcontens: Neanmoins, perſonne n'oſoit le teſmoigner, de peur d'eſtre auſſitôt de troſn'é, & d'eſtre reduit à la derniere condition: comme il fit de quelques Roys, qui teſmoignerent le plus de fermeté; & à qui il ne laiſſa pas ſeulement dequoy vivre, au lieu qu'il en mit d'autres à leur

place,

place, qu'il tiroit de la poussiere, mais qui avoient neanmoins du merite; afin qu'ils luy deussent entierement tout ce qu'ils estoient, & qu'ils fussent plus prests a se sacrifier pour luy. Aprés toutes ces belles expeditions, estant de retour à Miaco, il s'employa tout entier a faire reparer la Ville & sur tout le Palais, où il employoit journellement quinze mille hommes, y estant le plus souvent en personne le sabre à la main, pour faire presser l'ouvrage, jusques-là, qu'un jour un des ouvriers s'estant avisé de lever le voile à une femme, qui passoit par là, pour la voir, il luy fendit la teste en deux, tant pour luy apprendre a ne faire pas insulte au sexe, qu'à ne se detourner point devant luy, d'un ouvrage pour lequel il tesmoignoit tant de passion, & a donner meilleur exemple aux autres. Aprés donc que ce Palais fut reparé, & qu'il

l'eut même rendu plus beau & plus magnifique qu'il n'avoit jamais esté, aussi bien que la Ville de Miaco ; il voulut faire bastir une autre Ville, dans la plus belle situation pour cela qu'il y eût dans tout le Japon, & qu'il appella Anzuquiama. Il y fit faire sur tout un temple, qui estoit la chose du monde la plus superbe & la plus riche, y faisant porter de tout le Japon toutes les Idoles, qui y estoient le plus en veneration, tout cela par faste & non pas par devotion, car il n'avoit point de Religion, & mesprisoit tous ces dieux, s'estimant du moins aussi puissant qu'eux ; jusques-là, qu'il voulut luy-même se faire adorer, & fit bastir pour cela auprés de ce temple magnifique, une espece de Chapelle où il fit mettre sa statuë sous le nom du Dieu Xantai avec ses armes & ses devises gravées au dessous. Ce n'estoit la dedans qu'or & azur, & l'on

ne pourroit pas dire, l'argent que tout cet edifice coûta a baſtir: mais il ne fut pas pluſtôt achevé, qu'on publia par tout le Japon, qu'on n'adoreroit plus d'autre Dieu a l'avenir, que le nouveau Dieu Xantai; parce que c'eſtoit luy qui avoit créé le Ciel & la terre, promettant de grands biens en ce monde & en l'autre, pour ceux qui auroient recours à luy, & de maux ſans nombre à ceux qui qui refuſeroient de l'adorer. On aſſigna ſa feſte pour le dernier du mois d'Avril, qui eſtoit juſtement le jour de la naiſſance de l'Empereur; & l'on vit en ce temps-là arriver une ſi grande affluence de monde, de tous les endroits de l'Empire, que la Ville d'Anzuquiama, ni celle de Miaco, ne furent pas capables de le contenir; il fallut qu'on dreſſât des tentes à la Campagne; encore y en eut il beaucoup, qui coucherent dans des barques & d'autres ſans couvert. Ce

fils de l'Empereur, qui estoit deja marié, fut le premier, qui adora cette statuë, & aprés luy plusieurs Roys du Japon, qui voulurent faire leur Cour à l'Empereur : mais il y en eut plusieurs, qui se moquerent de cela ; & qui crierent contre une telle insolence ; & entr'autres le Roy d'Amagunci, qui traittant d'ailleurs assés mal ses sujets, & mesprisant les ordonnances de l'Empereur ; parce qu'il se croyoit assés fort pour luy resister ; Celuy-ci prit pretexte là-dessus, de luy faire la guerre pour le ranger à son devoir. Mais il ne l'estimoit pas assés, pour y aller en personne : il n'y envoya pas même son General, qu'on appelloit Aquechi ; mais ce fut principalement, parce qu'il n'estoit pas content de luy, de ce que le jour de sa feste, il estoit sorti de Miaco, pour n'assister pas à cette ceremonie. Ce qui estoit en quelque maniere, non seulement, mes-

priser les ordres de l'Empereur, mais condamner là-dessus sa conduite, dequoy il n'estoit pas satisfait : mais il avoit besoin d'un homme de cette experience, ce qui fit, qu'il ne l'en punit pas. Il envoya donc avec une puissante armée contre le Roy d'Amagunci, le brave Toquixiro, qui estoit un Soldat de fortune, qui avoit déja fait parler de luy. Mais comme il doit tenir un des premiers rangs dans cette Relation, il est necessaire de prendre son histoire de plus loin. Ce Toxiquiro, estoit donc de si basse naissance, qu'il avoit esté contraint, pour gagner sa vie, de servir de valet à un Païsan, qui l'employoit a couper du bois sur une montagne voisine, & a le porter ensuite sur ses épaules au logis. Comme ce bois coûtoit beaucoup de peine, tant a le couper qu'à le porter, & que Toxiquiro eut remarqué un jour, que son maistre, pour se

chaufer le prodiguoit, & qu'il n'en faisoit pas meilleur feu pour cela, il se mit, sans luy rien dire, a l'arranger d'une maniere, qu'en en ostant la moitié, de ce que son maistre y en avoit mis, il ne laissa pas de faire beaucoup meilleur feu que luy. Le Païsan, qui estoit un homme de bon sens, ayant remarqué cela, en fit dabord un bon jugement, aussibien que de plusieurs autres choses, qui luy avoit vû faire: si bien qu'un jour raisonnant avec luy, il luy demanda, s'il ne se sentoit pas assés de courage, pour chercher une meilleure condition, que celle de le servir; que pour luy il le jugeoit capable de quelque chose de mieux, soit à la guerre, soit à autre chose; & qu'il luy ayderoit, autant qu'il pourroit, s'il luy voyoit de l'inclination pour cela. Toxiquiro, se reveillant à ces paroles, remercia son maistre de la bonté qu'il avoit pour luy,

& resolut bientôt de se servir de son Conseil. Desorte, qu'avec un peu d'argent, qu'on luy donna, il s'en alla à Miaco, où il trouva bientôt service auprez d'un riche marchand, qui fort satisfait de luy, le mit pour recompense, aprez cinq ou six mois, auprez d'un Seigneur de la Cour, qui estoit fort avant dans la faveur de Nabunanga. Un jour donc, que l'Empereur estoit à la chasse, où le maistre de Toquixiro l'avoit suivi, un des meilleurs faucons de l'Empereur s'estant embarrassé avec ses longes sur un arbre, on estoit fort en peine pour l'avoir, parce que l'arbre estoit furieusement haut & difficile a monter: ce qu'ayant remarqué Toquixiro, il vint aussitôt s'offrir à son maistre, pour aller degager cet oiseau. Ce Seigneur ne le crut pas tout afait capable de cela, neanmoins, il ne laissa pas de luy en donner la permission: De sorte

que

que Toquixiro, se mit aussitôt d'une adresse sans egale a monter sur cet arbre, & a aller debarrasser le faucon. L'Empereur, qui fut tesmoin de l'action, y prit grand plaisir, & en parla fort avantageusement: ce qui fit, que le maistre de Toquixiro, qui avoit deja de l'affection pour luy, prit encore plus de soin de sa fortune, & l'avença dans l'armée où il estoit un des Generaux. Par ce moyen-là, Toquixiro, voyant plus souvent l'Empereur, qui n'avoit pas oublié ce qu'il luy avoit vû faire, il se faisoit de jour en jour plus connoistre à luy par des actions plus relevées: Et comme il reussissoit par tout, & que l'Empereur tesmoignoit de prendre plaisir de le voir, & de le distinguer de plusieurs autres, qui estoient gens de naissance & d'un plus long merite que luy, cela luy attira nombre d'envieux, qui chercherent les moyens de

le

le deſtruire. Ils en trouverent à la fin un aſſés vilain ſur le ſujet d'un ſabre de grand prix, qu'on trouva a dire à la Cour. Ses ennemis manierent la choſe ſi d'extrement, & previnrent ſi fort les eſprits ſur ſon Chapitre, que tout le monde crut effectivement, que c'eſtoit luy, qui l'avoit volé. Cela fit dabord grand bruit, & quelques-uns de ſes amis l'en ayant auſſitôt averti, ils luy conſeillerent, de s'abſenter pour un peu de temps de la Cour, de peur que dans la chaleur de la choſe, ſes ennemis profittant de ſon malheur, on ne le fiſt perir ſans l'entendre. Ce Conſeil donné de bonne foy, mais qui n'eſtoit pas le plus prudent du monde, penſa hâter ſa perte, ſon abſcence, ayant fortifié plus que jamais le ſoupçon qu'on avoit de luy. Toquixiro, à qui des amis plus judicieux firent remarquer cette faute, en penſa mourir de chagrin; & mit

cepen-

cependant tout en usage pour justifier son innocence. Son Patron luy servit beaucoup à cela ; mais cependant, il n'osoit pas se declarer ouvertement pour luy, & luy disoit toûjours qu'il falloit, qu'il trouvât le coupable, où le sabre ; & que de là dependoit son entiere justification, estant bien persuadé, qu'il estoit incapable d'une si lâche action. Toquixiro, aprés s'estre donné bien inutilement de la peine pour avoir quelques indices du voleur, s'avisa d'envoyer chercher par tous les Orfevres de *Miaco*, pour savoir, si l'on n'avoit pas vendu quelque sabre ; & le trouva enfin, le marchand, qui l'avoit achetté, ne faisant point de difficulté de le montrer, de dire ce qu'il luy avoit coûté, & de qui il l'avoit achetté : si bien que Toquixiro, dans une joye extreme d'avoir fait cette decouverte, le fit savoir aussitôt à son Patron, qui en parla à

l'Em-

l'Empereur, qui tefmoigna d'eftre bien aife, que Toquixiro fe fuft ainfi juftifié. Il le fit revenir à la Cour; & le receut mieux que jamais, luy donnant le même fabre pour en couper la tefte à celuy qui l'avoit volé; mais comme c'eftoit un Officier ordinaire de la Cour, il n'eut pas pluftôt le vent de ce qui fe paffoit, qu'il decampa, & l'on ne le vit plus à Miaco. Depuis ce temps-là, la faveur de Toquixiro s'eftant augmentée de plus en plus auprés de l'Empereur, il parvint a eftre fait Gouverneur d'une place de grande importance, où ayant efté affiegé par le Roy de Cainochuno, efprit fanatique, qui aprés avoir fait mourir fon Pere pour s'emparer du Trofne, il fe fit Religieux & fe difoit *le Prince des fidelles & l'ennemi des faux dieux*, entendant par la, l'Empereur, qui fe faifoit adorer; Toquixiro, dis-je eftant dans cette place

avec une assés foible garnison, contre une armée de 50 mille hommes, qu'avoit ce Roy, il la conserva par la valeur & par sa prudence, l'espace de cinq semaines, que l'Empereur, y estant arrivé avec un nombre assés considerable de troupes, fit lever le siege; & mit en deroute ce *Prince des fidelles*. Toquixiro receut là-dessus de son maistre, les loüanges qu'il meritoit; & voulant luy donner encore quelque poste plus avantageux que celuy-là, il luy ordonna de le suivre; mais une troupe de bandits & de *scelerats*, qui depuis quelque temps ravageoient impunement quelques Provinces, & se retiroient ensuite dans les Montagnes à la faveur de Nagasama place imprenable, dont ils s'estoient emparez, ayant donné encore occasion à l'Empereur d'employer Toquixiro, il luy dit de prendre dans son armée autant de troupes, qu'il luy

en falloit, pour les aller chasser de là : Il le fit contre l'attente de tout le monde, n'y ayant personne, qui ne crût, qu'il échoüeroit dans cette expedition ; mais il en vint si bien à bout, que nonseulement, il defit cette canaille, qui faisoient une armée presque aussi considerable que la sienne ; mais il les tailla en pieces en deux où trois occasions ; & prit enfin leur Forteresse, où il mit si bonne garnison pour achever de destruire le reste de ces voleurs, que depuis, il ne s'entendit plus parler d'eux. Toquixiro, que l'Empereur receut à Miaco avec plus d'honneur que jamais, n'y fut pas plustôt arrivé, que la guerre estant declarée contre Maridono Roy d'Amanguci, il le nomma pour aller commander l'armée, qu'il destinoit pour cela, preferablement à Aquechi General de l'Empire, pour les raisons que j'ai déja dites, & qui en quel-

quelque maniere, jaloux de l'elevation violente d'un homme comme Toquixiro, dont on avoit vû naiſtre la fortune, ne vit pas ſans peine, qu'on le negligeât pour l'envoyer à ſa place. Cependant, Toquixiro ſe prepara pour s'aller acquitter de cet illuſtre employ avec autant d'ordre & de prevoyance, que s'il l'euſt exercé toute ſa vie, tant cet homme eſtoit né pour les grandes choſes; ce qui faiſoit l'admiration de ſes plus grands ennemis. Enfin, lors qu'il fut preſt de partir, l'Empereur l'ayant voulu voir à la teſte de ſon armée, il la fit paſſer en reveuë devant luy, dont il fut extremement content, ne pouvant aſſés s'eſtonner de le voir ſi intelligent, dans un meſtier, dont toute la vie d'un grand homme de guerre ne ſuffit pas, pour en ſavoir la moitié. Toquixiro, eſtant venu à la fin prendre congé de luy, il luy demenda pour grace,

grace, de luy donner un autre nom que le sien, & qui fût tel, qu'il en peût augurer un heurenx succez pour ses armes : surquoy l'Empereur sans hesiter, l'appella aussitôt *Faxiba*, qui veut dire, *vol par dessus le bois*, parce que Maridono, qui estoit le nom du Roy d'Amagunci, signifie *Seigneur du bois* : voulant par là donner a entendre, qu'il seroit eslevé au dessus de luy, & qu'il remporteroit sa victoire. Faxiba, donc, tout glorieux de l'honneur que l'Empereur luy avoit fait, partit tout asseuré qu'il reviendroit victorieux, ainsi que son nom sembloit luy presager. Et en effet, il ne se trompa pas dans cette esperance, car il battit par trois fois en battaille rangée, le Roy d'Amagunci, & le reduisit enfin, a venir demander pardon à l'Empereur, luy repondant de sa vie, & qu'il seroit restabli dans ses Estats. Ce Roy, se laissant persuader aux

paroles d'un ſi vaillant homme, partit avec luy, pour s'aller jetter aux pieds de l'Empereur, à qui, aprés avoir fait toutes les humiliations, & teſmoigné tous les repentirs que meritoit une fellonnie comme la ſienne, il dit de choſes ſi extraordinaires, de la valeur de Faxiba & de ſes autres vertus, que l'Empereur s'en ennuya, & l'interrompit, pour luy demander, quelle priſon il vouloit choiſir dans Miaco, juſques a ce qu'on eût veu, ce que meritoit une conduite comme la ſienne. Ces paroles prononcées d'un ton d'Empereur, aprés ce que Fixiba avoit promis à ce pauvre Prince, eurent l'effet d'un coup de foudre, qui l'eſtourdit ſi fort, qu'il ne peut plus rien dire; & il fut envoyé de la au Château. Le brave Fixiba, fort ſurpris & fort outré, aprés les ſervices qu'il venoit de rendre à l'Empereur, ſans ceux qu'il luy avoit déja rendus, qu'il

qu'il traittât dabord de cette maniere, un Prince à qui on ſavoit qu'il avoit, nonſeulement, promis la vie & la liberté, mais la reſtitution de ſes Eſtats, n'ayant tenu qu'à luy de faire durer encore fort long temps cette guerre; Fixiba dis-je, crut que ſon honneur & ſa gloire eſtoient intereſſez a proteger ce malheureux Roy; c'eſt-pourquoy s'eſtant trouvé dés le lendemain à l'aſſemblée des Princes, qui eſt en ce Païs-là, ce qu'on appelle en Europe, le lever des Roys, il ſe jetta aux pieds de l'Empereur; & luy demanda pour toute recompenſe de ſes ſervices, la vie & la liberté du Roy d'Amagunci; mais l'Empereur entrant en colere, luy dit de ſe retirer; & que ſa ſentence eſtoit déja donnée. Fixiba, ſe retira fort peu content de cette reponſe; & fort en inquietude, pour ſavoir quelle eſtoit cette ſentence, ne doutant pas, qu'il n'y allât de la

vie de ce Prince : si bien qu'il resolut dés ce moment-là, de perir avec luy, où de le sauver. Le Roy d'Amagunci, lors qu'il fut invité de la part de l'Empereur, de venir adorer avec les autres Princes le Dieu Xantai à Anzuquiama, s'en estoit moqué ; & avoit répondu, *qu'il ne savoit, ce que c'estoit, que d'adorer des Dieux, qui vivoient comme les autres hommes ; & que quand l'Empereur seroit mort, il verroit, s'il auroit merité d'estre au nombre des Dieux, pour l'adorer.* Cette reponse ayant offensé sensiblement l'Empereur, il jura dés ce moment-là sa perte ; & il ne l'avoit pas oublié, quand il le vit à ses pieds : si bien qu'il resolut malgré qu'il en eût, de luy faire adorer sa statue, où de le faire sacrifier à ses piés. C'estoit-là la sentence, qu'il vouloit dire, & qu'il avoit dessein de luy faire entendre la veille de la feste, qu'on devoit faire à Dubo,

dont

dont il n'y avoit pas loin. Dubo est un village aux pieds des montagnes de Dubojamma, à demi lieuë de Miaco, le plus beau & le plus grand de tous ceux du Japon. Nabunanga, y avoit fait bastir un Temple, qui estoit une merveille, & enfin plus beau & plus riche encore, que celuy d'Anzuquiama. Il l'avoit dedié au Dieu Xaca, un des plus grands Dieux du Japon; & ce Temple ne s'ouvroit qu'une fois de l'année. Il y avoit fait mettre depuis peu sa statuë, qui estoit au naturel, toute d'or massif, assise sur une coquille de même metal, sur un grand pied-estal d'une pierre fort rare & fort precieuse. Son corps avoit tous ses ornemens chargés de pierreries, avec la Couronne Imperiale sur la teste, qui estoit d'un prix inestimable, & un collier de perles qui luy faisoit trois tours au coû, dont on n'avoit jamais vû de semblable. Le

temps s'approchoit, qu'on devoit ouvrir ce Temple ; & l'on celebroit alors une grande feste, où il venoit une affluence de gens de tous les endroits de l'Empire : c'estpourquoy, l'Empereur, en qui la folie de se faire adorer augmentoit tous les jours, fit publier un Edit, par lequel il declaroit, que tout ce qu'il avoit de vassaux & de sujets dans l'Empire, auroit a adorer, dans cette feste, les Dieux qui estoient dans le Temple de Dubo, & leur offrir de l'encens sur peine de la vie ; & que ceux qui le feroient, pourroient obtenir grace, pour tous les crimes qu'ils auroient commis. Cét Edit escandalisa furieusement plusieurs sages Princes de l'Empire, qui n'avoient rien dit jusques-là ; mais qui commencerent a murmurer. Fixiba, vit bien, que cela regardoit principalement son ami le Roy d'Amagunci, dont il estoit bien persuadé, qu'il

qu'il n'obeiroit pas a cet Edit, & par consequent qu'il luy en coûteroit la vie. Il n'estoit pas content luy-même, de se voir forcé par un Edit a faire une bassesse indigne d'un homme de cœur, bien honteux & bien fâché de l'avoir commise à Anzuquiama : De sorte qu'il rouloit dans son esprit quelque dessein, pour sauver Maridono, & pour se tirer luy-même d'une si infame sujettion; Quand il vit entrer dans sa chambre, Aquechi General de l'Empire. Une visite d'un homme comme celuy-là, avec qui Fixiba n'estoit pas trop familier, le surprit dabord; mais l'autre ne le laissa pas long-temps dans sa surprise; & se confiant en la vertu de Fixiba, quoyqu'il n'eût jamais eu guere de commerce avec luy, il luy dit aussitôt le sujet, qui l'amenoit chés luy : Qu'il savoit, qu'il n'avoit pas lieu d'estre trop content de l'Empereur, tant pour

le peu de recompenſe, qu'avoient eu ſes ſervices, que pour le peu d'égard qu'on avoit eu pour la parole qu'il avoit donnée au Roy d'Amagunci, qui eſtoit ſa conqueſte & tout le fruit de ſes victoires : Qu'il ſçavoit de fort bonne part, que ce Prince n'adoreroit point la ſtatuë de l'Empereur, & qu'ainſi il ne pourroit manquer de perdre la vie : Que c'eſtoit à luy, de ſonger de quel œuil il pourroit voir cela : De plus, qu'il vouloit bien luy avoüer, qu'aprés la gloire, qu'il venoit d'acquerir par tant de belles victoires, il croyoit, qu'il y alloit un peu de ſa reputation, de donner un meilleur exemple, qu'il n'avoit fait de la fermetté de ſon ame, pour ne rendre pas à un homme comme eux, les honneurs, qui n'eſtoient deus qu'aux Dieux ; Que pour luy, il mourroit pluſtôt mille fois, que de s'y ſoumettre, & qu'il n'eſtoit pas le ſeul de

l'Empire, qui eſtoit dans cette reſolution; qu'il y en avoit plus de douze, tant Roys que Princes, qui eſtoient du même ſentiment. Fixiba, que le General venoit de toucher par les deux endroits; où il eſtoit déja bleſſé, rougit à tout ce que luy dit Aquechi, & quoyqu'il ne manquât, ni de politique ni de prudence, il ſe trouva ſi émeu, & en même temps ſi perſuadé, que le General luy parloit de bonne foy, qu'il luy deſcouvrit tous ſes ſentimens, qui eſtoient tout afait conformes aux ſiens: ſi bien qu'il ſe lia dés ce moment une grande amitié entre eux; & ils reſolurent enſemble, qu'il falloit, avec tout ce qu'il y auroit de Princes & de Seigneurs de leur parti, aller trouver l'Empereur; & luy repreſenter le tort, que cet Edit luy pouvoit faire, puiſque les Dieux même, laiſſoient la liberté aux hommes de les adorer; &

le prier, que du moins les Princes & les Seigneurs distinguez dans l'Empire, fussent exempts de la rigueur de cet Edit. Cela s'executa comme ils l'avoient projetté, ils furent 18 ensemble, dont il y en avoit dix qui estoient Roys; & le General, que l'Empereur avoit fait depuis peu, Roy de Tango, pour le gagner, fut celuy, qui parla pour tous; mais l'Empereur fut dans une si grande colere contre eux; & sur tout contre le General, que bien luy dit, d'estre bien accompagné, car il l'auroit fait mourir sur l'heure. Ils sortirent donc fort mécontens de l'Empereur, qui dés le jour même, envoya de gens pour arrester le General; mais il l'avoit prevenu, & s'estoit retiré: Des autres, qui ne se tenoient pas si bien sur leurs gardes, il y en eut huict qui furent pris, entre lesquels il y avoit le vaillant Fixiba; mais comme il estoit fort aimé

mé des Soldats, ils n'apprirent pas plustôt cette nouvelle, qu'ils s'attrouperent jusqu'au nombre de quatre ou cinq cents, & le vinrent enlever d'entre les mains des gardes de l'Empereur, qui le menoient au Château. L'Empereur, qui n'avoit l'esprit occuppé que de sa feste, ne fit pas toute la reflection, ni les diligences qu'il devoit faire, sur ce qu'il venoit d'arriver, & sur la retraitte de deux hommes, dont un seul estoit capable, de luy donner bien de la peine, & de troubler tout l'Empire. Il donna quelques ordres, pour qu'on fit bonne garde, & dans le château & dans la Ville; toute la gendarmerie estant sur les armes; mais tous ses soins & toute son application, alloient a faire celebrer sa feste avec toute la magnificence imaginable, attendant ce jour avec plus d'impatience qu'il n'auroit fait la Couronne du monde; mais il ne savoit pas que

c'estoit le jour de sa mort, qu'il attendoit. Aquechi & Fixiba avec les autres mécontens, ayant trouvé le moyen de s'assembler, sans bruit & sans esclat, prirent de mesures si justes & si secretes pour leur dessein, que le jour de cette grande feste, que tout le monde couroit à la devotion, & que l'Empereur estoit le plus affairé, ils se trouverent 40 mille hommes tous bien armez aux Portes de Miaco. Jamais telle épouvante, le grande monde augmentoit la confusion & le desordre, on ne sçavoit qui estoient les ennemis, ou ceux qui ne l'estoient pas, chacun couroit, chacun fuyoit, on se faisoit peur les uns aux autres. L'Empereur fut des premiers a estre adverti de l'approche de cette armée, qui en estoit deja aux mains avec sa gendarmerie. Il ne pouvoit pas le croire, & montant sur une tour du Palais pour s'en instruire mieux, il vit que les

conjurez estoient déja fort avant dans la Ville. Il connut alors le danger où sa Divinité l'avoit exposé; & voulut se retirer au Château, mais on luy dit, que Fixiba s'en estoit déja saisi; comme en effet, il l'avoit fait par surprise, pour sauver le Roy d'Amagunci. Le desespoir saisit alors l'Empereur, se trouvant de tous costez entouré de ses ennemis; mais comme il avoit le cœur grand, il ne perdit pas le courage pour cela; & faisant un petit corps d'armée, de tout ce qu'il avoit de plus braves gens autour de luy, il resolut de passer la riviere, en attendant le secours, que le Ciel luy voudroit envoyer, ne doutant pas que l'armée des conjurez, ne fût quelque temps occuppée au pillage de la Ville. Son fils, qui vouloit vivre où mourir avec luy, faisoit dessein de l'accompagner; mais il avoit un Enfant de trois ans qu'il aimoit passionnement

& qu'il ne pouvoit abandonner, ne ſachant à qui le fier. L'Empereur luy conſeilla de l'envoyer à Fixiba même, de la vertu duquel il eſtoit ſi perſuadé, que quoy qu'il eût pris le parti de ſes ennemis, il ne doutoit pas, qu'il n'en eût plus de ſoin, que le meilleur de ſes amis; & qu'il ne ſe ſouvint des obligations qu'il luy avoit. Le Prince luy envoya donc cet enfant: & l'Empereur le luy recommenda par une lettre qu'il luy écrivit: ce qui toucha ſi fort Fixiba, que ſi l'Empereur ne ſe fuſt pas precipité de ſe perdre luy-même, il l'auroit reſtabli ſur le Troſne. Il n'eut donc pas pluſtôt paſſé la Riviere, que le General en ayant eu avis, il luy gagna le devant avec 15 mille hommes & l'enferma dans un bois, où aprés s'eſtre defendu plus de quatre heures comme des deſeſperez avec de forces ſi inegales, l'Empereur, n'ayant pas 4 mille hommes avec

luy, il fut à la fin tué par Aquechi même, qui fuyoit toûjours l'Empereur; mais que l'Empereur alloit poursuivant jusqu'au fond des battaillons, sans crainte de sa vie, si bien qu'à la fin il le blessa a mort. Le Prince son Fils, voulant vanger sa mort courut comme son Pere aprés Aquechi, qu'il tua veritablement; mais il y perit aussi, & aprés cela, ce ne fut plus qu'un carnage de ceux de l'Empereur, qui ne firent plus de resistance. Ce bois fut depuis ce temps-là appellé, *le bois du sang Imperial.* Fixiba, n'eut pas plustôt appris la mort de ces trois illustres Princes, que laissant la garde du château & du Prince à un vaillant homme de ses plus confidents, se mit à la teste de quelques troupes, pour faire cesser le desordre, qui estoit dans la Ville & autour de Miaco: comme en effet il fit, le respect & la consideration, que tous les

Sol-

Soldats avoient pour luy, estant quelque chose de fort extraordinaire. Les Princes de l'Empire, qui se trouverent alors à Miaco, s'assemblerent dans le Palais, pour savoir quel ordre ils mettroient aux affaires; & qui seroit leur Empereur. Il fut resolu tout d'une commune voix, que l'Empire demeureroit dans la même maison; & que ce seroit le petit Fils de Nabunanga, qui seroit leur Souverain; mais on fut fort en dispute pour le Tuteur qu'on luy donneroit, y ayant le Beaufrere de l'Empereur defunt, qui par le droit du sang pretendoit à cette charge, preferablement à Fixiba, qui n'avoit veritablement, ni tittre ni Souveraineté, mais à qui la confience de l'Empereur, qui le luy avoit laissé en garde, donnoit de grands droits; outre qu'il l'avoit déja entre ses mains & qu'il n'estoit pas aisé de le luy oster: si bien qu'il l'em-

porta sur Xibatadono, qui estoit ce Beaufrere de l'Empereur. Cette concurrence, ayant inspiré quelque jalousie entre ces deux Rivaux, produisit bientôt de nouveaux troubles dans l'Empire. Xibatadono, qui crut bien n'estre pas le plus fort à Miaco, en sortit pour se retirer dans ses Estats. Mais il avoit a faire à un ennemi, qui ne s'endormoit point; & qui n'estoit parvenu à ce qu'il estoit, que par une vigilence extraordinaire; & pour n'avoir jamais rien oublié de tout ce qui pouvoit l'elever.: si bien qu'il estoit difficile de le surprendre. Aussi Xibatadono, ne fut pas plustôt dans son Païs; & il n'eut pas plustôt cabalé avec quelques Princes de ses voisins, pour prendre les armes contre le nouveau Ministre, qu'il se vit une armée sur le dos, contre laquelle ayant voulu donner battaille, il la perdit; & fut obligé de se refugier dans une de

ſes principales fortereſſes, où Fixiba, que la fortune & la victoire accompagnoient par tout, le vint aſſieger: La Fortereſſe n'eſtoit pas facile a prendre, elle eſtoit munie de toutes les choſes neceſſaires pour un ſiege; & il y avoit aſſez de monde pour la deffendre: mais il n'eſt point de Place imprenable, quand il n'y a point de ſecours a eſperer; & le temps vient à bout, de ce que la force ne peut faire. Il y eut pluſieurs ſorties vigoureuſes, qui reuſſirent pour l'ordinaire à l'avantage des aſſiegez; mais les aſſiegeans eſtoient en trop grand nombre, eu égard a la garniſon, pour que cela peut diminuer leurs forces; & enfin Fixiba, aprez neuf mois de ſiege, s'opiniaſtrant contre toutes les rigeurs des ſaiſons, & y ayant paſſé deja la plus difficile, qui eſt l'hyver, il y avoit grande apparence, qu'il ne l'abandonneroit pas, qu'il n'en fuſt
venu

venu à bout : c'eſt-pourquoy les aſſiegez, qui eſtoient deja à l'extremité de toutes choſes, ne ſongeoient plus qu'à mourir, ſachant bien, que s'ils eſtoient pris, il n'y avoit pas de grace pour eux, & qu'on leur preparoit une cruelle mort. Xibatandono, que cela regardoit encore plus que les autres, comme eſtant le chef des conjurez, voyant mieux que perſonne, à quoy ils en eſtoient reduits, aſſembla, ce qu'il y avoit de principaux Seigneurs dans la place, qui avoient ſuivi ſon parti ; & aprés les avoir bien remerciez, du zele qu'ils avoient teſmoigné pour luy, il leur dit, la reſolution qu'il avoit priſe de ſe faire mourir, pour ne donner pas le plaiſir à ſon ennemi, d'exercer ſur luy toutes les cruautez, que la vengeance luy inſpireroit, les priant de vouloir bruſler ſon corps, dabord qu'il ſeroit expiré : Qu'il eſtoit perſuadé,

ſuadé, que Fixiba n'en vouloit qu'à luy, & qu'ainſi, lors qu'il ſeroit mort, ils pourroient faire plus facilement leur accord, pour ſauver leur vies & leurs biens auſſi. Que la place pouvoit encore tenir quelques jours; & qu'ils pourroient meſnager leur temps pour cela. Il n'eut pas pluſtôt achevé de parler, que tous ſes amis, attendris de ſon diſcours, ſe leverent, & luy dirent, qu'ils vouloient vivre & mourir avec luy: Qu'ils l'avoient ſuivi pour cela; & qu'ils ne l'abandonneroient pas dans une occaſion, où il y alloit effectivement, de luy teſmoigner l'amour, qu'ils avoient pour luy. Il fut reſolu premierement, de faire une vigoureuſe ſortie, non pas pour ſe ſauver, car il n'y avoit plus moyen de cela; mais pour faire tout le mal, qu'ils pourroient à leurs ennemis, avant que de mourir; au retour de quoy, Xibatandono, leur fairoit preparer un

magni-

magnifique repas, où il feroit decidé du dernier moment de leur vie. La chose s'executa de même: on vit sortir de la place, les armes à la main, tout ce qu'il y avoit de plus braves gens qui ne craignoient pas la mort; ils percerent jusqu'au troisiéme retranchement, & de la fureur qu'ils y alloient, si le nombre des ennemis ne les eût pluſtôt accablez que vaincus, ils eſtoient capables, de defaire l'armée. Ils furent donc obligez de rentrer dans la place, mais avec peu de perte, quoyqu'ils euſſent fait un terrible carnage, dont ils eſtoient si las, que ce fut la ſeule terreur, qu'ils avoient donnée à leurs ennemis, qui n'oſerent jamais les pourſuivre, qui les ſauva. Eſtant donc de retour dans la Forteresse, Xibatandono. leur fit un feſtin de tout ce qu'il luy reſtoit de meilleur, comme devant eſtre le dernier repas qu'ils devoient faire enſemble; & quand la boiſſon les

eut

eut un peu échauffez, il fit mettre le feu aux quatre coüins du Palais, ensuite dequoy, tous les conviez mettant le sabre à la main, massacrerent premierement tout ce qu'il y avoit de femmes & d'enfants dans la place, & s'entretuerent aprés eux-mêmes. Fixiba, qui voyoit de sa tente tout ce grand feu dans la Forteresse, qui sembloit en effet estre toute en flame, ne savoit que s'en imaginer; mais il eut avis de plus par les corps de garde avancez, qu'on en entendoit des cris si épouvantables, qu'il falloit asseurement, que tout y fust en desordre & dans la derniere desolation: ce qui l'obligea de faire avancer quelques troupes vers les premieres murailles, qu'ils ne trouverent plus gardées: si bien que profittant de l'occasion, Fixiba, commenda qu'on plantat les échelles à la faveur, non pas de la nuict, car le feu faisoit une terrible clarté, mais d'une

d'une grande fumée, qui pouvoit couvrir tous ses Soldats; & il crut que l'heure estoit venuë, que le Ciel vouloit, que Xibatandono tombât entre ses mains. On escalada donc sans peine, & l'on passa de même tous les fossez jusqu'à la derniere muraille, gardant par tout un fort bon ordre; mais inutilement car il n'y avoit, qui que ce fust, qui se mist en estat de les en empécher. On arriva enfin dans la Forteresse, où l'on vit avec le dernier estonnement, les horribles effets du desespoir, n'y restant plus personne, que cinq ou six miserables, dont le visage faisoit du moins encore autant d'effroy, que ceux des morts. Fixiba, se repentit dans ce moment-là, d'avoir esté la cause d'un si triste expectacle; mais ce ne fut aussi qu'un moment, car l'ambition, qui estoit sa grande passion, ne luy souffrant pas long temps d'autres sentimens

mens que ceux que la gloire inſpire, il ſe rejoüit bientôt, de voir que tout luy ſuccedoit, & qu'il n'avoit plus aucun ennemi a craindre dans l'Empire. Il s'en revint triomphant à Miaco, où eſtant arrivé, il ſe fit donner par les Conſeilliers du Jeune Empereur, qui eſtoient tous de ſes creatures, le tittre de Cabacandono, qui ſignifie, *le Souverain Seigneur dû Japon*, & qui ne ſe donnoit qu'à ceux, qu'on vouloit aſſocier à l'Empire : mais il pouvoit bien le prendre, puis qu'on peut dire, qu'il eſtoit veritablement Empereur; car il gouvernoit tout; & même avec plus d'authorité & d'obeïſſance, que jamais aucun Empereur, n'avoit fait: Ce n'eſt pas qu'une partie des Princes de l'Empire, & même des plus Puiſſans, ne ſouffriſt avec chagrin, qu'un homme de cette naiſſance, & qu'on avoit vû eſlever tout d'un coup de terre

terre comme une vapeur, leur commendât, & devint leur maiſtre abſolu ; mais perſonne n'oſoit remuer: Le moindre mouvement, le moindre ſoupçon qu'on luy donnoit, de vouloir s'aſſembler, d'avoir quelque intelligence avec un autre Prince, où quelque deſſein de levées de gens de guerre, c'eſtoit un crime capital : il en coûtoit le Troſne, & quelque fois la vie auſſi ; comme l'on en avoit déja veu deux où trois exemples; Deſorte que tous ces Princes, ſe tenoient malgré eux dans la derniere ſoumiſſion. Son armée eſtoit la plus belle choſe qu'on eût jamais veuë : s'il y avoit un brave homme dans l'Empire, il le gagnoit à force de preſents, mais il ne leur donnoit que des employs de guerre, afin de faire dependre toute leur fortune de là. Il voulut quitter le ſejour de Miaco ; & prit Fiſſima pour le lieu de ſa Reſidence ; tant parce

qu'il estoit par ce moyen au cœur de l'Empire, & par consequent mieux à portée des Princes, qui pourroient se revolter, que pour leur pouvoir courrir dessus, avant seulement qu'ils se fussent mis en campagne. Il savoit, qu'on le mesprisoit, à cause de sa naissance, & qu'on ne l'aimoit point à cause de son extreme rigueur; C'est-pourquoy, il se tenoit furieusement sur ses gardes: il avoit ses espions dans toutes les Provinces, qui l'informoient exactement de tout; & lors qu'il s'y passoit quelque chose, qui ne luy plaisoit pas, on voyoit dans un moment un homme passer du Trosne jusqu'à la derniere necessité. Cela tenoit toujours en allarme & en bride tous les autres, qui luy venoient faire leur Cour, non pas seulement comme à leur Empereur, mais comme à un Dieu; & jamais Nabunanga n'avoit receu tant de respects, ni

tant de ſoûmiſſions comme celuy-ci. Il ne fut pas long-temps à Fiſſima ſans prendre abſolument le titre du premier : Celuy de Cabucandono ne luy ſembla pas aſſés grand pour un homme comme luy; & il en avoit trop fait pour n'achever pas. Il fit aſſembler les Conſeilliers de l'Empire, qui, ne parlants que par ſa bouche, & n'ayant des ſentimens, que ceux qu'il leur inſpiroit, jugerent, qu'il falloit un Empereur comme luy, pour faire refleurir l'Empire, & pour gouverner un Eſtat auſſi grand & auſſi illuſtre que celuy-là: Que le Jeune Empereur, outre qu'il ſeroit long-temps ſans ſavoir ce que c'eſtoit, que de regner & de commander, c'eſt que l'on voyoit bien par le peu de genie qu'il faiſoit paroiſtre pour les grandes choſes, qu'il ne ſeroit jamais capable de porter un ſi grand fardeau: Et ainſi qu'il falloit ſup-

plier Cabucandono, de vouloir se charger absolument de l'Empire, qu'on pouvoit dire estre son pur ouvrage, puisqu'il l'avoit remis en si bon estat, & qu'il ne pouvoit continuer de fleurir qu'entre ses mains. Cela se passa avec de grandes ceremonies, que Cabucandono avoit reglées luy-même : Cette requeste luy fut presentée par six Roys & nombre de Princes de l'Empire, suivis de quantité de Noblesse & de tous ceux qui vouleureut faire leur Cour à Cabucandono, qui les receut d'un grand air de moderation, & tesmoigna d'avoir plustôt de la peine a leur accorder, ce qu'ils luy demandoient, que de la joye de se voir eslever dans ce souverain pouvoir : Il leur fit là-dessus un discours, qui passoit le genie d'un homme de son education; mais on estoit déja si accoûtumé de voir des choses extraordinaires de luy, que rien de ce

qui venoit de sa part ne les surprenoit plus. Le Jeune Empereur fut donc despouillé des marques de l'Empire, & son Tuteur en fut revestu; mais il ne l'oublia pas; & dit à l'assemblée, qu'il falloit avoir quelque égard pour un Jeune Prince, qui estoit sorti d'un sang aussi illustre que celuy de Nabunanga, & promit de le traitter toûjours comme son Fils. Il luy fit donner le Royaume de Mino, qui estoit un des principaux de l'Empire; mais pour eviter quelque rebellion, qu'on pourroit faire à son sujet, il l'envoya dans un Châteâu, sous pretexte qu'il y seroit mieux eslevé qu'à la Cour. Il prit ensuite le nom de Taicosama, qui signifie *Grand Empereur*: & il y eut de festes & de rejouissances pour son elevation, qui passerent tout ce qu'on avoit vû de plus esclattant & de plus magnifique jusques alors. Pendant cela il

ne s'endormoit pas : Car il avoit veu par l'exemple de ses Predecesseurs, combien il estoit difficile à un usurpateur, de regner long-temps en repos ; & qu'ils avoient esté detrosnez par ceux-là même à qui ils s'estoient le plus fiez ; & qu'il avoit fait luy-même a peu prés comme les autres : c'est-pourquoy, il vouloit, s'il pouvoit, mettre si bon ordre à ses affaires, que la même chose ne luy peût pas arriver : & qu'il peût laisser le Trosne Imperial à quelqu'un de sa famille. Il n'avoit point d'Enfant, mais il avoit trois nepveux, dont l'ainé estoit un des hommes mieux faits & des plus adroits à toute sorte d'exercice, qu'il y eût dans l'Empire, fort robuste & extrement propre pour la guerre, ne craignant aucun danger, & toûjours le premier a s'exposer à tout ce qu'il y avoit de plus difficile ; mais d'ailleurs pour les inclinations de l'a-

me, le plus terrible de tous les hommes, adonné à toute sorte de debauches outrées, aymant sur toutes choses le sang, & a faire du mal : ses delices estant de voir souffrir des gens à force de tourmens : prenant plaisir luy-même a faire quelque fois le bourreau. Enfin ce que les Historiens de ce Païs-là en racontent, sont des choses si affreuses, que jamais Neron n'en approcha. L'Empereur n'ignoroit rien de tout cela ; mais comme il luy voyoit d'ailleurs de parfaitement belles qualitez & propre a regner : il esperoit de le corriger sur ces horribles deffauts, où que du moins cette premiere ardeur de jeunesse, à qui il attribuoit tous ces vices, estant un peu emoussée par quelques années de plus, il se rendroit plus digne de l'Empire : & ainsi il le destinoit pour estre son Successeur. Le second de ses nepveux, avoit les inclinations bien plus belles

& estoit bien plus digne de luy succeder, mais il n'avoit pas tant de resolution, ni il n'estoit pas pour le corps si robuste ni si bienfait que l'autre: Et pour le dernier il estoit naturellement si indisposé, qu'il ne promettoit pas une fort longue vie, comme en effet, il mourut peu d'années aprés. Cependant l'Empereur songeoit a s'establir & a se rendre si absolu de tous costez, qu'il n'eust plus rien a craindre dans l'Empire: mais quoyqu'il fut bien puissant, il avoit a faire à tant de Testes couronnées, qu'il savoit dans le fonds n'estre pas contentes de le voir eslevé sur elles, qu'il ne doutoit pas, qu'il ne trouvât encore bien de la difficulté dans son dessein, s'il ne se servoit, que des voyes ordinaires, & s'il n'avoit pas recours à quelque stratageme de sa façon: La Paix estoit dans tout l'Empire: mais c'estoit cette même Paix qu'il craignoit, qui gâteroit son armée

mée, & qui pourroit donner le tems & l'occasion à ses ennemis secrets, de luy desbaucher ses meilleurs Soldats, & de meditter quelque entreprise sur luy, qui luy attireroit de plus facheuses affaires que jamais. Et pour prevenir tout cela, il s'avisa de proposer une guerre contre la Corée. Par ce moyen-là, il alloit employer une partie de ses Soldats & les tenir en haleine, & il s'alloit delivrer des Roys & Princes qu'il craignoit le plus, & qui luy estoient le plus suspects, qu'il alloit envoyer à cette guerre. Le pretexte qu'il en prennoit estoit le plus beau du monde: rien n'estoit mieux de la bienseance du Japon que cette Isle de Corée: C'est la meilleure terre & la plus abondante qu'il y ait dans tout ce Païs-là; & ils s'alloient rendre par ce moyen plus redoutables que jamais aux Chinois leurs anciens ennemis, qui avoient

déja taché de s'en emparer. Il faisoit cette conqueste la plus aysée du monde, par les guerres que ce Païs-là venoit d'avoir contre les Chinois, & aprés contre les Tartares, qui tour à tour s'en estoient emparez; & en avoient esté chassez par leur mêchante conduite: si bien qu'enfin cette guerre fut publiée; & ordre à tel & à tel Roy & Prince, de se mettre au plustôt en estat pour y aller servir l'Empire selon la volonté de l'Empereur: Et afin qu'on ne peût pas croire, qu'il y eût quelque chose de caché dans un si beau dessein, il donna le commandement de cette armée au second de ses nepveux, pour qui tout le monde savoit, qu'il avoit une tendresse particuliere. Il auroit bien mieux aimé y envoyer l'Ainé, car outre que la guerre estoit beaucoup mieux son affaire; C'est, qu'il auroit eu autant d'envie de se defaire de luy, que des

autres

autres Roys, qui luy estoient suspects; mais il craignoit extremement son esprit inquiet & mêchant, qui n'auroit pas manqué de cabaler avec tous ces Princes mécontens, qui se trouvant les armes à la main, n'auroient pas manqué, aulieu d'aller en Corée, de les tourner contre luy, pour le detrosner: s'ils avoient peu. Neanmoins, cette preference de son cadet, dans une occasion d'esclat & d'acquerir de la gloire, comme celle-là, ne pouvant pas manquer de luy faire de la peine, il falloit bien, que l'Empereur trouvât quelque moyen de le contenter, s'il ne vouloit pas avoir une guerre domestique, d'autant plus a craindre, qu'il savoit, qu'il avoit a faire à l'homme le plus dangereux de l'Empire, & qui avoit le moins de peine a faire un mêchant coup. Mais comme il estoit aussi fort ambitieux, il n'y avoit que le

ſeul tittre de Cabucandono qui le peût conſoler, de ce qu'on luy oſtoit, pour le donner à ſon Frere: comme en effet, l'Empereur ſe reſolut de le luy accorder, nouſeulement, pour l'appaiſer; mais pour le gagner tout afait à luy, & pour l'obliger a changer de vie, il le prit donc en particulier, & en luy faiſant ce preſent, qui eſtoit le plus grand qu'il pouvoit faire, puiſque c'eſtoit partager L'Empire avec luy; il luy dit, tout ce qui eſtoit capable de toucher une grande ame; & luy donna des inſtructions dignes d'un grand homme comme luy, & par le moyen deſquelles ſon nepveu auroit eſté bien digne de l'Empire, s'il avoit eſté capable de les ſuivre. Il ne manquoit pas de fourberie; & il compoſoit ſon exterieur comme il vouloit. On auroit dit quelquefois a le voir, qu'il n'y avoit pas dans tout le Japon un homme plus

ſage, ni mieux moriginé que luy. Il parloit même là-deſſus, d'une maniere qu'on en eſtoit charmé; mais c'eſtoit pour mieux tromper; & c'eſt tout dire que d'adjoûter que ſon Oncle, qui eſtoit le plus fin & le plus diſſimulé politique qu'il y eut jamais, ſe trouva pluſieurs fois court avec luy; & en fut trompé juſqu'à la fin, comme il ne manqua pas de l'eſtre dans cette occaſion: ou Cabucandono fit paroiſtre tant de ſoûmiſſion & de reſpect pour toutes les volontez de ſon Oncle, tant d'attachement & de zele pour ſa Perſonne, & ſur tout tant de reſolution de ne plus rien faire qui ne fut approuvé & admiré de toute la terre, que l'Empereur creut effectivement de l'avoir converti, & d'avoir fait un plus grand preſent, à ſes Peuples de leur donner un tel Succeſſeur, qu'à ſon nepveu de luy avoir accordé la ſeconde place de l'Empire:

mais l'on ne corrige pas si facilement les defauts, qui viennent de temperemment : & il ne fut pas longtemps à se repentir de tout ce qu'il avoit fait. Cependant, on assembla en fort peu de temps les troupes, qui estoient destinées pour là Corée, & tous les Roys & Princes qui avoient ordre d'y aller, s'estant trouvez au rendez-vous, ils firent tous ensemble une armée de soixante mille hommes, avec quoy ils s'allerent embarquer pour passer dans cette Isle, y ayant déja un nombre infini de Vaisseaux avec toutes les provisions necessaires pour cela. Leur passage fut heureux, & encore plus leur descente : parce que les Coréens ayant esté surpris, & ne s'attendants pas d'estre attaquez par des Peuples, qui se disoient leurs alliez, ils ne s'estoient point mis du tout en deffense : & les Japonois aborderent en cette Isle sans trouver la moindre

resistence. L'Isle de Corée est de 270 lieuës d'Allemagne de longueur & de trente de largeur. Elle est divisée en huit Provinces, dont Kinki est la principale, & Ping-Jan est la Ville où reside le Roy de Corée. Les Japonois, ayant commencé par une si heureuse descente, ne trouverent pas plus de difficulté dans leurs conquestes, car tout cedoit au torrent de leurs armes, & la terreur estoit si grande dans toute l'Isle, qu'on eût dit, que tout le Japon estoit venu fondre sur ces insulaires: Cependant, comme ils avoient veu, il n'y avoit pas long-temps, de bien plus nombreuses armées, qu'ils avoient defaites, les Tartares & les Chinois tour à tour, leur ayant fait la guerre avec plus de cent cinquante mille hommes, il y avoit a esperer, que tant qu'ils auroient quelque coüin de terre dans l'Isle, qu'ils pourroient encore se restablir; comme en effet

il

il arriva. Taicosama, ayant eu nouvelle de ces beaux progrez que son armée faisoit, y envoya de plus grands secours que jamais, avec quoy les Japonois penetrerent jusqu'à la Ville Capitale de l'Isle, que le Roy leur abandonna. Surquoy les Coréens se reveillans, & voyant à quoy ils en estoient reduits, ils eurent recours premierement aux Chinois, qui ne demandoient pas mieux que de les assister, ne voulant pas avoir des voisins comme les Japonois: & aprés s'armants de resolution, que le desespoir de leur fortune échauffoit, ils se mirent tout de bon à faire resistance à leurs ennemis dans certains passages des montagnes, où ils eurent quelque avantage: Là-dessus, leur estant arrivé un secours de quarante mille Chinois, ils oserent bien presenter la battaille à ceux qui jusques-là les avoient chassez comme des brebis: & de plus, ils furent assés

valereux pour la gagner, & pour remporter la victoire. Les choses commencerent alors a changer un peu de face. Neanmoins, comme les Japonois avoient eu le bonheur de se saisir des principales places: & que d'ailleurs ces premieres conquestes avoient fait grand bruit dans leur Païs, cela avoit attiré dans l'Isle, avec les secours que l'Empereur leur avoit envoyé, jusques au nombre de 140 mille hommes de leur nation: Si bien qu'il n'estoit pas fort aisé de les en chasser. Neanmoins, les Corćens ayant repris courage ils devinrent des Lyons, dans toutes les occasions qu'ils eurent. Depuis cette battaille, ils remporterent toûjours quelque avantage. L'Empereur, à qui on ne manquoit pas d'envoyer tout le detail de ces choses, ne fut pas tant affligé de ce revers de fortune de ses armes, comme il l'estoit de la mechante conduite & de

la vie de ſon nepveu, qui, au lieu de profitter de ſes bons avis, devenoit tous les jours pire, toutes ſes actions n'eſtant pleines que d'infamies, & ne ſe paſſant guere de jour, qu'il n'entendît parler de quelque meurtre qu'il avoit fait, accompagné de circonſtances le plus epouvantables, qu'on peût s'imaginer. Il tenoit la Cour à Jurazu entre Fiſſima & Miaco, où il y avoit un fort beau Château, mais où il n'avoit pour favoris & pour Courtiſans, que des gens dont la vie faiſoit horreur. L'Empereur eſtoit venu à bout, de ce qu'il avoit ſouhaitté dans l'Empire: Il avoit fait ce qu'il avoit voulu des Royaumes & des principautez, dont aprés s'en eſtre retenu une bonne partie pour luy, en avoit fait telle part à ſes nepveux & à ſes favoris, qu'il avoit voulu: mais il n'avoit jamais peu eſtre le Maiſtre de Cabucandono, ni le reduire à ce point, qu'il peût

en quelque maniere justifier le choix, qu'il faisoit de luy, pour luy succeder; & tant plus il s'efforçoit d'en faire un bon Souverain, tant plus il sembloit tesmoigner de l'ardeur pour ce qui l'en rendoit indigne. Ce n'estoient plus des passions & des emportemens, c'estoient des fureurs, & des rages, dont tout le monde estoit informé; & qui le mettoient en horreur de tous; mais sur tout de son Oncle, qui en souffroit plus que tous les autres. Il resolut enfin de l'envoyer en Corée, le pretexte estoit beau & honnorable; car c'estoit pour y restablir les affaires, & la gloire des Japonois avec un secours de 35 hommes, qu'il y vouloit envoyer avec luy; & il ne doutoit pas, qu'aymant passionnement la guerre, comme il faisoit, il ne receût cet employ avec beaucoup de joye; & qu'il ne se mist aussitôt en chemin pour luy obeïr. Mais il se trompa

encore cette fois. tout habille qu'il estoit; car son nepveu, defiant comme il estoit, penetra dabord dans le dessein de son Oncle; Il jugea, qu'il ne le vouloit envoyer en Corée que pour se defaire de luy, dans le temps que leurs affaires y alloient mal; & pour rappeller son Frere, qu'il aimoit beaucoup plus que luy, & qu'il avoit dessein d'eslever sur le Trosne: Cependant, cet esprit rusé ne tesmoigna rien de cela: aucontraire il fit voir à l'Empereur une joye extraordinaire pour une si glorieuse commission, & se jetta presque à ses pieds pour l'en remercier. Son Oncle le releva aussitôt, & l'embrassant avec une tendresse de Pere, il luy fit voir de quelle consequence estoit pour luy, de faire une Campagne comme celle-là, qui seroit suivie, nonseulement, de la conqueste de toute la Corée, mais d'une partie de la Chine, si la

for-

fortune favorisoit un peu ses armes; son seul nom estant capable de donner l'epouvante aux Coréens & aux Chinois, luy promettant d'ailleurs plus de secours, tant par mer que par terre, qu'il n'en sauroit demander; & par dessus tout cela que l'argent ne luy manqueroit pas. Cabucandono, escouta toutes ces belles choses avec un exterieur de joye & de reconnoissance, qu'on eût dit effectivement, qu'il sentoit tout cela; & tesmoigna même à l'Empereur, que dans l'empressement où il estoit, de faire quelque chose qui luy peût plaire, & d'acquerir de la gloire pour se rendre digne de tant de graces & d'honneurs qu'il luy faisoit, il auroit voulu partir dans le moment: mais qu'il le prioit de considérer, sur quel pié il vouloit, qu'il parût à la teste de cette armée, aprés le tittre qu'il luy avoit fait la grace de luy accorder de Cabucandono,

dono, qui eſt le ſecond de l'Empire, & au deſſus de celuy de General que ſon Frere poſſedoit ; qu'il ne pouvoit honnorablement y commander qu'en ce tittre-là ; mais qu'il falloit pour cela , qu'il luy fiſt la grace, de le luy confirmer avec les ceremonies ordinaires & neceſſaires pour eſtre reconnu tel ; parce qu'autrement, les Roys & les Princes qu'il y avoit dans cette armée, n'eſtant pas tout afait dans ſes intereſts, fairoient ſans doute de la difficulté de le conſiderer comme Cabucandono, & ne le regarderoient *tout au plus*, que comme leur General ; ce qui ne manqueroit pas de faire naiſtre mille brouilleries entre eux, qui ſeroient la ruine de cette armée, bien loin que ſa preſence peût reſtablir les affaires. L'Empereur tout habille & tout grand politique qu'il eſtoit, ſe trouva pris encore cette fois. Le tittre de Cabucandono n'eſtoit en

effet

effet qu'un tittre vain, un tittre d'esperance, qui donnoit du respect pour le veritable Successeur de l'Empire, mais point de pouvoir, ni d'authorité, s'il n'estoit confirmé tel par la main de l'Empereur, & par les ordres de l'Empire: mais l'Empereur, qui en avoit déja entendu murmurer mille fois son nepveu, avoit toûjours dissimulé, & pris de pretextes pour differer cette ceremonie, par la crainte qu'il avoit de partager l'Empire avec un homme, qui luy faisoit déja assés de peine, quoyqu'il fut sans pouvoir & sans authorité: mais il ne pouvoit plus s'en defendre ici: il tesmoignoit de souhaitter avec passion, que son nepveu pour le bien de l'Empire & pour la gloire de sa maison allât commander l'armée en Corée, son nepveu disoit, qu'il le vouloit aussi-bien que luy; & qu'il estoit tout prest de partir, pourveu que l'Em-

pereur luy voulût accorder une chose, que la bienseance effectivement vouloit qu'il luy accordât, & les raisons du nepveu estoient en cela fort justes ; & il ne le luy pouvoit refuser d'ailleurs, sans faire connoistre, qu'il se repentoit de son choix, & qu'il avoit quelque dessein de jetter les yeux sur un autre : ce qui estoit fort dangereux ; & sur tout avec Cabucandono, qui n'avoit l'esprit que trop porté à la rebellion : si bien que n'y ayant point de milieu a prendre là-dessus, l'Empereur, luy promit d'un air de franchise & de bonté, de le confirmer dans son tittre : & qu'il assembleroit au premier jour son conseil pour cela. Ce Conseil neanmoins, ne s'assembla pas si tôt ; & les affaires de Corée où l'on attendoit ce secours, dont on auroit eu besoin, alloient toûjours empirant : mais l'Empereur ne se soucioit pas de cela ; car il

ne

ne faisoit cette guerre, que pour amuser ceux qui y estoient, il vouloit seulement, qu'elle durât, pour avoir toûjours un moyen de purger l'Empire, de tous ceux qui l'incommoderoient : mais il n'y avoit pas moyen de venir à bout de se defaire ainsi du nepveu, qui luy donnoit seul, plus d'affaires & d'inquietude que tous les autres, sans cette confirmation : si bien qu'il s'y resolut; & nomma le jour pour cette fameuse ceremonie, qui estoit la plus grande, qu'on peust faire dans le Japon. Cabucandono, fut le premier a s'y preparer, ne voulant rien oublier, de tout ce qui pouvoit rendre cette feste celebre: car c'estoit à luy, de traitter l'Empereur, qui luy rendit visite dans cette occasion là, dans le lieu même de sa residence, avec tous les Roys & Princes de l'Empire, qui luy font aussibien que l'Empereur, de fort magnifiques presens

& en reçoivent de même de luy. Cabucandono avoit seul employé plus de dix mille hommes pour tous les apprets de son festin & pour la reception de l'Empereur, qui de son costé ne voulant point paroistre avec moins de magnificence, non plus que les Roys & Princes de l'Empire, qui vouloient tous, chacun selon son ambition & son genie faire esclat de sa pompe, on eut dit, que tout le Japon estoit employé à cela, & l'on ne voyoit personne qui n'eust quelque chose a faire. Les Dames sur tout, qui estoient de la feste, se preparoient à l'envie les unes des autres, a y briller, par tout ce qu'il y avoit de plus riche & de plus galant; & il sembloit, qu'il n'y avoit pas assés de bons ouvriers au monde, pour contenter la passion qu'elles avoient de se faire regarder les unes par dessus les autres. Le jour estant enfin venu pour cette celebre

lebre ceremonie, l'Imperatrice fut la premiere de partir de Fiſſima avec toute ſa ſuite, qui eſtoit la choſe du monde la plus riche & la plus magnifique, la Nobleſſe l'ayant accompagnée une partie du chemin de Jurazu, pour venir enſuite au devant de l'Empereur, qui ne devoit partir que le lendemain, la ſuite de l'Imperatrice ayant beſoin de tout un jour pour paſſer: Je ne marreſterai pas a en faire une plus longue deſcription, quoyque ce fut une choſe aſſés curieuſe; parce qu'outre que mon deſſein n'eſt que de parler des guerres civiles du Japon, les bornes que je me ſuis preſcrites pour n'en faire pas un trop grand volume, ne me permettent pas de m'arreſter, que le moins que je puis, à des choſes, qui ne ſont pas tout afait eſſentielles à l'Hiſtoire. L'Imperatrice fut donc receuë de Cabucandono avec tout le reſpect & tous les honneurs qui eſ-

toient deus à son sexe & à son rang; & le lendemain, l'Empereur partit pour la suivre avec tous les Grands de l'Empire, la milice estoit sur deux lignes, rangée en battaille depuis Fissima jusqu'à Jurazu, laissant un chemin au milieu pour laisser passer l'Empereur & sa suite: ce qui dura depuis 4 heures du matin jusqu'à dix heures du soir qu'il arriva à Jurazu; mais auparavant, il y avoit eu plusieurs Ambassades envoyées les unes sur les autres, pour se faire des complimens, tant de la part de l'Oncle que de celle du nepveu, qui vint à la fin luy-même jusqu'à une lieuë au devant de l'Empereur; mais il ne le vit pas; & ce fut le Gouverneur de Miaco qui luy parla, & qui luy dit, que Cabucandono luy souhaittoit dix mille siecles de vie, & qu'il seroit le bien venu dans sa maison, luy & tous ceux qui y viendroient avec luy. l'Empereur envoya à son nepveu le Roy

Roy de Tango, pour l'en remercier, & pour luy dire qu'il pouvoit aller devant, & qu'il le suivroit: ce que Cabucandono fit aussitôt, avec tous ceux qui estoient de sa suite, & vint attendre l'Empereur à la porte de son Château: mais l'affluence de monde estoit si grande, que l'Empereur fut trois heures, pour aller seulement de la porte de la Ville jusqu'au Château, où son nepveu, le receût avec tous les honneurs deus a un si grand Prince. L'Empereur, luy fit ses presens qui estoient fort riches, & aprés luy tous les Roys & Princes de l'Empire, chacun en particulier: à qui Cabucandono en rendit aussi de fort beaux & de fort grands, en commençant par l'Empereur. Ensuite, le festin commença où selon la coûtume du Païs, chacun des conviez avoit sa table: & chaque table avoit quelque distinction, selon la qualité de la personne qui devoit

l'occupper. On en comptoit jusques à huict cents avec celles des Reynes & des Princesses, qui avoient avec l'Imperatrice des appartemens apart. Ce festin dura toute la nuict jusques au lendemain matin, & pendant tout ce temps-là, l'Empereur ni ceux qui estoient de sa confidence, ne s'endormirent ni ne se laisserent pas surmonter à la boisson, quelques efforts que fissent les Courtisans de Cabucandono, pour les y engager. Ils savoient trop, & sur tout l'Empereur, qui estoit naturellement soupçonneux & defiant, avec qui ils avoient a faire, & l'on avoit donné bon ordre aussi, que les gardes de l'Empereur, qu'on avoit redoublez sur de differens pretextes fussent toute la nuict sur pié & le plus proche de sa Personne qu'ils pourroient. Sans cette vigilence & cette precaution, jamais ce Prince ni ceux de son parti ne seroient sortis

de

de Jurazu, comme il l'apprit aprés, de plusieurs endroits; car le complot estoit fait de s'en defaire: mais les voyant si bien sur leur garde, & si moderez dans le festin, ils crurent que leur dessein estoit absolument découvert; & ils eurent peur de n'estre pas les plus forts. Comme tout le monde savoit même le peu d'intelligence qu'il y avoit entre l'Oncle & le nepveu, & que chacun connoissoit, combien le dernier avoit l'ame méchante, on estoit dans la derniere apprehension, qu'il n'arrivât quelque malheur, où que du moins le festin ne se passât pas sans des desordres bien estranges: si bien que dans cette prevention, estant arrivé quelque querelle la nuit, entre des gens de theatre, qui vouloient tous estre plus proches du château, pour se faire mieux admirer des Empereurs; & cette querelle estant venuë si avant, que de se rom-

pre les theatres les uns aux autres ; & même de s'entretuer, ce qui faisoit un horrible Vacarme, il se repandit dabord un bruit par toute la Ville, que les deux Empereurs en estoient venus aux mains ; ce qui estoit capable d'exciter un veritable desordre, sans le soin & le bon ordre, que le commandant des gardes du Vieux Empereur y mit : Neanmoins, on eut encore besoin du jour pour desabuser le peuple, qui aimant autant Taicosama, qu'il haïssoit Cabucandono, estoit fort allarmé pour le premier, aprés lequel tout le monde courut des le matin pour le voir. Ce ne fut tout ce jour-là, que jeux & magnificences ; pendant quoy, l'Empereur prit le temps de parler en particulier à son nepveu, & cette conference dura plus de trois heures, où il luy representa tout du long, tout ce qu'il avoit fait pour luy, depuis que par sa valeur,

léur, il s'estoit eslevé à l'Empire, & le peu de reconnoissance qu'il en avoit encore témoigné : Qu'il falloit du moins, qu'il tachât de des abuser le peuple, qui avoit si méchante opinion de luy, qu'il croyoit, aprés tous les biens qu'il luy avoit faits, qu'il n'avoit pas de plus dangereux ennemi : mais qu'il esperoit de voir bientôt des effets du contraire & que l'ayant traitté, non pas comme son nepveu, mais comme son Fils, il le considereroit aussi, comme son Pere. Cabucandono, ayant là-dessus desployé toute son eloquence, pour tâcher de rasseurer son Oncle, en quoy il estoit grand maistre : & pour luy persuader le contraire, avec de manieres tendres & touchantes jusques à pleurer ; car le traistre, estoit un grand Comedien ; on passa à l'affaire qui regardoit le secours de Corée, pour lequel Cabucandono promit à son

Oncle, qu'il s'alloit diſpoſer inceſſemment, & qu'il n'avoit qu'à donner ſes ordres pour que tous les vaiſſ. fuſſent prets pour s'embarquer au pluſtôt. Ils ſe ſeparerent de cette maniere, & la nuiɛ̃t eſtant venuë, Taicoſama, prit pretexte d'une partie qu'il avoit faite, pour aller ſoûper chés Fidandono, un des plus grands Seigneurs du Japon, qui avoit un fort beau Château à une lieuë de Jurazu, où il fut avec ſeulement une partie de ſon train, ayant laiſſé le reſte auprés de l'Imperatrice, qui voulut voir les feſtes & les rejouiſſances juſques au bout, qui durerent huiɛ̃t jours. L'Empereur, eſtant donc arrivé chés Fidandono, qui eſtoit un de ſes confidens, on parla avec liberté du hazard, qu'avoit couru l'Empereur la nuiɛ̃t paſſée, car la conſpiration avoit eſté plus que de la moitié découverte, & il n'y avoit eu que la

vigi-

vigilence de ses fidelles Serviteurs, & le peu de resolution des conjurez, qui en avoit detourné le coup; quoyqu'on peût dire, qu'il en eust coûté beaucoup de sang, si on l'avoit executée; mais quand on n'en veut principalement, qu'à un homme, quelque grand qu'il soit, il est assés difficile de l'empécher, sur tout dans des occasions semblables; Taicosama, à qui il ne falloit pas donner le même avis deux fois, n'avoit garde d'y retomber. Il partit de grand matin du Château de Fidandono & se rendit à Fissima, où l'Imperatrice aprés la feste, le vint trouver aussi. La coûtume estoit, que l'Empereur devoit aussi à son tour faire un festin, & traitter Cabucandono, à quoy on s'estoit déja preparé; mais il en fit presser les apprets, afin que cela ne donnât pas sujet à son nepveu, de retarder son voyage; & qu'il peût estre defait de

luy au pluſtôt. Cabucandono, s'y rendit avec une ſuite digne d'un Empereur. Il n'y eut pas ici tant a craindre, parce que le nepveu n'y eſtoit pas le plus fort; & que Taicoſama avoit donné bon ordre à tout dans Fiſſima: Ainſi, la feſte dura un peu plus long-temps & ſans trouble. Il y eut de courſes & des jeux où Cabucandono, gagna par tout le prix, & fit admirer ſon adreſſe: Car pour les qualitez du corps, il n'y en avoit pas un qui l'égalât, comme il n'y en pouvoit pas avoir de pire pour celles de l'ame. Il n'y avoit que le ſeul Prince de Gaſonio, nepveu de Nabunanga, qu'on pouvoit pour l'adreſſe, dans tous ces exercices comparer à luy; & beaucoup de gens croyoient même qu'il le ſurpaſſoit, & qu'il auroit peu remporter une partie de ces prix, ſi la politique ne luy eût fait ceder à un Prince, dont il connoiſſoit l'eſprit

& la jalouſie. L'Empereur, qui le remarqua auſſi-bien que les autres, en fut touché, & comme il n'auroit pas eſté fâché de rabattre un peu l'orgueil de ſon nepveu, il envoya chercher ce Prince, & aprés l'avoir fort loué, ſur tout ce qu'il luy avoit veu faire, il luy dit, qu'il eſtoit bien perſuadé, qu'il eſtoit encore plus adroit, qu'il ne l'avoit paru; & que certains egards, qu'il avoit, l'empéchoient de faire voir tout ce qu'il ſcavoit; mais qu'il vouloit, qu'il fiſt ce jour-là de ſon mieux; & qu'il ne ſe miſt point en peine, qu'il trouveroit en luy un protecteur, qui le defendroit contre tous. Le Prince de Goſonio, ne fit que remercier l'Empereur avec des grandes ſoûmiſſions, pour tout ce qui luy plairoit ordonner; & ſe retira ſans luy rien promettre davantage: mais l'aprés diſner, quand il fut queſtion de ſe montrer, pour courir avec

Cabucandono, on dit qu'il eſtoit malade. Le lendemain que l'Empereur envoya chés luy pour voir ce que c'eſtoit, on luy rapporta qu'il eſtoit devenu tout d'un coup hebeté; & qu'on avoit de la peine a le faire parler. Cela dura pluſieurs jours, tout le monde en eſtoit ſurpris, & plaignoit le malheur d'un Prince ſi accompli. Il n'y avoit que l'Empereur, qui ne le plaignoit pas, parce qu'il connoiſſoit ſa maladie, & qu'il admiroit aucontraire, la prudence de ce Jeune Prince. Il l'envoya enfin chercher, & autant qu'il avoit loué ſon adreſſe, autant le loua-t-il de ſa conduite; & luy dit, qu'il penetroit aſſés la cauſe de ſon mal, mais que bien loin d'y trouver a redire, il luy vouloit faire voir des marques de ſa bonté, & qu'il luy donnoit la Principauté d'Onara, avec la permiſſion de pouvoir ſe retirer de la Cour, & qu'il eſperoit

que

que quand il s'agiroit plus precisement de son service, qu'il fairoit plus exactement ce qu'il souhaitteroit de luy. Ce Jeune Prince, ayant alors pris tout un autre ayr, se jetta aux Piés de l'Empereur, pour luy demander pardon, si dans le danger de se commettre avec le Successeur de l'Empire, il avoit manqué de luy obeïr, luy protestant qu'en toute autre occasion, il n'avoit ni bien ni vie, qu'il ne voulût employer pour son service. Taicosama l'ayant fait relever, le renvoya chés luy, d'où il partit le même jour, & fut depuis, toujours fort fidelle à son maistre, & à son bienfaicteur. Cependant, la feste estant finie, & n'y ayant plus rien, qui peût retenir Cabucandono pour se rendre à l'armée, qui n'attendoit plus que luy, pour s'embarquer, l'Empereur ne manquoit point de gens & de pretextes pour luy en faire souvenir, &

pour le presser de partir, tantôt par la necessité qu'on avoit en Corée de secours, & tantôt par la saison, qui alloit presque passer, pour pouvoir faire quelque glorieuse entreprise: mais on avoit beau dire; Cabucandono, trouvoit toûjours assés de pretextes pour differer ce voyage, & assés de raisons pour excuser ses delais, jusques a ce que la nouvelle vint enfin, que les Japonois avoient perdu une troisieme battaille, où le General, Frere de Cabucandono estoit demeuré sur la place. Autant que cette nouvelle donna de l'affliction à Taicosama, autant fit elle de plaisir à Cabucandono, qui n'avoit dans tout l'Empire, que ce seul Frere, qui fut capable de luy donner de la jalousie, & de luy disputer la succession de son Oncle, par le panchant que celuy-ci avoit pour luy: mais la chance tourna bientôt, & comme l'Empereur re-

ceut ensuite un grand sujet de consolation, son nepveu eut dequoy s'affliger à son tour: ce fut par la naissance d'un Fils, qu'eut enfin Taicosama, qui excluoit par là Cabucandono, de son tittre & de la succession à l'Empire. Ce furent là-dessus de grandes rejouïssances, où le nepveu ne laissa pas de tesmoigner qu'il y prennoit grand part; mais tout le monde estoit bien persuadé du contraire, & l'on admiroit sa dissimulation. Cependant, comme Cabucandono sembloit ne pouvoir plus se dispenser de partir pour la Corée, soit par l'extremité où les affaires des Japonois y estoient reduites, soit par la necessité que l'armée avoit d'un General, depuis que son Frere avoit esté tué, il fit savoir à l'Empereur, qu'il estoit tout prest de se mettre en chemin; mais qu'il le prioit, qu'avant que de partir, il peût encore une fois le traitter chés

luy avec toute sa Cour, afin que tout le monde peut voir au moins, qu'il s'en alloit avec ses bonnes graces. L'Empereur,ne pouvoit point trouver de raison pour luy refuser cette faveur, qui estoit la derniere qu'il luy demandoit; & ainsi il estoit difficile de s'en dispenser, sans luy faire connoistre, qu'il se defioit de luy, & sans luy donner occasion de dire, qu'il avoit luy-même quelque méchant dessein contre son nepveu, & qu'il ne le vouloit envoyer en Corée, que pour se defaire plustôt de luy; comme il en avoit déja fait courir le bruit; Desorte, qu'il promit d'aller à ce festin, quoyque ce ne fut pas son dessein; car il prevoyoit bien, ce que son nepveu luy preparoit; & il estoit bien persuadé, que de quelle maniere que ce fut, il n'iroit jamais en Corée; & que ce n'estoit, que pour mieux l'attirer dans les las, qu'il faisoit paroistre d'y vouloir aller

ler, & pour avoir un pretexte de luy donner un auſſi dangereux repas, que celuy qu'il luy deſtinoit. Cependant Cabucandono, faiſoit preparer toutes choſes, & pour le regal, qu'il vouloit donner à ſon Oncle, & pour l'equipage qu'il luy falloit pour aller en Corée; mais le premier avec un peu plus d'ardeur encore que l'autre: Neanmoins, le monde s'y laiſſoit esblouir, & ſes gens même, croyoient effectivement, que c'eſtoit ſon deſſein. Il n'y avoit, que l'Empereur, qui le connoiſſoit mieux que perſonne, qui ne le croyoit pas; & qui regardoit tous ces grands appreſts, comme une comedie, que ſon nepveu faiſoit jouër, mais qui ſeroit bientôt ſuivie d'une terrible Cataſtrophe, s'il s'y fioit: mais j'ai déja dit, qu'il n'eſtoit pas homme a donner deux fois dans le même piege, & que c'eſtoit aſſés, qu'il l'euſt evitté la premiere: De-

ſorte

ſorte, que le temps eſtant venu pour ce feſtin, il ſe trouva malade; mais le nepveu faiſant difficulté de partir, tant que ſon Oncle ſeroit en cét eſtat; il. ſe porta mieux, non pas pour le feſtin, où il diſoit toûjours, qu'il avoit envie de ſe rendre, mais c'eſtoit tantôt une excuſe & tantôt une autre, pour le faire differer: ſi bien qu'à la fin, il laſſa le nepveu, qui au deſeſpoir de manquer toujours ſon coup, & de ne pouvoir venir à bout d'un vieux Renard, qui en ſavoit ſans doute plus que luy, ne peut s'empêcher de faire mille plaintes, & de cabaler avec pluſieurs Princes de l'Empire, à qui il promettoit tout ce qu'il n'avoit pas envie de leur tenir. On le connoiſſoit aſſés, neanmoins, comme dans ces grands Eſtats il y a toûjours de gens meſcontens, & d'autres qui aiment le trouble & le deſordre, il s'en trouva aſſés, qui

ſe

ſe mirent de ſon parti ; & qui ſignerent le papier, qu'il leur envoya par Scirabinga, un de ſes Favoris, homme fin & diſſimulé, & bien digne Miniſtre, d'un maiſtre comme Cabucandono. Il n'y eut, de tous ceux à qui il s'eſtoit adreſſé, que Achiromar, qui teſmoigna de la fermeté pour le vieux Empereur, & qui repondit à Scirabinga, qu'il ſavoit ſon devoir, & qu'il n'avoit pas beſoin de faire un nouveau ſerment: Qu'il eſtoit perſuadé, que Cabucandono ne luy ordonneroit rien de contraire à cela, & qu'ainſi il luy promettoit ſans ſerment, qu'il ſuivroit ſes ordres avec toute la fidelité & toute l'ardeur qu'un Vaſſal luy devoit. Scirabinga, a entendre parler Achiromar, jugea bien, qu'il s'eſtoit meſpris de le croire aſſés propre pour entrer dans les intereſts de ſon maiſtre, contre l'Empereur, de qui l'on croyoit qu'il n'avoit pas
ſujet

ſujet d'eſtre fort content ; deſorte, qu'il ne s'ouvrit pas davantage à luy, ſur le deſſein qu'on avoit ; & ne s'arreſtant pas plus longtemps en cette Cour, il paſſa en d'autres, qu'il trouva de meilleure volonté, mais qui ne valoient pas Achiromar, car c'eſtoit un des plus puiſſans Rois du Japon. Cependant celuy-ci, qui ne manquoit pas de penetration, & qui avoit auſſitôt connu où tendoit le compliment que l'Illuſtre Scirabinga luy eſtoit venu faire, ne manqua pas d'en avertir inceſſemment l'Empereur, qui avoit déja receu quelques nouvelles des menées & des demarches de ſon nepveu, mais il fut bien aiſe, que cela luy fut confirmé de ſi bonne part : Deſorte, que ne demendant pas mieux, ſi non que cet ingrat luy donnât comme il faiſoit, un ſi beau pretexte de le châtier, avec une rebellion ſi eſclatante, il ne perdit point de temps & voulut

lut le prevenir : Il envoya ſans bruit ſes ordres par tout : il donna avis, de ce qui ſe paſſoit à tous les Rois & Princes, ſur la fidelité deſquels il pouvoit ſe repoſer : il leur commenda de ſe tenir preſts, avec tout ce qu'ils pourroient ramaſſer de gens de guerre, pour ſe rendre auprés de luy au premier ordre, qu'ils en recevroient ; & enfin il diſpoſa ſi bien les choſes, que le nepveu ne pouvoit pas manquer d'eſtre ſurpris. Aprés cela, il l'envoya chercher, luy faiſant dire, que pour des affaires de trés-grande importance, & qui ne ſe pouvoient differer, il falloit qu'il luy parlât, & qu'il y alloit du ſalut de l'Empire, de ſe rendre au pluſtôt à Fiſſima. Mais de quelque adreſſe, que celuy qui avoit cette commiſſion auprés de Cabucandono, peût s'en acquitter, il n'eut pas le plaiſir de le luy perſuader : Cet Eſprit defiant, à qui il eſtoit fort nouveau,

que ſon Oncle demendât avec tant d'empreſſement de le voir, pour des affaires de l'Empire, qu'il ne luy communiquoit guere, ſe ſeroit douté a moins du deſſein qu'on avoit ſur luy : ſur tout dans un temps, où tout luy devoit eſtre ſuſpect, par la conduite que ſon Oncle tenoit à ſon égard, & par deſſus cela par les intrigues qu'il avoit avec quelques Princes de l'Empire, ce qui pouvoit bien eſtre déja venu à la connoiſſance d'un Prince auſſi ſurveillant & auſſi curieux que l'eſtoit l'Empereur. Il s'en excuſa donc ſur une fluxion, qui luy eſtoit ſurvenuë, mais qui ne ſeroit pas pluſtôt paſſée, qu'il ſe rendroit à ſon devoir auprés de ſon Oncle. Le vieux Empereur, devina bien quelle eſtoit cette fluxion, & que c'eſtoit de fin à fin. Il deputa vers luy cinq de ſes Conſeilliers, pour luy demander cinq choſes, ſur leſquelles il eût a

repon-

repondre. La premiere, d'où venoit, qu'estant incommodé, comme il disoit qu'il l'estoit d'une fluxion, il ne laissoit pas d'aller tous les jours à la chasse, & de faire tous les exercices violens, qu'il faisoit dans sa meilleure santé, lors qu'il pouvoit se rendre auprés de son Oncle, pour des affaires qui regardoient le salut de l'Empire. La seconde, quel droit & quel plaisir il avoit, de faire mourir si cruëllement & de ses propres mains, tous les jours, quelques personnes innocentes, sans avoir égard à son rang & à la reputation infame qu'il s'acqueroit. La troisieme, pourquoy sans son adveu & en temps de Paix, il faisoit faire par tout des levées de gens de guerre. La quatrieme, pourquoy & à quel dessein, il avoit augmenté sa propre garde de cent fusilliers: ce qui estoit un changement, qu'il ne pouvoit pas faire sans son consente-

ment, & ſans luy en donner du moins quelque avis. Pourquoy enfin, il avoit envoyé des gens à pluſieurs Rois & Princes de l'Empire pour les attirer dans ſon parti, & pour faire une alliance particuliere avec luy, & la confirmer par ſerment. Cabucandono repondit à la premiere, que ſes Medecins luy avoient ordonné ces exercices du corps, pour diſſiper la mechante humeur de cette fluxion : Qu'il eſtoit vray, qu'il avoit fait mourir quelques gens; mais qu'ils eſtoient tous criminels, & qu'ayant merité la mort, il n'importoit pas de quelle main ils la receuſſent; & que pour luy, ce qu'il en faiſoit, n'eſtoit que pour s'accoûtumer a ne point epargner le ſang de ceux, qui l'attaqueroient. Pour ce qui regardoit ſes gardes, qu'il avoit renforcez & quelques levées qu'il faiſoit faire, c'eſtoit ſur quelque bruit qu'il avoit entendu, qu'il y avoit cer-

certains brouillons qui faiſoient les mécontens, & qui ne parloient pas de l'Empereur ſon Oncle, avec tout le reſpect qu'ils devoient, & qu'au reſte toutes les pratiques, qu'il avoit euës avec quelques Princes, ne tendoient qu'au bien de l'Empire, ne pouvant avoir ny liaiſon ny correſpondance, qu'avec ceux qui ſeroient fidelles & ſoûmis à ſon Oncle. Les Conſeilliers, qui eſtoient d'auſſi habilles Miniſtres, qu'il y en eut dans l'Empire, ayant entendu ces réponſes, demanderent à Cabucandono, s'il ne les leur voudroit pas donner par écrit, & les confirmer par ſerment; parce que cela ſeul eſtoit capable de le juſtifier tout afait auprés de ſon Oncle. Ce qu'il leur accorda avec grand plaiſir; & les ſermens ne luy coûtoient guere, quand il s'agiſſoit de tromper quelqu'un: ſi bien qu'il leur jura tout ce qu'ils voulurent; & que ce n'eſtoit que pure me-

diſance tous les bruits qu'on faiſoit courir de luy. Il fit bien plus, car il voulut que des gens même de ſa cour portaſſent cet écrit à l'Empereur, & qu'ils adjoûtaſſent leurs faux témoignages, à des ſermens plus faux: comme en effet ils firent & le ruſé Empereur, faiſant alors ſemblant d'eſtre perſuadé, & de ce que ſon nepveu luy écrivoit & de ce que ſes envoyez luy aſſeuroient, leva Les yeux au Ciel, & remercia les Dieux, de ce que ſon nepveu eſtoit auſſi innocent, qu'il l'avoit creu coupable; & de ce qu'enfin, la malice n'avoit pas prevalu ſur la verité: Enſuite dequoy, il fit faire mille proteſtations d'amitié à ſon nepveu; & luy envoya même quelques beaux preſens, luy faiſant dire encore qu'il le vouloit ſurprendre, & que ſans luy rien dire, il iroit diſner au premier jour avec luy. Toute cette Comedie eut l'effet que Taicoſama s'attendoit; c'eſt à dire

qu'il

qu'il endormiroit par là Cabucandono, & qu'il auroit le temps de faire le coup qu'il meditoit. Comme en effet il arriva, car celuy-ci, qui n'avoit pas toute l'experience, qu'il falloit avoir pour se defier des trop grandes caresses d'un vieux fourbe, donna cette fois la dedans: mais ce qui contribua le plus à la profonde confience, dans laquelle il estoit enseveli, c'est que l'Empereur, par un excez de dissimulation, luy envoya, son propre fils pour l'adopter, afin qu'il fût Empereur aprés luy; pour luy marquer combien sa reconciliation estoit veritable. Cabucandono, n'estoit pas si savant dans cet art de Politique, pour pouvoir penetrer au travers de tant de belles & agreables choses jusqu'au precipice qu'on luy preparoit. Pendant que tout cela se joüoit de cette maniere, Taicosama avoit envoyé ordre à tous les Rois & Princes de

son parti, de s'avencer vers Jurazu; & les choses estoient si bien concertées & les mesures si bien prises, qu'on vit arriver en même temps & de differens endroits, prés de 60 mille hommes, qui composerent dabord une armée à deux lieuës de Jurazu, sans 20 mille hommes, que Taicosama avoit dans Fissima. Ce n'est pas, que Cabucandono ne fût adverti par les siens d'une partie de ce qui se passoit, afin qu'il prit garde à luy, mais il en fut adverti un peu troptard; & lors qu'il n'y avoit pas moyen d'y mettre tout le remede necessaire. Il reconnut bien alors, la faute qu'il avoit faite, & qu'elle difference il y a, d'un vieux renard à un Jeune, qui ne sçait pas encore toutes les routes. Il songeoit bien a trouver quelque moyen de s'enfuir, mais il estoit bien difficile, entouré comme il estoit de ses ennemis, il creut, qu'ayant recours à la bonté de son

On-

Oncle il pourroit encore luy pardonner: Deſorte que dans ce temps-là, luy eſtant venu un ordre de ſa part, qu'il eut a ſe venir juſtifier en perſonné, de quelques nouveaux crimes, dont on l'accuſoit, il reſolut de s'aller jetter à ſes pieds. Il partoit donc de Jurazu avec une ſuite de gens aſſés mediocre, mais il trouva tout le long de ſon chemin des gens de guerre, au travers deſquels il n'eſtoit pas facile de s'echapper, & arriva enfin à midi à Fiſſima, où au-lieu d'aller loger à ſon Palais ordinaire, il fut chés un ſimple Bourgeois, pour mieux marquer ſa ſoumiſſion & ſon humilité. Mais l'Empereur ne voulut pas ſeulement le voir, & donna ordre le ſoir, qu'il fût conduit à Coja, qui eſt un Convent, bâti ſur une haute montagne du Royaume de Chinocuno, où l'on releguoit autrefois les priſonniers de conſequence. Le malheu-

reux Cabucandono, affligé au dernier point de cette derniere sentence, vít bien, qu'on se vouloit defaire de luy, mais il ne pouvoit qu'obeïr. Il se mit donc en chemin, suivi de dix ou douze de ses plus familiers amis, à qui on permit de l'accompagner, parce qu'il n'y avoit rien a craindre, avec l'escorte nombreuse qu'on luy donnoit. Il se fit raser, dans le premier village où il coucha, cette touffe de cheveux que portent les Japonois, pour montrer la tristesse ou il estoit, & prit le nom de *Doi* qui signifie un homme accusé, mais qui a dequoy se justifier. Il trouva en chemin quantité de Seigneurs & Princes de ses amis, qui deguisez en païsans & en mandians, venoient au devant de luy pour tâcher de le consoler, & de luy faire esperer une meilleure fortune. Il arriva enfin à ce Convent, où il fut receu des Religieux, comme l'Empereur souhait-

toit

toit, c'est à dire fort mal & en homme qui les venoit incommoder, il leur en fit aussi des excuses, & leur dit, qu'il esperoit que ce ne seroit pas pour longtemps, & que la mort les delivreroit bientôt de luy. Comme en effet il arriva; car peu de tems aprés, il vint un ordre de la Cour, qu'il eût a se donner la mort, avec tous ceux qui l'avoient suivi. Ce qui est la sentence la plus honnorable, qu'on puisse accorder aux criminels. Son valet de chambre fut le premier qui luy en montra l'exemple, mais comme il n'estoit pas tout afait mort, du coup qu'il s'estoit donné dans le ventre, son Maistre, pour ne le voir pas languir, l'acheva d'un revers de sabre. Il rendit encore le même office à quelques autres, aprés quoy, il se tua luy-même; & tout ce furieux sacrifice estant achevé, les Religieux brulerent tous ces corps, hors-mis des Testes, qu'ils ficherent sur

des pieus au dessus du Temple. Ce ne fut la qu'un commencement du carnage, qu'il y eut au sujet de la rebellion de Cabucandono; car l'Empereur ordonna qu'on exterminât tous ceux, qui estoient seulement soupçonnez d'avoir esté dans son parti; & cela nonseulement au regard des hommes: mais des femmes & des Enfans même. Scirabingua ne fut pas oublié; mais ce fut une execution qui dura plus d'une année, & où il y eut plus de dix mille personnes de mis à mort en divers endroits. Jurazu s'en sentit même; car il fut rasé avec trois cents Palais, afin qu'il ne peût rester aucune memoire de cet ingrat nepveu. Taicosama, estant ainsi venu à bout, de l'ennemi qu'il avoit le plus a craindre; & ne voyant plus rien dans l'Empire, qui ne luy fût soûmis, ne songea plus, qu'à asseurer le Trosne à son Fils, qui estoit

toit la ſeule inquietude, qui luy reſtoit; mais ſi grande, que tous ſes deſſeins n'aboutiſſoient qu'en cela. Il chercha dans tout l'Empire, un lieu où il peut faire baſtir une fortereſſe pour la reſidence de ce Jeune Prince, qui fût imprenable, ſoit pour ſon aſſiette, ſoit par les fortifications qu'il y fairoit faire. Le Château d'Oſacca qui eſt à 16 lieuës de Fiſſima, & qui eſtoit deja aſſés beau, luy parut fort propre pour un ſi beau deſſein; mais il y vouloit bien faire autre choſe; & ce ſera le faire aſſez comprendre, en diſant, que l'on fit abbattre juſqu'à 70 mille maiſons de la Ville, pour eſtendre les fortifications de cette Fortereſſe, & l'on donna un autre fonds plus grand aux propriaitaires, à condition qu'ils y fairoient baſtir au pluſtôt: ſi bien qu'en peu de temps l'on vit une nouvelle ville. Taicoſama employa donc dabord 30 mille hommes a baſtir cette Forte-

reſſe, qui fut a proprement parler une ville, où il n'y avoit que Palais pour tous les grands Seigneurs de l'Empire, loges pour 30 mille Soldats, foſſez & fortifications de tous coſtez, les unes ſur les autres, qui fut la plus belle choſe dont on aye jamais ouï parler. Il fit baſtir auſſi un Temple extremement magnifique, ſans dire neanmoins, à quel Dieu il le vouloit dedier, car c'eſtoit pour luy, qu'il le reſervoit, la fantaiſie luy eſtant venuë, auſſibien qu'à Nabunanga, de ſe faire adorer: Deſorte, qu'eſtant tombé malade, il ſe haſta d'y faire eſlever un beau moſolée, où il vouloit que ſon corps fût enterré dedans, contre la coûtume des Japonois, qui eſt de brûler tous les corps morts, & fit mettre au deſſus ſa ſtatue au naturel, toute d'or maſſif, qu'il fit encore enrichir de beaucoup de pierreries, aprés quoy il ſe fit appeller Camé, c'eſt a dire *com-*

me Dieu. Son mal empirant & ne ſongeant nuict & jour qu'à ſon Fils, il voulut chercher un homme dans tout l'Empire, ſous la fidelle tutelle de qui il le peût laiſſer ; & creut, aprés y avoir bien ſongé, d'y avoir reuſſi en le confiant au Roy d'Ongoſchio, Prince fort riche, & qui luy avoit donné ſouvent des preuves de ſa fidelité, & de ſon experience, dans le fait du Gouvernement politique, auſſi bien que dans celuy de la guerre: mais afin que rien ne le peût tenter, & de le mieux engager dans les inſtereſts de ſon fils, ce Roy avoit une fille, laquelle il voulut que ſon fils épouſât; & fit faire même toutes les ceremonies du mariage pendant qu'il eſtoit malade. Enſuite, il fit aſſembler tous les Rois & Princes de l'Empire, pour preſter le ſerment de fidelité à ſon fils comme à leur Empereur, & pour luy jurer qu'ils n'en reconnoiſtroient

point d'autre ; & que, dés qu'il auroit quinze ans, il seroit hors de tutelle, & se gouverneroit luy-même. Le Roy d'Ongoschio fut le premier, comme éleu Regent de l'Empire, qui presta ce serment ; & aprez luy tous les autres : ce qu'ils confirmerent par quelques goutes de sang, qu'ils se tirerent, chacun du bout d'un doit, selon la coutume du païs. L'Empereur, leur fit alors à tous en particulier un fort riche present, afin qu'ils se souvinsent de ce qu'ils luy avoient promis, lors qu'il le leur avoit fait. Il crea ensuite cinq Conseilliers, qui devoient composer le Conseil du Roy d'Ongoschio ; & il les obligea, par un second serment, de promettre, qu'ils couronneroient le Jeune Empereur, quand il en seroit temps ; & qu'il ne changeroient point jusques-là l'estat des affaires. Il exhorta aprés cela, tous les Rois & Princes, de vi-

vre

vre dans une bonne correſpondance, avec laquelle, diſoit-il, ils faiſoient trembler toute la terre, mais ſans quoy ils deviendroient le mépris des autres nations, & la proye de ceux qui les voudroient attaquer: Et afin, dis-je, que cette union fût plus certaine, il fit faire pluſieurs alliances entre les Princes; mariant leurs enfans les uns avec les autres; & adopta luy-même pluſieurs Filles de Princes, afin que cet honneur contribuât a leur faire trouver de meilleurs partis avec les enfans des Rois. Cependant, on travailloit inceſſemment à la Fortereſſe d'Oſacca, où il vouloit, qu'il y eut un Palais pour un chacun des premiers Princes de l'Empire, afin qu'ils fuſſent toujours auprés de ſon Fils. Parmi tous ces ſoins-là, il n'oublioit pas celuy de ſa Divinité, qui fut la ſeule foibleſſe, qu'on remarqua en luy, & qui alloit augmentant, à meſure qu'il s'appro-

prochoit de faire voir qu'il eſtoit homme, c'eſt à dire de la mort. Il avoit deja changé trois ou quatre fois de nom, & il en prit un autre encore pour la derniere, & ſe fit appeller Xin Fachiman, qui ſignifie Dieu des armées, à cauſe des grands faits d'armes qu'il avoit faits en ſa vie. Sa maladie augmentant de jour en jour, & ſe ſentant luy-même approcher de ſa fin; il fit venir ſon Fils, à qui il fit une longue exhortation, luy ordonnant ſur toutes choſes, de reſpecter le Roy d'Ongoſchio comme ſon propre Pere. Aprés cela, il l'embraſſa & luy dit adieu. Il fit venir enſuite tous les grands de l'Empire, de qui il prit auſſi congé avec une preſence d'eſprit merveilleuſe, leur diſant les choſes du monde les plus belles & les plus touchantes; & leur recommenda, qu'on celât ſa mort autant qu'on pourroit, pour evitter les revolutions, qui

pour-

pourroient arriver, si le Roy d'Ongoschio n'estoit pas encore en estat de tenir en bride les mécontens & seditieux. Et enfin toutes choses estant si bien ordonnées, qu'il n'avoit plus rien, qui l'inquietât, tant à l'egard de son Fils, qu'à celuy du bien de l'Empire, il se voulut faire porter dans des appartemens, esloignez du bruit & du monde, où il ne vouloit plus voir que ses medecins, qui tâchoient, autant qu'ils pouvoient, d'adoucir son mal en attendant la mort, qu'il voyoit bien ne pouvoir plus evitter: cette separation fut tres-sensible à plusieurs, qui perdoient leur fortune par la mort de ce Prince: si bien que quelque ordre qu'il y eût, pour cacher au public l'extremité où il estoit, la desolation, où l'on estoit dans tout le Palais, fit croire par toute la Ville, qu'il estoit mort effectivement, quoy qu'il ne le fût pas encore: & cela fut

cauſe de pluſieurs deſordres, qui ſe commirent, tant dans la Ville, qu'à la campagne, où les voleries & les aſſaſſins eſtoient fort ordinaires: Pour y mettre ordre, quelques Conſeilliers vinrent prier l'Empereur de ſe faire voir, ce qu'il fit; & auſſitôt on n'entendit plus parler de rien; tant ce Prince s'eſtoit acquis de reſpect & d'authorité à l'endroit même des plus méchans. Sa maladie luy ayant donné quelque relache, il ſembla, qu'il ſe portoit mieux; & comme l'on vit, qu'il redoubloit ſes ſoins & ſes ordres pour la Fortereſſe d'Oſacca; tout le monde creut, qu'il ſe portoit mieux en effet; mais cette eſperance ne dura guere; car il retomba peu de jours aprés dans la même langueur qu'auparavant, & ne parla plus qu'avec peine, ſe ſouvenant toûjours de ſon Fils, qu'il recommanda juſqu'au dernier moment à ſon Tuteur. C'eſt ainſi que mou-

rut ce grand Empereur le 6. de Septembre de l'an 1548 âgé de 64 ans & le 15 de ſon Regne. Le Roy d'Ongoſchio, qui prit alors le tittre de Iyavaſu, c'eſt à dire Regent de l'Empire, fit aſſembler le Conſeil; & apprit aux Conſeilliers la mort de l'Empereur; mais il leur fit faire ſerment en même temps, qu'ils n'en parleroient pas juſques à ce que les ordres fuſſent donnez dans tout l'Empire, ſelon la diſpoſition du dernier Empereur. Iyavaſu ſe conduiſit dabord avec une fort grande prudence & une grande moderation; au moins en apparence; mais cela ne dura pas long-temps. Le plan de ſa Monarchie eſtoit deja jetté avant même la mort de l'Empereur; & ce n'eſtoit rien, que ſa Fille regnât, c'eſt un morceau delicat que celuy-là, & qu'on veut toûjours avoir pour ſoy. Il falloit neanmoins y aller par degrez, pour y parvenir; & il n'eſtoit

pas

pas ignorant, de ce qu'il falloit faire. Il voulut commencer a gagner les Conseilliers, pour faire les choses dans l'ordre: de cinq qu'il y en avoit, il pouvoit presque se répondre de 4; mais pour le cinquieme il estoit presque impossible d'en venir à bout. C'estoit un philosophe incorruptible, & qui avoit esté de tout temps attaché à la famille de l'Empereur: Il seroit mort plustôt, que de rien faire, qui peût blesser son devoir & l'affection qui avoit pour le Jeune Empereur: Aussi Taicosama, en le choisissant pour un des Conseilliers, le regarda comme celuy, sur la fidelité de qui il se pouvoit fier comme sur celle de ses Dieux: Le Regent le tenta par differens endroits; mais toûjours inutilement. Il ne craignoit ni n'espéroit rien de luy; & son exemple retenoit même les autres dans leur devoir. Tout ce qu'il disoit, estoit com-

comme des oracles. Il proposa d'ajoûter encore quatre Conseilliers à leur corps, parce qu'ils estoient accablez de la quantité d'affaires qu'ils avoient, ne pouvant pas suffire à tout: Le Regent s'y voulut opposer; mais cela passa neanmoins, dont il eut tant de depit, outre plusieurs autres sujets qu'il avoit, de n'estre pas content des manieres de ce vieux Conseiller, qu'il le fit accuser par trois faux témoins, d'avoir revelé la mort de l'Empereur, que l'on savoit deja par tout l'Empire: mais ce n'estoit pas luy qui l'avoit revelée: Il estoit bien difficile de la tenir long temps cachée; & l'on voyoit une conduite au Regent, si differente de celle qu'il tenoit autrefois, qu'on avoit assés de raison pour n'en pas douter: mais il ne savoit dequoy faire accuser un homme, qui n'avoit jamais fait de mal; & qui estoit même innocent de celuy-là. Il eut même

me la hardiesse de le faire mourir de son chef: ce qu'ayant veu les autres Conseilliers, ils se liguerent tous ensemble; & se trouvans les plus forts, ils luy osterent la tutelle & le renvoyerent dans son Royaume: Faute, que des gens d'experience comme ceux-là, ne devoient pas faire; car il falloit achever, puisqu'ils avoient commencé, & la mort de leur confrere, aussibien que le bien de l'Empire; & le salut de leur Pupille demandoient la teste d'un Prince ambitieux, qui alloit le grand pas de detrosner son maistre: mais la qualité qu'il avoit d'estre Beaupere de l'Empereur, & la peur qu'ils eurent, que la Jeune Imperatrice ne se ressentit un jour sur eux & sur toutes leurs familles, du bien qu'ils auroient fait en cela à son mari & à ses Enfans, les arresta au milieu de leur bon dessein: Ils eurent bientôt sujet de s'en repentir; car le Regent, qui

avoit assés bien profitté du peu de temps que les affaires de l'Empire avoient esté entre ses mains, ne manquoit point d'argent; & il ne fut pas plustôt à Ongoschio, qu'il leva une puissante armée, à la teste de laquelle il se mit; & ayant pris le nom de Daifusama, il marcha tout droit à Fissima. Les Seigneurs du Conseil, eurent tous loisir de prendre les armes; & de se mettre en estat, nonseulement de n'avoir rien a craindre, mais de châtier l'insolence du Regent. Et effectivement, ils ne furent pas malheureux dans le commencement; car ayant levé une armée en fort peu de temps, d'environ cinquante mille hommes, ils se rendirent maistres de deux Royaumes, qui avoient deja pris le parti du Regent: mais aulieu de pousser plus avant, ils s'amuserent au siege de Guifu, & donnerent le temps à leur ennemi d'assembler toutes les trou-

troupes de ses alliez, & de leur venir faire lever le siege: ensuite dequoy, leur ayant presenté la battaille, ils la voulurent donner, sans considerer qu'il estoit beaucoup plus fort qu'eux; & ils la perdirent: Gibunoscio, qui la commandoit, rallia ce qu'il peut de son armée, & fut joindre le Roy de Sassuma & Zunocamindono, qui estoient deux Princes, qui avoient commandé en Corée, & bien plus experts en ce mestier que Gibunoscio: Desorte que Daifusama, les voyant ensemble, n'eut garde de les aller attaquer, qu'il n'eût receu le renfort qu'il attendoit du Roy de Bungo, qu'il avoit fait sortir du Château de Miaco, où Taicosama l'avoit fait mettre autrefois en prison. Ce ne furent pas là les seules armées, qu'il y eut dans l'Empire, il y en avoit d'autres dans de differens Royaumes, qui, selon le parti qu'elles prennoient, s'entre-

choquoient les unes contre les autres. Cependant les Imperiaux alloient observant Dayfusama tout le long de la Riviere de Jocatangauva, pour luy defendre le passage : comme en effet il ne l'osa jamais tenter : ce qui ayant encouragé l'armée des Imperianx, qui n'estoit pas si forte que celle du Regent, ils n'eurent pas plustôt receu du secours, que se trouvant alors les plus forts, ils resolurent de passer eux-même la Riviere, & de presenter la battaille à Dayfusama : mais il ne les attendit pas, & ayant laissé son Fils avec un camp d'environ dix mille hommes, pour amuser les Imperiaux, il marcha incessemment vers Oari, où nombre d'autres Troupes de ses alliez le vinrent joindre, & où il attendit aussi les Ennemis dans un passage fort difficile, & où il esperoit aussi de prendre ses avantages. Son Fils fut poursuivi de fort prés & même bien bâtu ; si bien que de dix

mille hommes qu'il avoit il ne luy en resta que deux mille; mais ce commencement de prosperité ne servit qu'à engager les Imperiaux ou Daysusama les attendoit. Le combat se donna avec beaucoup d'ardeur de part & d'autre; mais l'inegalité des lieux fit beaucoup pour le Regent; & par dessus cela ayant trouvé moyen de desbaucher trois Princes, qui estoient dans l'armée de ses ennemis, & qui les abandonnerent dans le plus fort du combat avec toutes leurs troupes, cela changea tout afait la face des choses, & les Imperiaux se croyants tous trahis ne firent guere plus de resistence: tout plia & les Soldats de Daysusama ayant ordre de ne faire point de quartier il y en eut plus de quarante mille de tuez, & deux Generaux faits prisonniers, qui furent Zunocamindono & Gibunoscio. Le Roy de Sassuma, qui avoit encore mieux fait son devoir que les autres, fut assés heureux

que de se sauver. Aprés cette defaite le Regent porta ses armes victorieuses dans les Royaumes d'Omi & de Nino. La perte de cette battaille, qui fut trés-sensible aux Imperiaux, ne leur fit pas perdre neanmoins encore le courage; car ils avoient une armée toute preste de cinquante mille hommes, commandée par Morindono Gouverneur du château d'Osacca, & qui, ayant esté grossie du debris de celle de Gibunoscia, se trouva bientôt plus forte que la premiere. Neanmoins le Conseil de Fandeyori, c'est ainsi que s'appelloit le jeune Empereur, ne jugea pas à propos de s'arrester davantage à Fissima, mais de se retirer à la Forteresse d'Osacca, qui estoit achevée, & qui estoit une place a resister dans un besoin à toutes les forces de l'Empire; car on n'y avoit rien oublié pour la rendre imprenable. Ce parti fut pris trés-a propos; car c'estoit le dessein de Daysusama

de s'en approcher, & de la ſurprendre s'il pouvoit par adreſſe ou par trahiſon, ſachant bien qu'il n'en pouvoit pas venir autrement à bout : ſi bien que voyant qu'on l'avoit prevenu & que les Imperiaux avoient encore d'ailleurs une armée ſur pié auſſi conſiderable que la ſienne, & qu'ils avoient mieux dequoy faire plus longtemps la guerre que luy, il ſe laiſſa aller à écouter des propoſitions de paix, qu'on luy fit, en attendant, qu'il peût mieux prendre ſon temps, pour venir à bout de ſes deſſeins. Les articles de ce Traitté furent, qu'il ſeroit reconnu pour Regent de l'Empire, qu'il en auroit tous les droits & l'authorité, mais qu'il ſe comporteroit neanmoins d'une maniere a ne donner pas de la jalouſie & de l'ombrage aux droits du legitime hetitier, qui eſtoit ſon beau fils : Qu'il tiendroit ſa Cour à Miaco où à Suranga, & qu'il ne pourroit venir à Oſacca qu'avec

deux cents hommes de sa suite. Cette paix ainsi conclue, l'Emp. joüit quelques années du repos; Pendant lequel le jeune Empereur ayant fait bastir un fameux Temple à Osacca, qui lui coûta plus de 3 millions & ou il y avoit plus de mille statues, il resolut d'en faire la dedicasse la huitiéme lune, qui estoit à la fin de Septembre de l'an 1614. Le Regent, que l'ambition devoroit, & qui n'avoit nuit & jour dans l'esprit que cette Couronne Imperiale, pour la laisser à son fils, crût, qu'il ne pouvoit pas trouver une plus belle occasion de s'en rendre entierement le possesseur que celle de cette feste, où Fandeyori ne manqueroit pas de se trouver; Il dressa toutes ses batteries pour cela; & enfin il prit si bien toutes ses mesures qu'il crût, que son coup ne pouvoit pas manquer. Mais il fut bien surpris, quand à la veille d'executer son grand dessein, il apprit, que la dedicasse estoit differée, & que

le Jeune Empereur ne ſortiroit point de la Forteresse. Il jugea bien que la mine avoit eſté eventée: comme en effet Fandeyori avoit eu le vent de tout ce complot, & l'on avoit remis cette feſte pour une autre fois. Le Regent, qui s'eſtoit deja rendu à Oſacca ſous pretexte d'aſſiſter à céte belle ceremonie, fut au deſeſpoir de ſe voir trahi, ſans ſavoir par qui il l'avoit eſté, car il en auroit fait un terrible châtiment; mais ne voulant pas avoir pris tant de peine inütilement, & jugeant bien qu'on ſe defieroit plus de luy a l'avenir que jamais, il voulut trouver quelque pretexte de querelle. Il y avoit déja quelque temps, qu'il entretenoit correſpondance avec Morindono Gouverneur de la Forteresse, qu'il avoit à la fin gagné à force de belles promeſſes; & celuy-ci luy avoit promis de le favoriſer dans ſes deſſeins. Le Regent l'envoya chercher & ne luy parlant qu'en public, il luy fit plu-

plusieurs plaintes de Fandeyori, & entre autres de quelques caracteres qu'il avoit fait mettre sur une des cloches du Temple qu'il avoit fait faire, qui n'estoient pas à son avantage, & de ce qu'il prennoit le tittre d'Empereur, avant qu'il fût couronné, quoyqu'il eût deja quinze ans passez. Morindono, estant de retour à la Forteresse, fit savoir au jeune Empereur les plaintes, que luy avoit faites le Regent, surquoy l'on ordonna dabord que cette cloche seroit refonduë; & pour ce qui estoit du tittre d'Empereur, le Conseil fit dire au Regent, que la volonté de Taycosama ayant esté que son Fils le fût, des qu'il auroit quinze ans, le couronnement n'estant plus qu'une ceremonie, qui auroit déja esté faite s'il y avoit voulu donner les mains. Dayfusama fit semblant d'estre content de cette reponse & s'en retourna à Suranga, où il tenoit sa Cour: mais Morindono travailloit fortement

ment a faire reüssir son entreprise, par le moyen d'un nombre de gens qu'il y avoit dans la Ville d'Osacca, qu'il devoit faire entrer de nuit dans la Forteresse & se rendre le maistre du Prince & des tresors. Sa trahison fut neanmoins à la fin descouverte; & il fut bien heureux de se sauver, dans le temps qu'on l'alloit saisir. Son Palais fut rasé, & l'on fit mourir tous ceux, qui furent seulement soupçonnez d'avoir eu quelque part dans cette trahison: neanmoins les plus coupables ne furent pas descouverts, comme l'on verra dans la suite; & le Regent y avoit plus d'une intelligence, qui n'estoient pas même de la connoisance de Morindono. Celuy-ci, s'estant refugié auprés du Regent, luy fit entendre que, quelque forte que fût cette Forteresse, elle estoit si mal garnie de vivres & de munitions de guerre, que s'il se rendoit maistre une fois de la Ville, il faudroit,

que

que la Forteresse se rendit. Ce que Dayfusama se laissant persuader, il leva incessemment du monde, & marcha vers Osacca avec une armée de plus de 150 mille hommes. Le Jeune Empereur ou du moins ceux de son Conseil ne s'estoient point endormis, pendant ce temps-là ; & quand le Regent fut arrivé devant céte Ville, il trouva toutes choses en si bon ordre, & apprit qu'il y avoit une si grande abondance de tout & dans la Ville & dans la Forteresse, qu'il ne crût pas venir si facilement à bout de son entreprise, qu'il se l'estoit imaginé. On fit même plusieurs sorties ; & il y eut aux approches quantité de scharamouches où les siens eurent toûjours du pire, ce qui ne luy faisoit augurer rien de bon de son dessein; Neanmoins avec une armée aussi nombreuse que la sienne, il auroit crû pouvoir surmonter toutes les difficultez qu'il auroit peu trouver ; & il

n'eſperoit pas de jamais arriver à la Couronne qu'il cherchoit, s'il la manquoit cette fois-là. Les Imperiaux avoient tout ce qu'il leur eſtoit neceſſaire, à la reſerve d'un bon commandant, & l'on attendoit tous les jours le Roy de Saſſuma: mais on deſeſperoit déja, qu'il peût entrer dans la Ville ni dans la Forteresſe, entourées comme elles eſtoient des Ennemis. Cependant lors qu'on s'y attendoit le moins il vint paſſer avec ſix cents hommes au travers de cette furieuſe armée,& ſe jetta dans la Ville ſans avoir perdu que fort peu de ſes gens. On reconnut bientôt que c'eſtoit luy qui eſtoit entré par les terribles ſorties qu'il fit faire; & qui donnerent de grandes allarmes en divers quartiers de l'armée des aſſiegeans. Mais comme le fort du Regent eſtoit toûjours a gagner des gens & a braſſer des trahiſons, ce Roy en deſcouvrit une dans la Ville, qui alloit a ou-

vrir de nuit une porte ſecrete aux Ennemis. Les Traiſtres furent punis comme il falloit, & comme les aſſiegeans ne ſavoient rien de ce qui ſe paſſoit là-deſſus, ayant pourſuivi leur deſſein, ils vinrent de nuit à cette porte & trouverent toutes les choſes diſpoſées, comme on le leur avoit promis; mais lorſque 7 ou huict mille hommes, furent entrez on leur donna deſſus avec tant de furie, qu'il n'en échappa pas un, & l'on fit en même temps deux ſorties, qui donnerent ſi à propos ſur le gros de ces gens, qu'on avoit deſtinez pour cette ſurpriſe, qu'on les tailla tous en pieces. Depuis ce jour-là le Regent y alloit avec un peu plus de precaution; & vouloit eſpargner ſes gens, croyant venir mieux à bout d'une ſi puiſſante Ville par un blocus que par un ſiege: Deſorte qu'il fit un peu reculer ſon armée, qui occuppoit toutes les hauteurs à deux ou

trois lieuës de Osacca. Ce que voyant le Roy de Sassuma, il sortit aussi de la Ville avec une armée de 40 mille hommes, avec laquelle il campa entre la Ville & la Forteresse, pour faire voir, qu'il ne craignoit point un ennemi, qui les vouloit épouvanter par le nombre. Ces premiers succez ayant donné courage aux Troupes des Princes qui estoient du parti du Jeune Empereur, & trouvant plus de facilité a s'approcher du Roy de Sassuma, depuis qu'il estoit sorti dehors, & que le Regent avoit levé le siege, ils se venoient rendre de jour en jour dans son armée : si bien qu'en peu de temps elle se trouva composée de plus de quatre vint mille hommes. Avec quoy le Roy de Sassuma ne fit plus difficulté d'aller attaquer luy-même les Ennemis ; & ses Soldats estoient si asseurez de la victoire avec un si brave General, que malgré l'avantage du lieu où ceux du Regent estoient

toient poſtez, ils donnerent ſur eux avec tant d'ardeur & de courage, qu'aprés quatre heures de combat on voyoit tout de bon la victoire ſe ranger du parti des Imperiaux & les autres prendre deja la fuite: Alors le Jeune Empereur, qui voyoit de la Fortereſſe, avec une joye qui ne ſe peut dire, l'avantage des ſiens, ne peut ſe tenir de ſortir, pour avoir part à la gloire: à quoy il fut principalement porté par quelques traiſtres, à qui il ſe fioit: De façon que ſe mettant à la teſte de dix mille hommes, pour achever de defaire ſes ennemis, il ſortit de la Fortereſſe & vint avec une ardeur incomparable ſe ranger auprés du Roy de Saſſuma; mais à peine eut il commencé a donner ſur les Ennemis, qu'il vit toute la Fortereſſe en feu; ceux qu'il y avoit laiſſez eſtant pour la pluſpart des gens corrompus par le Regent, qui n'attendoient qu'une occaſion comme

celle-là pour faire leur coup. Ce Jeune Prince, surpris & touché d'une si cruelle trahison, se souvint de sa femme & de sa mere au secours desquelles il voulut courir, & emmena pour cela un grand nombre de Troupes qui affoiblirent l'armée du Roy de Sassuma, laquelle estant estonnée d'ailleurs de voir un si grand feu dans la Forteresse crût, qu'il y avoit de la trahison par tout, & ne perdit pas seulement par ce moyen l'avantage qu'elle avoit conservé jusqu'alors sur les Ennemis, mais le courage de se defendre. Dequoy le Regent profittant merveilleusement se remit en si bon ordre, que poussant à son tour les Imperiaux, il en fit un carnage épouvantable. Le Jeune Prince fut encore assés heureux, que de sauver sa mere & sa femme, avec lesquelles il se retira dans le Royaume de Toccosu, dont le Roy estoit extremement dans ses interests; La Ville d'Osacca, aprez cette de-

faite,

faite, se rendit le lendemain au Regent, qui la traitta assés doucement. Daysusama estant ainsi venu à bout de ses desseins & ne trouvant plus personne qui luy osât disputer l'Empire, voulut commencer à joüir du fruit de ses travaux & de ses conquestes: mais il en agit dabord en Prince magnanime, pardonnant à tous ceux qui avoient suivi le parti contraire, contre la maxime du Païs, qui estoit d'exterminer tous ceux, qu'on pouvoit appeller ennemis: ce qui luy acquit une fort grande reputation & luy attira même l'amour de tout l'Emp. Il n'y eut que les traistres de punis: je dix ceux dont la trahison même luy avoit esté utile, comme Ciunangadono, qui avoit esté cause de la premiere victoire qu'il avoit remportée; il l'envoya à ce Convent de Coja: Et pour Morindono, qui estoit le plus riche Prince qu'il y eût dans le Japon, & qui avoit neuf Principautez, il luy en osta sept & luy

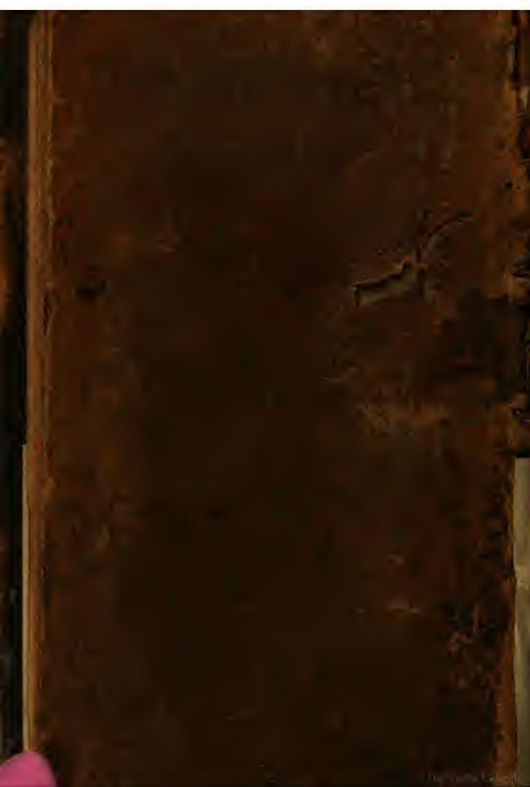
laissa les deux qui restoient pour avoir dequoy vivre le reste de ses jours : mais si ce nouvel Empereur pardonnoit à ses Ennemis, & punissoit les Traistres, il ne recompensoit pas moins, ceux qui l'avoient fidellement servi, n'en laissant pas un qui n'eût quelque marque de sa reconnoissance & de sa liberalité. Si bien qu'il gagna le cœur de tout le monde ; & Fandeyori à qui il avoit donné aussi un Royaume estant mort quelque temps aprez sans Enfans, on n'entendit plus parler d'aucun trouble ni d'aucune rebellion. Dayfusama regna paisiblement & laissa l'Empire à son Fils, qui se fit appeller Cambosama : celuy-ci eut le même bonheur que son Pere, & estant mort sans aucune guerre civile, Toxogunsama son Fils luy succeda : ce dernier n'eut point d'Enfans ; & mourut en l'an 1653. Le Prince de Quano, qui estoit un de ses plus proches parens fut éleu en sa place ; mais il ne regna pas si paisiblement que ses Predecesseurs.

F I N.



A012468135





Digitized by Google